

Non loin de la zérîba, se trouve la rivière Mamloja, très large à cet endroit et se dirigeant, comme les autres cours d'eau de cette région, vers le sud dans la Makua.

Arrivé ainsi aux deux tiers de ma route, je pus, du haut d'un petit monticule, promener mes regards vers le sud et contempler la masse sans fin de la grande forêt des rives de l'Uelle.

La zérîba Deleb fut choisie comme notre quartier général. La plaine y est dominée par le Timba, pic montagneux qui s'élève brusquement dans la vallée. Mangafa, le drogman de la zérîba, me conduisit le lendemain à une troisième résidence d'Ali-Kobbo. Le chemin qui nous y mena se dirigeait en ligne directe vers le sud, tandis qu'une autre route allant vers l'ouest aboutissait à la rivière, à un endroit fort bien choisi pour le passage des expéditions.

Le tout-puissant Ali-Kobbo avait fait percer une route à travers la forêt s'étendant dans le bassin du Gango et du Mbili et avait ainsi facilité considérablement les voyages dans cette région. Malheureusement, les autocrates, dans ces sortes de travaux pensent tout d'abord à eux-mêmes, c'est ainsi que je dus bientôt constater que le chemin à proximité de la rivière n'avait été aménagé que pour faciliter les expéditions : le sentier conduisant aux petites zérîbas filiales du voisinage, après avoir traversé une haie de palmiers, finissait brusquement à une forêt vierge dont la traversée offrait de rudes obstacles.



Nous arrivâmes enfin, le 25 février 1883, à la petite zérîba d'Abdallah, sur l'Uelle, qui est le point le plus occidental que j'ai atteint dans le bassin de cette puissante rivière.

Au nord de celle-ci se présente une élévation du sol relativement importante; de l'autre côté de cette montée, le terrain couvert de brousse ou parsemé de futaies, s'abaisse en pente douce vers l'Uelle. La résidence était située très près de la rive. Les eaux étaient basses. A l'époque de la crue, elles inondent une très grande étendue de la rive nord. On déplace alors les huttes et on les reconstruit plus en arrière; quelques-unes, cependant, sont bâties sur pilotis dans l'eau même et servent à la garde des canots.

Le personnel de la zérîba d'Abdallah — nom porté aussi par le chef actuel de cette localité — se composait de 20 Basinger et de quelques Arabes nubiens.

Le plus grand désordre et une répugnante malpropreté régnaient autour des habitations. Sachant que les eaux emporteraient tout dans quelques mois, ces gens ne prenaient soin de rien et employaient même comme bois de chauffage des pieux arrachés à la solide palissade entourant la zérîba.

Les Arabes Nubiens d'Ali-Kobbo donnent indifféremment à la rivière les noms d'Uelle et de Makua.

A l'endroit où je l'atteignis, elle forme un archipel dont l'île la plus grande est celle de Mutemu, située en face de la zérîba et s'étendant vers l'ouest sur une distance de plusieurs lieues. Les habitants de ces îles sont des A-Bassango; les chefs de Mutemu payent tribut à Abd-Allah; alliés aux Basinger, ils se livrent fréquemment à des razzias chez les habitants des autres îles restées indépendantes. La Makua, d'après ce qu'on m'assura, suit encore sur une distance de plusieurs journées, en faisant une courbe vers le nord, la direction de l'ouest. Quant au confluent du Bomu et de l'Uelle, les renseignements étaient fort divergents. Mon avis était qu'il se trouvait

à cinq ou six journées de marche des A-Bassango, distance que le capitaine Van Gèle estime maintenant ne pas dépasser trois journées. A l'ouest des A-Bassango, sur les îles Mangondi, Makupa, Kili, etc., vivent les Mugembela; viennent ensuite, toujours sur des îles, les Mumboro et les Arangba.

Pendant les deux jours que je suis resté sur l'Uelle, je n'ai eu de rapports qu'avec les A-Bassango. Je pus cependant me procurer des produits industriels. Des A-Mubinge et des Marau. Ces objets dénotent chez ces tribus une habileté de main vraiment remarquable. Je fus surtout émerveillé par la finesse et la diversité de leurs sculptures sur bois et par le grand nombre et la perfection de leurs ustensiles en fer. Un détail digne de remarque, c'est qu'ils connaissaient le cuivre longtemps avant la première visite d'Ali-Kobbo. J'y trouve la preuve que la région où ces tribus cherchent leur cuivre ne peut être celle où s'en procurent les commerçants arabes du nord. Il est probable qu'elles le cherchent dans le pays des Sakarras. Enfin, les A-Mubinge et les Marau sont fort avancés dans l'industrie textile et se livrent tous à l'élevage des chèvres.



Le 25 février, j'entrepris une excursion en pirogue. J'abordai à l'île Muka, une des plus grandes de l'Archipel. Je me mis en observation à la pointe extrême dans l'intention de faire une esquisse topographique de l'archipel. Mais mes souvenirs me ramenèrent aussi vers le Kibbi, cette source de l'énorme rivière ainsi que vers les endroits où j'avais vu ou traversé déjà l'Uelle-Makua.

J'estime à 1,000 kilomètres sa longueur entre ses différentes branches initiales et le pays d'Ali-Kobbo. Quant à l'altitude, voici des chiffres approximatifs : Confluent du Sir et du Kibbi, 1,200 mètres; Ali-Kobbo, 440 mètres. La différence de niveau de ces deux points se trouvant à une distance d'environ 1,000 kilomètres est donc de 760 mètres. La plus forte pente se trouve entre le Kibali et la Gadda, elle y est de 520 mètres sur une distance de 350 kilomètres. L'Uelle-Makua, dans son cours supérieur, présente donc tous les caractères d'une rivière de montagne; sa partie inférieure, longue de 650 kilomètres, est beaucoup moins accidentée et n'a qu'une pente de 240 mètres.

L'Ubangi-Makua, depuis le voyage que je raconte ici, a été reconnu sur toute sa longueur. Des nouvelles récentes nous ont appris que le capitaine Van Gèle avait remonté tout le cours de l'Ubangi et qu'il avait atteint la station fluviale d'Abd-Allah.

Il a exploré le Bomu jusqu'à Bangasso (le Bangusso des Sakarras, sur mes cartes) et il a remonté le Mbili. De son côté, le capitaine Roget a atteint la Makua en partant de la Loïka (Itimbiri).



Le récit remarquable de ces voyages, publié par le *Mouvement géographique*, annonce que ces officiers ont été reçus très cordialement par une personnalité déjà connue de mes lecteurs; je veux parler de Djabbir, le chef Bandjia, ancien drogman d'Ali-Kobbo. Ces nouvelles — qui sont les premières qui nous arrivent de ce pays depuis mon départ, soit depuis cinq ans — démontrent que les Arabes depuis la fuite d'Ali-Kobbo et l'invasion des madhistes dans le Bahr-el-Ghazal ont abandonné le pays.

Djabbir a réussi à s'emparer du pouvoir sur les rives de l'Uelle-Makua, dans l'ancien territoire d'Ali-Kobbo, et y a

fondé un « sultanat » centralisé. Le capitaine Roget a pu fonder chez lui une station pour compte de l'État du Congo. De cette façon, chose heureuse, il a pu ouvrir ce pays, si riche en ivoire, au commerce du Congo.

Je ne peux qu'exprimer l'espoir que les Arabes nubiens puissent à jamais rester éloignés de ces régions, bien que je craigne fort que cet espoir ne soit déçu et qu'un jour ou l'autre un nouvel afflux d'Arabes, venus du Nord, ne se mesure avec les soldats de l'État du Congo. En prévision de cette éventualité, il y a lieu d'espérer que les autorités de l'État édifieront un solide rempart contre les incursions venues du Nord et réussiront à entretenir avec les Bandjias et les A-Sande de l'Est de cordiales relations de façon à en faire de bons sujets et de solides alliés.

Djabbir semble appelé à jouer dans ce pays un rôle prépondérant et remarquable. C'est pourquoi il serait peut-être bon de donner quelques détails au sujet de ses origines et de ses alliés. Il avait succédé, avec ses frères, parmi lesquels je citerai Sio, Kengo, N'Gandjia et Gasia, à son père, Duaro, qui régnait non loin de la station de ce nom occupée par les Arabes nubiens.

Duaro avait pour frère Bremangi, un chef puissant; leur père était Iliro, fils de Bangoja et petit-fils de Luzia.

Djabbir avait été réduit en esclavage par les Nubiens, qui en avaient fait un soldat de leurs armées; après leur départ, il put s'enfuir, rentrer dans le pays de ses pères et étendre encore leur empire.



Notre retour à la station d'Abd-Allah ne fut pas facile, entre toutes ces îles, dans la rivière parsemée de roches et de rapides. La pirogue exige, dans ces eaux dangereuses, la direction d'une main exercée, et, malgré cela, on risque à chaque instant de chavirer ou de couler à pic.

L'embarcation file avec la rapidité de la flèche au travers des flots écumeux; malgré toute l'habileté des pagayeurs, elle touche à chaque instant des roches pointues, et, lancée par le courant, saute littéralement par-dessus des blocs rocheux à fleur d'eau.

Dans les endroits calmes, les rameurs maniaient en cadence leurs petites pagaies en forme de spatule, et nous coulions doucement entre les îlots et la rive boisée, au travers d'un paysage idyllique. A chaque instant, des sentes d'animaux venaient se perdre dans la rivière. Les traces reconnues n'étaient pas seulement celles d'hippopotames, mais aussi celles d'éléphants; ce qui prouve que ces derniers viennent visiter les îles. Les insulaires leur tendent des pièges et ce sont eux qui récoltent le plus d'ivoire. Ils cultivent aussi le manioc, les patates, la banane et même le maïs et le sésame. Mais leur principale nourriture, c'est le poisson qu'ils sèchent et fument, ce qui leur permet d'en faire des provisions qui durent longtemps. Ils accrochent très adroitement les petits poissons à des mailles faites en lianes et suspendent ce filet au-dessus du feu.

Je me décidai enfin à quitter la station d'Abd-Allah. Le 4 mars, traversant le Mbili, je quittai le pays, me dirigeant vers le pays de Singio.



Singio est le prince le plus puissant de la région comprise

entre le Bomu et le Mbili. Il était en relation non seulement avec les Bandjia à l'ouest mais aussi avec Bangusso, le chef très puissant des Sakkaras, habitant au nord du Bomu, chez lequel, comme on l'a appris récemment, le capitaine Van Gèle s'est rendu en venant de l'ouest. La résidence de Bangusso, d'après mes renseignements, doit être située à quatre bonnes journées de chez Singio, vers l'ouest, de l'autre côté du Bomu. Bien que la langue des Sakkaras soit différente de celle des Bandjia-a-Sande, elle est cependant comprise de la plupart de ceux-ci. Leur arme de jet, la *pinga*, est analogue à celle de leurs voisins. Leur coiffure, qui chez beaucoup de peuplades nègres est la caractéristique de la nationalité, était toute nouvelle pour moi. Les uns portaient les cheveux rejetés en arrière et formant éventail, les autres avaient des sortes de chignons faits avec des cheveux. Ils fabriquent d'élégants bracelets, bien ciselés, en ivoire, qui sont très recherchés et qu'on transporte jusque dans le Darfur et le Kordofan. On trouve également du cuivre dans les montagnes.

La limite orientale des Sakkaras est le Shinko, le plus grand affluent septentrional du Bomu. Ils sont alliés avec les Alangba à l'ouest et avec les Adiggî, dans le voisinage du Makua-Bomu.

Ayant pu causer avec des gens de Bangusso, envoyés à Singio par ce grand chef, j'en profitai pour lui transmettre des cadeaux, entre autres un harmonika. A tout hasard, je nouai avec ce chef des relations qui pouvaient m'être utiles plus tard.

Je me dirigeai vers la zériba de Rafaï-Bomu, au nord de cette majestueuse rivière. Au point où je la traversai, à Mbaua, elle avait 225 mètres de large. Elle était calme et, par-ci par-là seulement, émergeait une pointe rocheuse. Un peu plus en amont, un affluent important de la rivière se joint à celle-ci. C'est l'Uarra, autrement dit le Fua ou Fonj, qui a de 75 à 95 mètres de large. Le panorama était superbe: les deux rivières s'unissaient en un grand cours d'eau, des masses rocheuses surplombaient les eaux qui couraient, sinueuses, parmi la forêt touffue au milieu des riches cultures des gens de Mbaua. Depuis sa source chez Ndoruma jusqu'à l'Uarra, le Bomu traverse trois degrés de pays, environ 330 kilomètres. Sur ce parcours, il fait une chute de 210 mètres, dont les deux tiers sont accomplis par le cours supérieur (150 kilomètres) et un tiers par le cours moyen (180 kilomètres). Son importance est due principalement aux grands affluents qui lui viennent du nord, où ils drainent un territoire considérable.

Le Shinko a presque un aussi long parcours que le Bomu, dont il est l'affluent, mais son lit arrose une région où les pluies sont plus rares que dans les contrées avoisinant l'Équateur. L'Uarra et un grand nombre d'autres tributaires sont non moins importants.

Sur les rives du Bomu, la température atteignait 36° le jour, et dépassait toujours 20 la nuit. Elle est surtout influencée par le fait que les forêts étendues manquent et que les plateaux, très dénudés, sont formés de pierres, qui, le jour, emmagasinent la chaleur, qu'ils restituent, la nuit, à l'atmosphère.

Le 30 mars 1883, j'arrivai à la zériba de Rafaï-Bomu.

D^r W. JUNKER.

LES ANTILOPES

II. — LE COUDOU (*Strepsiceros kudu*)

Le coudou est un superbe animal, de la taille d'un cheval, mais dont les formes rappellent celles du cerf. Il dépasse en hauteur toutes les autres antilopes. Les cornes du mâle adulte mesurent un mètre à un mètre trente de hauteur, et forment une spirale fort élégante, dont chaque tour comprend le tiers de la corne; elles sont inclinées en arrière et plus ou moins en dehors. Le pelage est court, lisse et un peu grossier; chez le mâle, les poils de la nuque et ceux de la gorge sont longs et forment une crinière noirâtre. Le corps est d'un brun fauve, sur lequel se détachent sept à neuf bandes blanches transversales; la partie postérieure du ventre et la face interne des jambes sont d'un blanc grisâtre; la queue se termine par une touffe de poils noirs. L'antilope coudou

habite la majeure partie de l'Afrique : on la rencontre au cap de Bonne-Espérance et plus ou moins depuis le fleuve Orange jusqu'au nord de l'Abyssinie, dans le Soudan et en Guinée. Au Congo, elle paraît habiter particulièrement la partie occidentale et centrale, mais on ne l'observe pas près du Tanganyika; M. Johnston a constaté sa présence près de Vivi, le Dr Junker dans le bassin de l'Uelle. Ce bel animal vit dans les vastes forêts de l'Afrique et surtout dans leurs clairières, mais en Abyssinie il paraît préférer les montagnes à la plaine; Brehm ne le rencontra dans le pays des Bogos qu'à une altitude de 660 à 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et toujours sur les flancs des montagnes, où il marchait majestueusement au milieu des mimosas. Les mâles adultes vivent solitaires, mais les femelles et les jeunes mâles se réunissent en petites troupes de quatre à six têtes. Tous les mouvements du coudou sont gracieux, élégants et nobles; il marche lentement, trotte avec aisance et galope bien, mais sans avoir

la vitesse du cerf. Quand il parcourt les forêts, il est obligé de rabattre ses cornes sur le dos afin de ne pas s'accrocher aux branches. C'est un animal vigilant et bien doué sous le rapport de l'ouïe, de la vue et de l'odorat, aussi se laisse-t-il difficilement approcher. Il fuit l'homme de loin, mais quand

la retraite lui est coupée, le mâle fait face à l'ennemi, fond sur son adversaire ses terribles cornes en avant, et malheur à celui qui n'est pas assez lesté pour les éviter. Les mœurs de cette antilope ressemblent beaucoup à celles du cerf, et, comme ce dernier, elle parcourt un grand espace et change souvent de demeure. Sa nourriture consiste en feuilles, bourgeons, écorces tendres et herbages; l'animal boit une grande quantité d'eau à la fois, mais seulement une ou



deux fois par jour, surtout dans l'après-midi et au soir.

Le coudou entre à la fin de janvier dans la saison des amours; au coucher du soleil, les mâles poussent, à cette époque, de grands cris pour provoquer leurs rivaux, et ils se livrent alors entre eux de terribles combats. La durée de la gestation est d'environ huit mois. A la fin de cette période, la femelle cherche du repos et de la solitude dans les fourrés; le nouveau-né est faible dans les premiers jours de sa vie, et sa mère ne le quitte presque pas, l'élève seule et le défend, car le mâle a déjà repris ses habitudes solitaires. Les jeunes coudous s'appriivoisent facilement et on pourrait les domestiquer sans trop de peine.

Leur chair est excellente et leur peau est très estimée; on en fait des courroies, des couvertures de selles, des chaussures, etc.

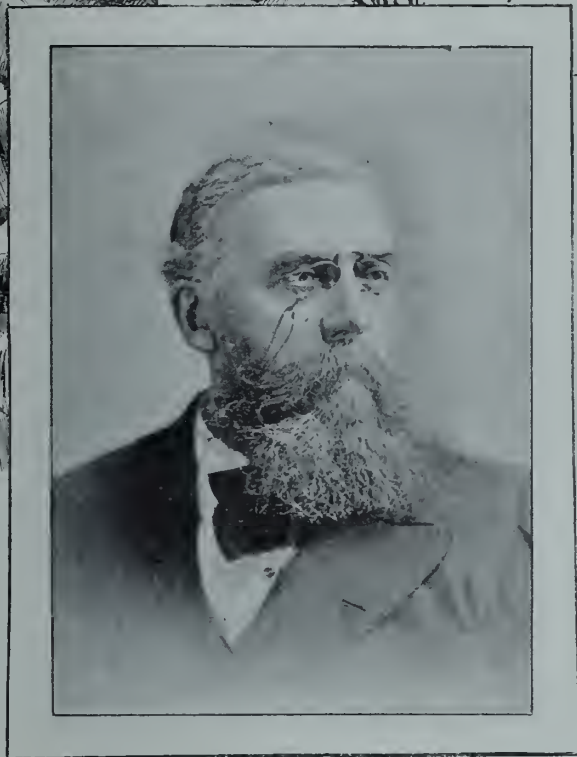
On chasse le coudou à l'affût; on peut aussi l'attendre, bien caché dans un buisson à deux cents pas environ de l'eau où il a l'habitude d'aller se désaltérer.

A. D.

LE GÉNÉRAL SANFORD

Né le 15 juin 1823 dans le Connecticut (Etats-Unis d'Amérique). Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Bruxelles.

Membre du Comité exécutif de l'Association internationale africaine (1877). — Plénipotentiaire des Etats-Unis à la Conférence de Berlin (1884-85). — Un des fondateurs de la *Sanford Exploring Expedition* (26 août 1837). — Administrateur de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo (1888). — Plénipotentiaire des Etats-Unis à la Conférence antiesclavagiste de Bruxelles (1890-91). — Décédé à Healing Springs (Etat de Virginie) le 21 mai 1891.



Les débats sur la question du Congo, ouverts en 1887, au palais de la Bourse à Bruxelles, sous le patronage de la Société belge des ingénieurs et industriels, provoquèrent un triple mouvement de participation des capitaux belges à l'œuvre africaine. L'année ne s'était pas écoulée que, grâce à l'initiative de trois groupes distincts, trois sociétés belges se constituaient, en vue d'entreprendre des opérations commerciales avec le Congo. C'étaient : le *Syndicat de Mateba*, fondé à Anvers, le 30 janvier ; la *Sanford Exploring Expedition*, fondée à Bruxelles, le 26 août, et la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, fondée à Bruxelles, le 27 décembre.

Le général Sanford fut l'un des promoteurs de la deuxième de ces sociétés. Déjà antérieurement et dès les débuts de l'œuvre africaine, le Roi avait trouvé un zélé collaborateur dans la personne du diplomate américain, alors ministre des Etats-Unis à Bruxelles. M. Sanford avait été appelé, dès 1877, à faire partie du Comité de l'Association internationale africaine et il avait représenté les Etats-Unis à la Conférence de Berlin, en 1885.

Les débuts de la *Sanford Exploring Expedition* furent modestes. Son capital social, fourni en majeure partie par quelques personnes qui, à l'heure actuelle, sont encore intéressées aux affaires congolaises : MM. Brugmann, baron Weber, Balsler, Montefiore-

Levi, de Calonne, de Haas, Levita, ne fut que de 300,000 francs ; le but de la Société était le commerce de l'ivoire et du caoutchouc dans le haut Congo. Le premier directeur en Afrique fut le lieutenant Taunt, bientôt remplacé par le major Parminster.

La Société obtint de l'Etat du Congo la promesse de toute l'aide désirable et des plus grandes facilités pour commercer librement dans les régions du haut fleuve. Néanmoins, ses efforts semblaient devoir être si peu rétribués que les fondateurs, voyant approcher le terme fixé par leur acte constitutif pour la liquidation, hésitèrent avant de s'engager dans une augmentation de capital. En dépit des précieuses garanties assurées par l'accord des puissances à Berlin, par des rapports favorables envoyés par les agents de la Société et par les promesses de l'Etat indépendant, les capitaux belges hésitaient. C'est à ce moment que MM. Brugmann et Sanford songèrent à s'adresser à la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, et la *Société belge du Haut-Congo*, reprenant la suite des affaires de la *Sanford*, fut constituée, au capital de 1,200,000 francs, le 10 décembre 1888.

Dans toute cette période des débuts de l'œuvre belge au Congo, le général Sanford déploya une ardeur et une activité sans égales. Il avait en elle une foi sans limite. Il s'employa d'abord à assurer son avenir politique. C'est lui qui s'en fut en 1878, à Marseille, attendre Stanley revenant de sa traversée de l'Afrique et lui demander, au nom du roi des Belges, de retourner au Congo pour le compte du *Comité d'études*. Plus tard, ce fut lui encore qui s'employa à obtenir de la république des Etats-Unis d'Amérique la reconnaissance de l'Association du Congo comme puissance souveraine.

La même initiative et la même ardeur furent apportées par lui au côté économique de l'œuvre. La liberté commerciale qu'il aida à proclamer à Berlin, il ne tarda pas à vouloir la mettre en pratique en Afrique et fonda la *Sanford Exploring Expedition*.

Collaborateur de la première heure, signataire de l'Acte de Berlin, promoteur de la première entreprise commerciale qui ait eu le bassin du haut Congo pour théâtre, dépositaire des promesses de l'Etat du Congo en faveur du commerce privé, le général Sanford encore vivant n'eût certes pas manqué de jouer un grand rôle dans la lutte qui vient d'être soutenue en faveur de la liberté commerciale dans l'Afrique centrale.





Caravane transportant les pièces démontées d'une baleinière. (D'après une photographie de M. Van Mons.)

LES TRANSPORTS DANS LA RÉGION DES CHUTES ⁽¹⁾

Nous avons déjà exposé le mécanisme du transport des marchandises et de l'enrôlement des porteurs dans la région des cataractes. Nous complétons aujourd'hui cette étude par un extrait très intéressant du journal d'un de nos amis qui a présidé à la mise en train des entreprises belges dans le bas Congo.

Vivi, 11 août 1887.

Le 8, je me suis embarqué sur la *Belgique* en destination de Vivi, où je vais diriger le transport des chaudières de mon bateau de Vivi à Isanghila. Nous avons à faire tirer cinq wagons, pesant l'un 4,500 et chacun des quatre autres 3,500 kilogrammes. Tout cela doit être traîné par des noirs de Vivi à Isanghila.

Les deux jours suivants ont été consacrés à faire convoier les chariots à Benzani-Congo, et à recruter des noirs pour les tirer. La journée d'aujourd'hui a été dure. Je dirigeais le transport d'un des chariots avec soixante indigènes et une quinzaine de Cafres. Mon compagnon avait soixante Haoussas et quarante Cafres pour le sien.

Quels braves gens, quels travailleurs admirables que ces nègres! Que l'on se figure des pentes de 10° au moins, sur lesquelles il faut faire monter des chariots de trois tonnes

et demie! Haoussas, Cafres et indigènes sont alors réunis, au nombre de cent et cinquante environ, attelés à des cordages et tirant en chantant. Dans les passages difficiles, on n'avance que de quelques centimètres à chaque effort. Tous les hommes crient ensemble, et l'Européen doit les encourager en même temps de la voix et du geste; pour ma part, j'en ai gagné presque une extinction de voix. Lorsque les pentes deviennent moins fortes, nous pouvons, en divisant le personnel, traîner deux chariots à la fois. C'est ce que nous avons fait tantôt entre Vivi et la Lua.

Ma tâche a été grandement facilitée par un petit truc que j'ai employé et qu'il faut que je raconte, ne fût-ce que pour prouver que les nègres sont, somme toute, susceptibles, comme tous les hommes, de certains sentiments nobles.

J'avais remarqué parmi nos indigènes un jeune chef d'une vingtaine d'années, beau, intelligent, courageux, et qui m'avait séduit, non seulement par sa bonne mine, mais encore par l'affection qu'il montrait pour un joli petit garçon, courant déjà les grands chemins avec son père, qui l'a d'ailleurs habillé d'un petit costume marin en coton bleu. Le matin, ayant remarqué que le jeune chef tirait avec une grande énergie, et voulant l'encourager, je lui avais donné pour son enfant un sifflet en métal, qu'il avait reçu avec grande joie et respectueusement. L'après-midi, il avait été entendu avec mon

(1) Voir pages 18 et 178.

compagnon que je transporterais un des chariots avec les natifs, tandis qu'il ferait tirer l'autre par les Haoussas. Je remarquai que le jeune chef avait son petit garçon sur son dos ; je lui fis comprendre par signes qu'il me ferait plaisir de mettre son petit enfant par terre pendant qu'il tirait et que je le conduirais moi-même par la main. Il me le confia donc, et, à partir de ce moment, je marchai à côté de mes nègres, tenant par la main le petit *Ngile* — c'est le nom du petit homme, — qui trottaît crânement à côté de moi, sans manifester la moindre crainte. Dans les passages très difficiles, je le portais moi-même très bravement, comme j'eus fait d'un petit Européen.

Je ne saurais dépeindre les bons regards que jetèrent sur moi tous ces pauvres nègres lorsqu'ils me virent agir ainsi avec le négriillon. Leur courage en fut décuplé ; je n'avais pas d'ailleurs à les exciter. Le jeune chef faisait toute ma besogne, courant de l'un à l'autre, bousculant celui-ci, poussant celui-là, entraînant tout le monde par sa bonne humeur et ses chants. Ce fut lui qui, en réalité, dirigea véritablement la conduite du chariot. Pour ma part, je n'avais qu'à suivre tout à mon aise, très content de promener le petit bonhomme qui me souriait et dont la douce figure me faisait souvenir des chers enfants que j'avais laissés en Europe.

Usala-Kidango, 14 août.

Aujourd'hui c'est dimanche, jour de repos. Nous allons nous promener avec nos fusils, mais sans rencontrer de gibier. L'après-midi, les chefs de Vivi étant arrivés, nous faisons un grand palabre pour obtenir d'eux quelques hommes qui nous accompagnent en permanence jusqu'à Isangila. Cette réunion dure deux heures, après quoi ils nous promettent chacun quelques hommes.

15 août.

La journée a été mouvementée. Dès le matin, les chefs de Usala-Kidango, de Yelda et des environs sont venus avec leurs hommes, une soixantaine environ, qui ont été engagés comme travailleurs pour un prix fort raisonnable : 85 centimes en marchandises. Avec nos 80 Haoussas et Cafres, nous disposons ce matin de 140 travailleurs, nombre suffisant pour tirer très facilement deux chariots. Avant de mettre 70 hommes à chaque chariot, nous envoyons en avant une cinquantaine d'indigènes avec le petit chariot qui porte seulement les coussinets et l'arbre de couche du *Roi des Belges*. Cette opération réussit parfaitement.

L'après midi à 2 1/2 heures les chefs de Nsanda sont venus « palabrer ». Ce sont des personnages importants : ils sont arrivés dans des hamaes portés par quatre noirs. Aussitôt descendus on leur présente des chaises sur lesquelles ils s'asseyaient avec une gravité extraordinaire et une conviction absolue de leur importance. Le plus âgé porte en main une peau de buffle sur laquelle il s'assied, tous ont des parasols pour se préserver du soleil qui, d'ailleurs, ne luit pas. A 5 heures nous avons obtenu de ces autorités l'engagement de nous donner une centaine d'hommes.

Il a été convenu que les chefs auraient droit, en plus de la part qui leur revient dans la pâte des porteurs, à une certaine quantité de pièces d'étoffe, mais à la condition expresse que le nombre d'hommes promis par eux serait toujours maintenu au complet. Je crois que de cette façon nous pouvons être tranquille, il ne se produira pas de désertion.

Sadika-Bansi, 16 août.

Nous sommes partis de Nsala-Kidango ce matin à 10 heures. A midi nous passons à Sanghila ; à une heure et demie nous étions ici.

La route, à partir de Nsala-Kidango, suit d'abord un plateau de 5 kilomètres environ, puis traverse un ravin profond d'une centaine de mètres par des pentes très fortes. Elle arrive ainsi sur le plateau de Sanghila qu'elle suit pendant 5 kilomètres, pour redescendre ensuite par une pente assez douce jusque la Mpacassa. Elle remonte ensuite, par une rampe très forte, figurée dans le livre de Stanley, sur le plateau de Sadika-Bansi qui a environ 8 kilomètres de largeur et sur lequel sont établis plusieurs villages, dans l'un desquels nous dressons nos tentes.

Embouchure de la Bundi, 19 août.

Partis ce matin à 9 heures nous sommes arrivés ici à 1 1/2 heure. En descendant les hauteurs dominantes de la rive droite de la Moaji, nous avons eu une émotion. Un chariot descendait, trainé par soixante hommes. Ceux-ci ont été distraits ? Ont-ils été pris de panique ? Étaient-ils trop peu nombreux ? Je n'en sais rien ; mais tout à coup nous vîmes le chariot accélérer sa marche, et, finalement, les hommes l'ayant lâché, se précipiter en avant pour aller culbuter sur la droite de la route. Le voyant arriver vers nous, nous nous étions prudemment mis à l'abri dans les herbes croissant vers la gauche.

Inspection faite, le chariot n'était pas brisé. L'après-midi il était déjà remis sur pied, mais en même temps, voilà qu'un autre faisait la culbute à un kilomètre plus loin, ainsi que nous l'avons appris le soir au camp de la Bundi.

Ces accidents ne sont pas étonnants. Ce pays, depuis Sadika-Bunji jusqu'à la Bundi est épouvantable.

La route suit des hauteurs et des descentes continues et très fortes, quelques-unes atteignent jusque 20°. Descendre des pentes pareilles avec des chariots chargés de 3 tonnes n'est pas chose facile, et il faut une attention de chaque seconde pour ne pas éprouver de catastrophe. Ce sera une chose très dure d'amener les chariots jusqu'ici. Il n'existe pas de routes à partir de la Moaji. Les Haoussas travaillent à arranger les parties les plus difficiles, mais partout où les chariots peuvent passer, fût-ce au prix des plus grandes difficultés, on ne fait rien, on n'aménage de terrain que là où il y a impossibilité matérielle d'avancer.

Rivière Bundi, 22 août.

Hier il y a eu repos pour les hommes, et aujourd'hui le traînage est repris. Les chariots ont été amenés jusqu'à environ 2 kilomètres de ce côté de la Mvuegi ; ils sont donc à 3 1/2 kilomètres d'ici. Ces trois quarts de lieue traversent le pays le plus difficile que l'on puisse voir. En réalité, il n'y a plus aucune route tracée, de sorte que l'on est toujours forcé de suivre avec les chariots les lignes de plus grande pente. C'est donc un travail excessivement dur d'amener les chariots jusqu'ici ; je vous laisse à penser si je serai heureux lorsqu'ils y seront.

Les indigènes, jusqu'ici, ont bien répondu à notre attente. A Vivi, nous en avons eu en moyenne soixante-dix par jour, à Nsala-Kidango, nous en avons eu cent-vingt, maintenant nous en avons environ deux cents qui sont fournis par les villages de Vivi, de Nsanda, de Sadika-Buzi, de Sanghila, etc. Leur gain est de trois mouchoirs. Somme toute, ceux qui sont employés au transport, sont des gens courageux, ardents et un peu craintifs. On peut tout obtenir d'eux en employant à la fois la douceur et l'énergie. Pas plus qu'un ouvrier de chez nous, ils n'aiment à être brutalisés, et ils sont susceptibles d'un grand dévouement.



Le pont du ravin de la Mission, au kilomètre 9.3. (D'après une photographie du capitaine A. Weyns.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DE LA MISSION

LE ravin de la Mission est le premier obstacle que l'on rencontre sur la rive droite de la Mpozo après que le chemin de fer a franchi cette rivière sur le pont de 60 mètres dont nous avons donné la vue.

Le pont du ravin de la Mission est situé à la bouche de ce torrent, à environ 250 mètres du passage d'eau de l'État où la route des caravanes traverse la Mpozo. Il est en acier et a une ouverture entre culées de 25 mètres. La voie a, sur le pont, une inclinaison de 12 millimètres par mètre.

L'agencement des longerons sous voie, ainsi que leur assemblage avec les entretoises, ont nécessité des dispositions spéciales pour permettre de réaliser cette inclinaison, tout en évitant de faire des poutres en garde-corps, ce qui eût amené une augmentation très sensible du poids du pont.

La gravure ci-dessus reproduit une photographie faite il y a trois mois, au moment où le montage du pont métallique venait d'être terminé. On y voit encore les pièces de charpente formant le pont de service qui a servi au remontage et les estacades en bois qui ont été élevées pour remplacer les remblais d'accès. La photographie a été prise au moment du passage de la locomotive traînant un wagon plat sur lequel ont pris place le directeur général de la Compagnie, M. le major Thys, le directeur de la Compagnie en Afrique, M. Espanet, sa femme et sa petite-fille, M. Burgi, chef de service de la pose de la voie, M. Goflin, secrétaire général de la Compagnie en Afrique, et M. Adrien, substitut du procureur de l'État du Congo, à Matadi.



Vue prise dans la rivière Ruki, près de son confluent. (D'après une photographie de M. Demeuse.)

EXPLORATION DU RUKI ET DU LAC MATUMBA

LETTRES INÉDITES DE M. ALEXANDRE DELCOMMUNE



Lorsque la « Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie » organisa, en 1887, une expédition dans le but d'étudier la construction d'un chemin de fer destiné à relier le bas au haut Congo, elle décida en même temps l'envoi dans les régions du centre d'une expédition chargée de faire la reconnaissance du haut fleuve et de ses principaux tributaires, au point de vue commercial.

Dans ce but, un steamer, le *Roi des Belges*, fut transporté et remonté au Stanley-Pool, qu'il quitta au commencement de l'année 1888, sous le commandement du capitaine Martini et ayant à bord l'expédition de la Compagnie, placée sous la direction de M. Alexandre Delcommune.

Successivement, celui-ci visita le Kassai, le lac Léopold II, le Lukényé, la Lulua, le Sankuru, le Kwango, le Lomami, l'Aruwimi, l'Itimbiri, le Lulonga, le Ruki, et après neuf mois de navigation, qui l'avait conduit jusqu'aux extrémités de

l'immense réseau navigable du haut fleuve, rentra à Léopoldville, le 15 mars 1889.

Nous commençons aujourd'hui la relation de son voyage dans le Ruki et le lac Matumba.

Le Ruki est ce puissant tributaire que le Congo reçoit sur sa rive gauche, un peu en amont de la station de l'Equateur. La première exploration de cette rivière est due au missionnaire Georges Grenfell, qui, à bord du *Peace* et en compagnie du lieutenant allemand von François, la remonta en 1885. Le nom de *Ruki* n'est donné qu'au cours inférieur du fleuve, qui bientôt se divise en deux bras également important : la *Chuapa* au nord et la *Bussera* au sud.

Le cours de ces deux branches supérieures n'a plus guère été visité depuis les voyages de MM. Grenfell et Delcommune, et la région de leurs sources reste complètement inconnue.

A.-J. W.

I — EXPLORATION DU RUKI

Le confluent du Ruki. — Des périssoires. — Le steamer. — Sphinx. — Kussu. — Présents merveilleux.

A bord du steamer *Roi des Belges*, 14 février 1889.

APRÈS avoir descendu le Congo en suivant la rive gauche, nous voici arrivés au confluent du Ruki.

Celui-ci se jette dans le fleuve par trois branches séparées par des îles herbenses. Le bras du milieu est le plus large, le plus profond et le plus propre à la navigation. Les eaux de la rivière sont noires, comme celles du lac Léopold et de la Lulonga.

Partout le palmier élaïs abonde. Sur la gauche du chenal dont je viens de parler, on remarque un village, bâti dans un site romantique à l'abri d'une végétation luxuriante, d'où, par-ci, par-là, émergent des huttes qui semblent dormir dans un océan de verdure. Sur la rive affleurent de temps en temps des blocs de roches rougeâtres veinées de minerais de fer. On distingue de petites baies séduisantes, au fond desquelles sont blotties des agglomérations de paillottes qui vont s'égrenant sur les berges. Celles-ci sont masquées par des rideaux d'arbres derrière lesquels s'étale une savane immense bordée, tout là-bas, à l'horizon, par une forêt touffue qui semble, à distance, un grand mur noir se détachant sur l'azur du ciel. Le lit de la rivière va s'amplifiant à mesure qu'on avance, et, parsemé d'îles, possède à certains moments une largeur totale d'un kilomètre. Partout on distingue des villages; la navigation est facile, les eaux sont profondes, les îles, très boisées, sont peuplées de pêcheurs dont les engins de pêche sèchent au soleil; entre elles, les chenaux que dessinent les eaux n'ont souvent que 60 mètres.

Les îlots dépassés, la rivière se présente à nos yeux sans obstacles, et déroule dans la plaine un ruban capricieux décrivant mille méandres. Mais tout à coup le ciel s'obscurcit, une tourmente s'annonce. Vite nous abordons non loin d'un camp de pêcheurs, qui viennent bientôt en foule nous vendre des poissons et des poules.

15 février.

Après une nuit où la pluie n'a cessé de tomber par torrents, nous repartons à 6 heures du matin et nous continuons notre ascension de la rivière. Elle est toujours semée d'îles; entre plusieurs d'elles, le chenal mesure maintenant jusqu'à 800 mètres de largeur. Vers 8 1/2 heures, nous apercevons, sur la rive gauche, un grand village. Nous stoppons. Les naturels accourent et nous saluent de leurs vivats. Ils sont vêtus, pour la plupart, d'étoffes européennes et nous font le meilleur accueil. Le village porte le nom de Bakele et il s'étend sur 1,500 mètres de rive. Le plateau sur lequel il est construit est élevé de 4 à 6 mètres au-dessus de la rivière.

Après ce plateau, la rive gauche s'abaisse et est couverte de jeunes futaies et de buissons, puis brusquement elle se relève, présentant, cette fois, à l'œil un amas d'élaïs superbes et de bananiers vigoureux et énormes : c'est l'emplacement d'un nouveau village. Des pirogues se détachent, et les habitants viennent en foule nous offrir des vivres. Ils ont de grandes quantités d'huile de palme. Nous continuons à marcher en avant, passant devant de nombreuses agglomérations de huttes.

Vers midi, nous défilons devant un nouveau plateau, richement boisé et admirablement situé. Accroupis et armés d'arcs, de flèches, de lances, les habitants regardent en silence en lançant des bouffées de fumée noire. Ils nous prennent évidemment pour des monstres d'une espèce nouvelle.

Nous passons sur la rive droite, où nous apercevons le premier village de ce côté de la rivière. Beaucoup d'engins de pêche sont déposés sur la berge, ils sont faits de fin treillis de bambous.

✽

Vers 2 heures, nous abordons sur la gauche pour faire du bois. Des cris, venant à la fois de la forêt et de l'eau, nous avertissent de l'approche d'indigènes. Une pirogue se montre en aval, puis deux, puis dix, puis vingt; toutes se dirigent vers nous. Ils se montrent d'abord craintifs et défiants, s'arrêtant à une certaine distance, puis ils s'enhardissent jusqu'à approcher du bateau. Au bout de quelques instants, 50 pirogues légères nous entourent et nous commençons nos achats de vivres. Les embarcations de ces indigènes sont fort étroites, ce sont de vraies coquilles de noix. Certaines d'entre elles n'ont pas vingt centimètres de largeur. Il faut déployer des prodiges d'équilibre pour se tenir debout sur ces frêles esquifs, moins larges que nos périssoires et surtout moins bien équilibrés. Les naturels paraissent appartenir à une tribu différente de celle des Balolo. Leurs tatouages et leur costume sont différents de ceux de ces derniers. Les premiers consistent en cinq ou six lignes formées d'excroissances de chair se croisant en croix de Saint-André. Les lignes horizontales sont parallèles et vont de chaque oreille au coin de l'œil et descendent depuis la tempe au milieu de la joue. D'autres lignes, mais, celles-là, verticales et plus nombreuses, partent du cou et descendent sur la poitrine et jusqu'au bas-ventre. Les femmes, en général, ont les mêmes tatouages. Les hommes portent le pagne en tissu d'herbes; les femmes également, mais, chez elles, il est excessivement étroit. Elles ont, de plus, une espèce de « tournure », une grosse floche de brins d'herbe attachée au bas des reins, qui fait un singulier effet. *Nil novi sub sole!* C'est la première fois que nous voyons pareil vêtement, qui paraît être plutôt un chasse-mouches.

17 février.

Au fur et à mesure que nous avançons maintenant, le Ruki, que les indigènes appellent l'*Ecomba*, se rétrécit : il a encore, cependant, 400 mètres. Tantôt son cours est coupé par des îlots bas et couverts d'arbres, tantôt il se développe librement à nos yeux, moucheté seulement, de-ci de-là, d'un banc de sable blanc, scintillant au soleil, sur lequel de nombreux échassiers prennent leurs ébats. A 7 heures, nous passons devant un camp de pêcheurs; la plupart des habitants ont fui dans les bois; quelques-uns seulement sont accroupis près des huttes, leurs arcs et leurs flèches déposés devant eux, à portée de la main. Ils nous regardent passer bouche bée, muets d'étonnement à la vue de cette grande roue qui fait jaillir l'eau en cascades, laissant derrière elle un sillon

écumeux et ondulé. Les rives sont bordées d'une population très dense.

±

Partout, sur notre passage, les noirs, armés jusqu'aux dents, se pressent pour nous regarder, mais sans nous menacer. On les dirait frappés d'immobilité par un étonnement sans bornes. Nous voyons distinctement leurs grands yeux, ouverts démesurément, remplis d'une véritable stupéfaction. A peine avons-nous dépassé l'endroit où ils sont affalés qu'ils se lèvent tous; les uns tapotent de leurs doigts leur bouche entr'ouverte, les autres, laissant tomber leurs arcs et leurs flèches, frappent de leurs mains leurs cuisses nerveuses, avec des balancements du torse, comme s'ils étaient secoués par un fou rire. Cet abassourdissement des naturels est une preuve que depuis le voyage de M. Grenfell, à bord du *Peace*, aucun steamer n'a plus visité ces parages.

A 1 heure, nous dépassons cependant un village dont les habitants, loin de s'enfuir, nous appellent et nous offrent des vivres.

Nous naviguons dans une sorte de pool qui a 4 kilomètres de large.

18 février.

En continuant notre remonte, nous apercevons en aval une pirogue montée par une dizaine d'hommes suivant la rive droite. Cette embarcation conserve toujours sa distance. Quand nous stoppons pour la laisser s'approcher, elle s'arrête pour reprendre sa course quand nous repartons. A 7 heures, nous stationnons devant un village de pêcheurs. Les indigènes, massés derrière leurs huttes, sont tous armés; les femmes et les enfants sont cachés. Mauvais signe. Nous hélons les naturels et, après beaucoup d'hésitation, ils nous répondent. Nous cherchons à leur démontrer, par gestes, que nous ne leur voulons aucun mal. Le chef arrive, un grand gaillard, d'âge plus que mûr, coiffé d'une peau de singe. Il donne quelques ordres à ses hommes et bientôt voici qu'on amène deux magnifiques chèvres.

Nous abordons; je descends seul à terre, pour ne pas les effaroucher. Sitôt qu'ils me voient débarquer, il se fait un mouvement général de retraite. Seul, le chef reste; je m'approche de lui et lui tends la main. Il hésite quelques secondes, puis finit par la prendre en la secouant rudement, à l'anglaise. Il m'adresse quelques paroles que je ne comprends pas. Je hèle mon interprète et la conversation s'engage.

Naturellement, les indigènes, voyant ces manœuvres pacifiques, se rapprochent et bientôt nous entourant de toutes parts; la glace (sous les tropiques!) est rompue.

Jamais phénomène n'a été l'objet d'une attention aussi soutenue. La bouche ouverte et les yeux en boules de loto, ils me regardent, m'examinant sans se lasser de la pointe de mes bottes au bout de mon chapeau. C'est un véritable conseil de revision. Quand je fixe mon regard sur l'un des curieux, il détourne brusquement la tête, faisant quelques pas en arrière, prêt à s'esquiver: la confiance que j'inspire n'est, évidemment, encore que relative. On insiste cependant pour me retenir et je promets de m'arrêter à mon retour. Le chef me fait cadeau de deux chèvres et de poules; en retour, j'offre deux pièces de mouchoirs, vingt mitakos, une cuiller, un couteau, une fourchette, quelques bouteilles et boîtes vides et deux cents grammes de fines perles blanches.

Rien de plus comique que de voir toutes ces têtes crépues,

avidement penchées sur ces objets, dévorant du regard ces incalculables richesses. Quant au chef, grave et impassible, il semble pétrifié par la stupeur. Un seul signe indique la joie profonde qui le remplit. Au fur et à mesure que les pièces de mouchoirs, dépliées dans toute leur longueur, déroulent à ses pieds leurs couleurs voyantes et que les brimborions précités viennent un à un augmenter ce tas de richesses, son sourire devient de plus en plus large. Il est grand temps de mettre un terme à ma générosité; je prends congé des naturels en promettant de nouveau de revenir.

Ces indigènes forment une belle race, forte et robuste. Les hommes ont, en général, une taille au-dessus de la moyenne; ils sont bien découplés et vigoureux. Leurs tatouages varient à l'infini; ils en sont littéralement couverts. Leurs pagnes sont en tissus indigènes; le chef est coiffé de peaux d'animaux. Leurs armes sont des azagaies et des boucliers ou bien de grands arcs armés de longues flèches.

Le steamer reprend sa marche après un arrêt d'une heure.

Après quatre heures de navigation, la rivière s'épanouit de nouveau en un large pool, divisé en quatre bras séparés par trois grandes îles boisées; le bras méridional est le plus large et le plus profond: il a environ 100 à 150 mètres de largeur; les rives sont basses, couvertes de bois et marécageuses, à tel point que nous ne trouvons pas d'endroit où faire du bois. Quatre heures plus loin, le terrain s'étant relevé, nous cherchons à aborder près d'un village de pêcheurs, dont les habitants, tous armés, refusent de nous laisser débarquer. « Allez plus loin, nous crient-ils, vous trouverez du bois et des vivres. » Mais il nous fallait, coûte que coûte, du combustible, et nous avons remarqué quelques arbres morts, sur un monticule à l'arrière du village. Tout en continuant à parler, je donne l'ordre de descendre. Nous voyant toucher terre, les indigènes reculent, bandent leurs arcs et nous intimement de nouveau leur défense.

Malgré tout, je m'avance, montrant d'une main des mitakos, de l'autre des bûches de bois que j'entrevois devant les huttes. La vue de cette « monnaie » adoucit les enfants des bois, et bientôt les bûches s'amoncellent à nos pieds. Tandis que je procédais à mes achats, mes hommes débitaient les arbres morts.

Le soir, les indigènes vinrent me demander de ne pas rester la nuit chez eux et de faire mouiller le steamer sur l'autre rive. Comme de juste, je refusai; mais je leur fis comprendre qu'ils ne devaient avoir aucune crainte, qu'on ne leur ferait aucun mal et que si, par hasard, quelques-uns de mes hommes volaient ou suscitaient des querelles, ils devaient venir aussitôt se plaindre. J'étais, du reste, sûr de mes hommes et l'événement justifia ma confiance. Ces explications tranquillisèrent les naturels, qui nous racontèrent des détails bien intéressants. Tous les pêcheurs, dont les huttes nombreuses bordent la rivière, habitent assez loin à l'intérieur. Au commencement de l'époque des basses eaux, en ce moment par conséquent, ils quittent en grand nombre leurs villages et viennent s'installer sur les bords de la rivière pour pêcher. Ils s'en retournent quand les eaux commencent à recouvrir les rives, laissant debout leurs huttes pour y revenir la saison prochaine.

Le village où nous sommes s'appelle Kussu et les indigènes appellent la rivière *Zalonga*.

(A continuer.)

ALEX. DELCOMMUNE.

LE CAFÉIER



Le caféier croît à l'état sauvage au Congo. Il existe ainsi aux environs de Vivi et en différents endroits du bas Congo. M. Glaive en a découvert, non loin de Lukolela, des champs immenses. Les explorateurs belges du haut Ubangi, du Bomu et de l'Uelle ont observé, surtout au nord de ces rivières, de vastes espaces couverts de café sauvage. M. Dybowski en a trouvé énormément dans son exploration de la Kemo. Stanley en signale la présence en divers endroits et n'en compte pas moins de cinq espèces différentes.

Les nègres du Congo, ignorant quelle source de fortune leur offre la culture de cet arbrisseau précieux, n'avaient jamais songé à s'en préoccuper, mais l'exemple de l'Européen les amènera, petit à petit, à s'adonner à cette exploitation, comme ils l'ont fait pour l'arachide et le caoutchouc.

Dans son *Dernier Journal*, Livingstone signale la culture du café chez les Baku des rives du Lomani. « Le café ordinaire est commun chez eux, dit-il, ils en font usage et le parfument largement avec de la vanille, qui doit être fertilisée par des insectes. A la fin du repas, ils font circuler des coupes remplies de cette infusion. »



Le caféier est un arbuste d'environ deux mètres de haut. Dans une terre bien appropriée, un pied peut produire jusqu'à douze livres de fèves par an. Il faut moins d'un hectare de terrain pour en planter mille, qui seront d'un produit annuel d'au moins 2,500 francs. C'est assez dire que la culture du café est une des plus productives qui soit et, qu'en la favorisant, on rend à l'État du Congo et aux travailleurs noirs un service inappréciable.

Cette culture, au reste, est des plus faciles. Des femmes, des vieillards, des enfants peuvent s'y adonner. Le plant résiste très longtemps au climat et à la qualité de la terre; on connaît certaines plantations qui ont donné des produits pendant quatre-vingts ans.

Les contrées couvertes de forêts vierges sont les meilleures pour la plantation du caféier. La terre y est meuble et légère et contient ce qu'il faut d'humidité pour que la végétation s'accomplisse dans de bonnes conditions. Le Congo est donc un excellent terrain pour l'élève de cet arbrisseau.

Les graines se fichent en terre à une distance de 2^m60 l'une

de l'autre, en lignes droites, du levant au couchant. Comme les jeunes plants réclament de l'ombre, on sème entre eux du ricin, dont la plantureuse végétation est une protection en même temps que les grains sont un excellent rapport. A la fin de la troisième année, le caféier peut se passer de cette tutelle; il est alors assez robuste pour résister à la chaleur. Il a atteint 4^m50 à 4^m75 de hauteur et il entre en pleine croissance. Il donne ses premiers fruits, et dès la quatrième année il en est chargé. Un ouvrier peut facilement soigner mille pieds de caféier et un bon travailleur en peut cultiver jusqu'à deux mille.



A Léopoldville, l'État du Congo a fait établir des champs d'expérience qui ont admirablement réussi. Actuellement, on cultive du café sur une petite échelle dans un certain nombre de stations. Dans le bas Congo même, on établit, dès maintenant, de grandes plantations.

Le café de Léopoldville a déjà été importé en minime quantité en Belgique. Des échantillons ont été soumis aux membres de la section du café de la chambre de commerce d'Anvers en 1890. Voici le jugement que ces connaisseurs éminents ont formulé sur ce produit; il servira de digne épilogue à cette courte notice :

« Les plus fins connaisseurs de la place d'Anvers ont goûté ce café; tous ont été unanimes à reconnaître qu'il est excellent de goût et d'arôme et supérieur sous ce rapport au café de Santos, sans toutefois être aussi fin et aussi fort que le café de Java et de Haïti, mais il l'emporte par sa préparation sur ce dernier, qui contient généralement des pierres, des fèves noires et des brisures.

« La valeur du café de Léopoldville peut être un peu inférieure à celle du Java Malang bon ordinaire, celui-ci valant en ce moment environ 54 florins, soit 114 francs en entrepôt, conditions d'Anvers, c'est-à-dire par 50 kilogrammes, tare 2 p. c., escompte 2 p. c., payable à trente jours.

« Les diverses qualités que présente ce café de Léopoldville, son goût agréable, la grosseur de la fève, sa bonne préparation le rendent particulièrement propre au marché d'Anvers; il entrera facilement dans la consommation du pays, parce qu'il pourra concourir avec les principales sortes consommées en Belgique, telles que le Java, Haïti et Santos.

« Nous pouvons donc hardiment conseiller à l'État indépendant du Congo de développer et de favoriser la culture de ce produit, qui trouvera un débouché facile en Belgique. »

On voit que le caféier est destiné, peut-être dans un avenir rapproché, à contribuer à la prospérité de l'État du Congo, comme, au Brésil, la délicieuse graine a fait la fortune de la nation et des habitants.



GEORGES PAGET WALFORD

Né à Londres en 1847. — Armateur à Anvers.
Fonde la *Compagnie gantoise de navigation* (1886). — Représentant à Anvers de la *Woermann Linie*. — L'un des agents du service mensuel régulier entre Anvers et le Congo.



Au moment de la constitution du « Comité d'études du haut Congo », en 1879, la partie méridionale de la côte occidentale d'Afrique n'était desservie que par deux lignes anglaises : la *British South African steam navigation Co* et l'*African steamship Co*, qui avaient leur port d'attache à Liverpool. Elles venaient de s'associer, de façon à ne plus former, en réalité, qu'une seule ligne. Les départs avaient lieu toutes les six semaines de Liverpool, mais les bateaux touchaient assez irrégulièrement au Congo. Pour l'organisation de ses transports, le « Comité d'études du haut Congo » frétait des steamers spéciaux ou bien s'adressait à ces compagnies. Souvent le voyage durait plus de deux mois. Les marchandises étaient expédiées d'Anvers à Liverpool, où elles étaient transbordées à bord des vapeurs africains. Le fret total s'élevait à 55 shillings. Arrivées à Banana, les marchandises étaient débarquées, et les petits steamers du Comité d'études les transportaient à Vivi.

Dès 1883, cependant, les bateaux de la ligne portugaise *Eupreza nacional* commencèrent à toucher à Banana. Vers la même époque fut créée la *Woermann Linie*, qui envoya également ses vapeurs au Congo; mais tout cela était encore bien précaire. En 1886, l'État du Congo conclut avec l'*Eupreza nacional* un arrangement provisoire en vertu duquel les bateaux de cette ligne touchaient chaque mois à Anvers. Malheureusement, après leur départ d'Anvers, ils faisaient à Lisbonne une escale de 15 jours, ce qui élevait à 45 jours la durée du voyage.

Trois mois plus tard, la *Compagnie gantoise de navigation* proposa à l'État d'établir une ligne régulière de transports d'Anvers à Boma. Mais si le fret était suffisant au départ d'Anvers, il ne l'était plus au retour, et la ligne dut bientôt cesser son service. En 1888, l'État du Congo traita donc de nouveau avec les anciennes compagnies anglaises : il leur garantit tout son fret au prix de 30 francs la tonne; le trajet devait prendre 30 jours. Toutefois, les départs d'Anvers n'étaient pas encore réguliers, car ils n'avaient lieu que lorsque les marchandises à charger dépassaient un minimum de 500 tonnes.

Heureusement, à cette époque se fondèrent les compagnies commerciales belges, ce qui vint augmenter la quantité des matières à transporter. Aussi, dès le commencement de 1890, les départs d'Anvers deviennent-ils réguliers et mensuels. Deux autres lignes, les *Chargeurs réunis* et la *Prince Line*, attirées par la certitude du fret à emporter, se décident à toucher à Anvers, devenu un excellent port de chargement pour l'Afrique, tandis que la *Woermann Linie* venait prendre des passagers à Flessingue d'abord, à Ostende ensuite.

Cette concurrence eut des résultats excessivement favorables. La durée du voyage fut réduite à 25 jours et le taux du fret à 25 et 30 francs, suivant catégorie. Ce progrès, déjà considérable, devait bientôt être dépassé. Au mois d'août 1891, une convention passée entre les diverses compagnies commerciales belges, d'une part, la *British and African Co*, l'*African steamship Co* et la *Woermann Linie*, d'autre part, a organisé définitivement le régime actuel des transports d'Anvers au Congo. Ces armateurs, mettant fin à leur concurrence réciproque par une entente féconde pour tous, se sont engagés à expédier à date fixe, — le 6 de chaque mois, — un steamer direct d'Anvers à Matadi. Le voyage d'aller ne peut dépasser 25 jours, et le retour doit s'effectuer en 30 jours. Depuis lors, ce service a marché d'une façon régulière et permet d'attendre le jour où se fondera, enfin, la ligne nationale belge vers le Congo.

Dès les débuts des entreprises belges en Afrique, Walford s'y intéressa. Le premier vapeur qui alla montrer le drapeau belge dans le port de Boma, c'est lui qui l'y envoya. On peut dire qu'il a été mêlé à chacun des progrès — et, comme on vient de le voir, ils sont nombreux et rapides — qui se sont réalisés dans le service de la navigation entre la Belgique et sa future colonie africaine.

Collaborateur actif et dévoué de la première heure, Walford avait droit à sa page dans notre galerie.

QUELQUES PRATIQUES SUPERSTITIEUSES

Gravures d'après des croquis dessinés par le lieutenant Masui.

I



BoïÉRA, grand chef des Bandaka, est bien vieux, si vieux qu'au gouverneur général lui demandant son âge, il répondait : « Deux mille lunes ». Boïéra est toujours vert, si vert qu'il exécute encore, pour l'édification des « décadents » de son village, la terrible danse de guerre des temps passés : il se porte en avant, saute de côté, bat en retraite d'un seul bond, s'arrête et se campe, la lance haute, le bouclier en défense, pendant que tout son corps frémit avec des mouvements brusques de contraction et de détente; sa bouche édentée, ses joues si creuses qu'elles doivent se toucher, toute sa

face, grimacent affreusement.

Boïéra, si vieux et pourtant si vert, est content. Il a devant lui une jarre de massanga; la jarre, pansue et rebondie, déborde du breuvage tant aimé, que le vieux chef absorbe encore en beau buveur; si beau, qu'il est resté le modèle envié à cinquante lieues à la ronde. Il n'a pas de coupe comme le roi de Thulé; il se sert d'un pot décoré de Maestricht qu'il affectionne beaucoup, car il lui permet de vider un litre d'un coup.

Un cercle s'est fait autour du vieux chef; on aime à le voir boire; on avale presque avec lui la liqueur aimée, tant le breuvage lui semble savoureux lorsque, la tête renversée, le cou tendu, il le verse d'un peu haut, laissant les gouttes pressées couler le long de son menton et de sa barbe.

Il a détaché d'une feuille de bananier une petite bande qu'il lisse entre ses doigts et qu'il présente aux lèvres d'un bambin haut comme une demi-botte.

C'est ce bambin qui va conjurer les esprits pendant que le

chef boira : deux fois il frotte sa menotte contre la main ridée du superstitieux buveur, et tous deux, à deux reprises, élèvent la main avec un claquement de doigts.

Après quoi, saisissant la lance du chef, le gamin se campe devant lui, l'arme sur l'épaule, la feuille de bananier entre ses lèvres bien closes. Il attend et ne peut parler. Boïéra a rempli son pot à pleins bords; il agite sa clochette magique, et le gamin de brandir sa lance pour tenir à distance les esprits qui pourraient s'introduire dans le corps du vieux chef par la même route que le massanga.

Ayant humé son premier pot, le buveur agite sa clochette et le gamin remet sa lance sur l'épaule. A chaque pot nouveau, nouveau coup de sonnette, nouvel arrêt des esprits devant la lance menaçante. En moins d'une demi-heure, dix pots, dix litres, ont été ingurgités. Le chef prend un peu de repos.

Enfin, la jarre est vide et le chef est rond; le bambin dépose sa lance; il vient auprès du buveur satisfait; deux fois leurs mains se frottent avec les mêmes claquements de doigts; puis, le vieux Boïéra reprend la feuille de bananier, la déchire et la jette au vent. Alors seulement se relèvent tous ceux qui, s'étant présentés pendant que leur chef buvait, ont dû se jeter à terre et y rester étendus tout de leur long.

Ces scènes de fétichisme sont l'accompagnement obligé de toute beuverie. Il n'est pour ainsi dire pas un noir qui oserait avaler un liquide avant d'avoir conjuré les esprits. Celui-ci fait agiter une sonnette pendant tout le temps qu'il boit; celui-là s'accroupit et pose sa main gauche à terre; un autre se voile la tête; un autre encore se met dans les cheveux un brin d'herbe ou une feuille, ou bien s'assied sur une liane tordue, ou bien se fait sur le front une ligne de terre, ou bien encore... bref cela n'en finirait pas s'il fallait énumérer les mille et mille formes de ce fétichisme. Demandez-leur pourquoi? — *Monganga mingi*, répondront-ils, c'est-à-dire : « conjuration efficace des esprits ».

Quels esprits? Ils n'en savent rien, souvent même ils sont les premiers à rire de leur *monganga mingi*, tout en exécutant consciencieusement leurs manœuvres d'exorcisme préventif.

II

Notre souper tirait à sa fin, lorsque, plusieurs coups de feu éclatant brusquement à l'entrée des villages Wangata, nous fîmes voir ce qui se passait. Le boy vint nous dire qu'une des femmes de Djulama (homme libre et crétin), morte depuis quelque temps, était venue pour manger un de ses esclaves. Celui-ci, l'ayant aperçue grimaçante dans la brousse, était tombé dans une attaque d'épilepsie, ce qui prouvait bien la réalité de l'apparition. Le rusé Djulama n'avait rien trouvé

de mieux que de mitrailler les grandes herbes où se cachait la revenante, sans souci d'atteindre quelque moricaud en maraude. Au surplus, il venait nous chercher :

« L'esprit est là, je l'ai vu.

— Tu mens, fit une voix.

— Je mens! Par tous les *monganga* de l'Afrique, qui ose dire que je mens?... Venez voir. »

Nous le suivîmes. Effectivement, l'homme convoité par la

morte gisait à terre, maintenu par quatre solides gaillards; il écumait, le corps secoué de brusques soubresauts, au milieu d'un grand concours de peuple qui paraissait s'amuser à merveille.

Nous ne pouvions deviner si c'était comédie ou non, lorsque l'un de nous eut une heureuse inspiration.

« Donne-moi ta chicote, dit-il à Djulama, qui, son fusil en main, guettait le noir des hautes herbes, j'en vais fustiger d'importance l'esprit démoniaque. »

Et, saisissant la souple lanière d'hippopotame, le féticheur improvisé en cingla d'un premier coup les fesses du possédé, dont les soubresauts cessèrent instantanément; au second coup, l'homme était sur pied; au troisième, il avait repris l'usage parfait de ses sens, avait compris de quoi il retournait, et, sans attendre la suite de ce *monganga* d'un nouveau genre, il avait pris ses jambes à son cou et déguerpissait, poursuivi par les rires et les huées de l'assistance.

Il nous parut que le compère désirait tout bonnement, par sa mise en scène, exploiter la crédulité de son chef pour être exempté de besogne le lendemain et se faire dorloter au lieu d'aller au travail. Nous fûmes confirmés dans cette opinion par ce fait qu'un cochon sauvage était à la broche pour les ripailles du lendemain. Sans doute notre homme s'était dit : « Il ne s'agit pas d'être envoyé demain à la pêche ou aux champs. Faisons le possédé. Nous resterons ici et aurons notre part de ce beau marcassin. »

Nous eûmes beau questionner et requestionner pour tirer la chose au clair; les moricauds n'avaient qu'une explication : *monganga* et *ingundu* (fétiche et esprit). Il est presque certain qu'ils n'en savaient pas plus; ils ne s'en inquiétaient, du reste, nullement.

Lieutenant CH. LEMAIRE.

Equateur, le 10 août 1892.

III

L'intéressant récit qu'on vient de lire nous remet en mémoire une scène de superstition dont fut témoin Grenfell, à l'Equateur, et qui révèle chez les Wangata l'existence d'un certain art dramatique.

« Le spectacle commença, écrit l'explorateur, par des danses agiles, auxquelles succéda un acte évoquant le style grec, et le « chœur » était gracieusement représenté par des petites filles de huit à douze ans. Un brancard d'étrange aspect, fait de bambous, était promené sur les épaules de quatre hommes. Il supportait, caché sous une couverture en flanelle rouge, un corps sur un objet invisible. Assise à l'une des extrémités, une gentille fillette regardait, grave et triste. Le brancard fut déposé à terre et entouré par le chœur; un air plaintif fut chanté par une femme qui se plaça sur le côté de la civière.

Nous ne pûmes comprendre grand'chose à ses paroles, mais nous saisîmes ce refrain fréquent : *Kawa-Ke* (il n'est pas mort). Au bout d'un certain temps, les charmes de l'incantation furent considérés comme ayant opéré, et le drap rouge se mit à onduler. On le releva et l'on mit à jour une jeune fille toute tremblante, comme si elle se trouvait dans un état aigu d'épilepsie. Deux personnes s'approchèrent et, la prenant par le bras, ils la remirent sur pieds. »

Dans une circonstance semblable, on exorcisa une jeune fille, qu'on astreignit à des danses fantastiques. Quand elle tomba, épuisée, elle fut déclarée débarrassée.

« De quoi ? demanda Coquillat, qui assistait à la scène.

— D'un cochon sauvage qu'elle avait dans le corps », lui répondit-on.



LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE SERVICE DU RAVIN DE LA CHUTE

Le chemin de fer du Congo, après avoir traversé le ravin de la Mission près de son confluent avec le Congo, au kilomètre 12, pénètre dans le ravin du Diable et suit le versant septentrional de ce ravin jusqu'après du col de Palaballa, au kilomètre 15.

La ligne franchit ainsi diverses crevasses secondaires qui débouchent dans le ravin du Diable. Les plus importantes de celles-ci sont : le ravin du Sommeil et le ravin de la Chute, situés, le premier à la cumulée 12.850 et le second à la cumulée 14.150.

Deux solutions ont été proposées pour franchir le ravin de la Chute : 1° un pont de 100 mètres avec voie en palier et alignement ; 2° un pont de 40 mètres avec voie en rampe de 28 millimètres par mètre et courbes de 50 mètres de rayon aux deux extrémités.

La seconde solution était la plus économique ; elle a été adoptée. Mais l'établissement d'un semblable ouvrage d'art présente de grandes difficultés techniques.

Ce pont de 40 mètres a été construit en acier. Il pèse

70 tonnes. Les dispositions qui ont été prises pour réduire le plus possible son poids sont très originales ; nous y reviendrons lorsque nous montrerons le pont lui-même.

✠



Le pont de service du ravin de la Chute.
(D'après une photographie du capitaine A. Weyns.)

La gravure représente le pont de service établi pour aider au montage du pont définitif. Il est lui-même un ouvrage considérable qui n'a pas nécessité moins de 60 mètres cubes de bois.

Les différentes pièces du pont de ce ravin ont été amenées à pied d'œuvre par une petite voie Decauville posée en avant de la voie définitive. Le tablier métallique du pont sera construit à plus de 35 mètres au-dessus du ravin, ce qui a forcé d'élever le pont de service par étages successifs, ainsi que le montre la photographie. Ce pont de service est établi dans des conditions de solidité telles qu'il permet le passage de la locomotive. Il est

achevé depuis le 27 septembre dernier.

Le montage du pont définitif doit être commencé aujourd'hui ; il sera terminé dans un mois.



BAPOTO



La station de l'Équateur : bâtiment de la mission anglaise. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

EXPLORATION DU RUKI ET DU LAC MATUMBA

LETTRES INÉDITES DE M. ALEXANDRE DELCOMMUNE

I. — EXPLORATION DU RUKI *(Suite)*

Un lieu de supplice. — La Bussera. — Une attaque à Kussu. — Un mauvais quart d'heure.

DRES de l'endroit où le steamer est amarré se trouve une place spécialement érigée pour les supplices. De solides pieux, hauts de 4 mètres, plantés en terre sur une longueur de 3 mètres, forment un rectangle. Sur leurs sommets, ils supportent une plate-forme qui descend ensuite en pente douce vers le sol, soutenue dans toute sa longueur par des piliers de plus en plus petits. On obtient ainsi un plan incliné, construit avec des branches et des perches reliées entre elles et serrées les unes contre les autres.

Au point culminant de la plate-forme, sur l'un des pieux qui dépasse légèrement, on aperçoit un crâne encore en partie recouvert d'une peau raccornie. Ce crâne appartenait à un homme accusé d'avoir jeté un sort à un habitant du village, lequel en était mort... Le « coupable » fut décapité à cette place, sa tête resta fichée à l'un des pieux, tandis que le corps tombait lourdement à terre. Le geste expressif qui

accompagnait ce récit ne me laisse aucun doute sur le sort du cadavre de ce malheureux... On l'avait mangé!

19 février 1889.

Ce matin, on vint m'avertir que le chef, qu'on était allé chercher hier dans l'intérieur, était arrivé. Je me rendis aussitôt auprès de lui, toujours entouré de la foule des indigènes armés. On eût dit qu'ils avaient reçu l'ordre de crier plus fort les uns que les autres, car ils y mettaient un tel entrain que le vacarme était absolument assourdissant. Bon gré, malgré, il fallut que le chef et moi nous attendissions dix bonnes minutes avant de pouvoir commencer la conversation.

Ce chef, appelé Evora, est un vieux bonhomme, petit, aveugle et tenant à peine debout. Après un entretien très anodin, je pris congé de lui, et nous repartîmes.

En route, nous remarquons de nombreux camps de pêcheurs. Les berges sont très boisées et laissent voir des lianes à caoutchouc, du bois de santal et des lianes excessivement fibreuses. Par-ci par-là, des bouquets de pandanus et de nombreux élaïs.

De temps à autre, une pirogue apparaît, puis s'évanouit aussitôt, ses pagayeurs semblent comme pris de panique; sur la terre, les indigènes fuient; puis, quand le steamer a passé, ils reviennent en brandissant leurs armes.

22 février.

Plus nous avançons dans le bras du Ruki que nous avons choisi, plus la terre devient rare, la solitude plus complète. Depuis 225 kilomètres nous naviguons dans ce bras, et notre conviction est maintenant que nous sommes dans un affluent du Ruki, affluent inconnu jusqu'ici, dont la direction est sensiblement la même que celle de la Bussera, indiquée sur les cartes, bien que sa jonction avec le Ruki soit plus à l'est. En effet, du Congo au confluent de cette rivière, nous avons remonté le Ruki sur une distance de 256 kilomètres.

Je décide de rebrousser chemin; à notre descente, nous remonterons les autres branches laissées à gauche.

23 février.

Repasant par le village de Kussu, où j'ai été si cordialement accueilli l'autre jour, nous nous arrêtons dans l'intention de prendre la photographie de la localité. Chose inexplicable, les habitants nous reçoivent en bandant leurs arcs. Croyant à un malentendu, je fais aborder.

Pft! Nous n'avions pas encore débarqué qu'une nuée de flèches sifflent autour de nous. En présence d'une attaque aussi déloyale, nous tirons quelques coups de fusil qui mettent l'ennemi en fuite et nous repartons.

À la fin de la journée, nous rentrons dans les eaux du Ruki et revenons au pool dont j'ai parlé précédemment. C'est lui qui, se présentant à nous en trois bras, nous a fait prendre un affluent de la rivière comme quatrième branche. Cette dernière étant la plus large, nous l'avons préférée.

La rivière, que nous avons remontée sur 225 kilomètres de son cours, est donc réellement un tributaire du Ruki; ce doit être la Bussera, que nous n'avons pas encore rencontrée. Dans ce cas, l'emplacement du confluent de cette rivière doit être remonté beaucoup plus à l'est, à 260 kilomètres du Congo. Au delà du pool, le Ruki mesure encore 300 mètres de largeur et 2 kilomètres et demi de courant, avec une moyenne de 3 brasses et demie de profondeur.

Tandis que nous nous laissons aller au fil de l'eau, nous sommes suivis d'un grand nombre de pirogues, plusieurs d'entre elles fort grandes et contenant plus de 30 hommes chacune. L'attitude des naturels est très pacifique. J'avais craint un instant que, connaissant déjà l'agression si brusque dont nous avons été l'objet au village de Kussu, ils

ne fussent animés d'intentions hostiles. Heureusement, il n'en est rien.

Ils nous demandent de nous arrêter pour leur acheter des vivres, mais nous leur crions que nous allons camper au village de Bobuando, qui est peu éloigné. Vers 6 heures, nous atteignons cette localité, dont le chef nous fait un excellent accueil.

En un instant, plus de 200 personnes nous entourent. On remarque beaucoup de femmes, ce qui indique une grande confiance. À ma grande surprise, le chef, Issasanga, m'apprend que le tam-tam lui a fait savoir les coups de feu que nous avons été forcés de tirer sur les habitants si peu hospitaliers de Kussu. Il me dit qu'il ne croit rien de cette nouvelle, et il ajoute naïvement qu'un homme qui fait les beaux cadeaux qu'il a reçus lors de mon voyage de montée, ne peut pas être si méchant. Je me vois donc forcé de lui expliquer tout ce qui s'est passé. Au fur et à mesure que mes interprètes lui traduisent mes paroles, je remarque que sa figure se rembrunit. Petit à petit, il donne des signes de surprise, puis de colère, et, enfin, d'une défiance caractérisée. Tandis que je m'explique, je m'aperçois qu'il a donné quelques ordres à voix basse à l'un de ses voisins qui s'esquive. Doucement, l'une après l'autre, toutes les femmes disparaissent avec les enfants. Cette retraite s'opère silencieusement et très rapidement.

Les hommes seuls restent et ils sont tous armés. Puis débarquent les gens des grandes pirogues que nous avons rencontrés en amont. Eux aussi viennent grossir le nombre de ceux qui nous entourent. Tous ces indices sont graves. Décidément, ça se gâte et nous allons peut-être passer un vilain quart d'heure. Sans me troubler, je continue avec calme mon récit, montrant la mauvaise foi de ceux qui nous ont attaqués et la perfidie du guet-apens de Kussu. J'appuie vivement sur les bonnes intentions dont nous sommes animés envers tous les noirs, mais je laisse entrevoir à mon interlocuteur que je suis décidé à user de rigueur envers les gens déloyaux et que je suis armé de façon à me défendre victorieusement contre toute attaque injuste.

Mon récit terminé, je lui demande à brûle-pourpoint de faire avec lui l'échange du sang. Un silence subit se fait à cette demande. Le moment psychologique est arrivé. Que va-t-il se passer?... Je regarde fixement le chef, examinant ses gestes et notant les impressions diverses qui se manifestent sur sa figure.

À mon grand soulagement, ce visage si expressif montre d'abord un étonnement profond, puis une joie folle. Issasanga se lève brusquement; le silence se fait plus profond encore; on entend distinctement le bruit du vol des oiseaux qui passent près de nous et celui des respirations de cette foule attentive. Il s'avance et harangue la multitude; son discours est fréquemment interrompu par la bruyante approbation de la foule. L'échange du sang a lieu, la confiance renaît, et les femmes ainsi que les enfants reviennent en grand nombre, offrant à mes hommes des vivres de toute nature.

II. — LE LAG MATUMBA

L'Irebu. — Paysage lacustre. — Une petite ville indigène. — Tabac géant. — Le village d'Ikobo.

27 février.

Le 25, revenus dans les eaux du Congo, nous nous sommes rendus à la station de l'Équateur, où nous avons séjourné pendant deux jours. Partis ce matin à 6 heures, nous sommes arrivés à 1 heure au confluent de l'Irebu.

Nous entrons dans cette rivière, large de 100 mètres et dépourvue de courant. Sur notre droite, on aperçoit le joli village d'Irebu, aux huttes propres et gaies, et qui a un développement d'un kilomètre. Le terrain est bas, coupé de vastes savanes à l'herbe jaunie et que de grands incendies

allument déjà. Ces prairies immenses sont parsemées de bouquets d'arbres et entourées, dans le lointain, d'une ceinture de forêts. Par-ci, par-là, cependant, une lignée d'arbres touffus, mais peu élevés, borde la rivière.

Au fur et à mesure que nous avançons, cette dernière s'élargit et elle ne tarde pas à atteindre 1,000 à 1,500 mètres d'ampleur. Peut-être est-ce déjà le lac qui commence? La forêt se rapproche des berges, les bosquets deviennent de plus en plus nombreux et plus grands, mais la savane domine encore.

Des îlots herbeux jettent des taches d'un vert éclatant sur les eaux tranquilles du lac, qui sont moins noires que celles du lac Léopold et du Ruki. La lagune atteint bientôt 3 kilomètres de largeur. L'horizon est toujours bordé par la masse sombre de la sylvie lointaine.

Bientôt l'expansion de la rivière se rétrécit et elle revient à son ancienne largeur de 400 mètres. La forêt s'est maintenant tout à fait rapprochée et elle n'est plus séparée des eaux que par une ligne plus ou moins large d'herbes aquatiques. Des pirogues s'approchent. Les naturels qui les montent viennent nous demander de nous arrêter chez eux. Malheureusement, ce village ne possède pas de bois sec; nous passons outre.

Les grands arbres de la berge sud jettent sur les bords une ombre fraîche. Ah! qu'il ferait bon s'étendre sous ce feuillage bienfaisant! Mais on ne peut s'arrêter. En avant!

Les collines boisées deviennent de plus en plus nombreuses. Tout à coup, une plaine ondulée se présente, couverte d'une herbe courte et verte. On dirait d'une prairie de chez nous. Des bouquets de borassus et de jolis bosquets placés de distance en distance augmentent encore la sauvage beauté de ce paysage romantique. La rivière s'élargit de nouveau et offre l'aspect d'une vaste lagune avec de nombreux îlots herbeux. A la naissance de cette expansion, un petit village dresse ses huttes, au milieu des palmiers élaïs de la rive droite.

Peu après, nous abordons à un grand village bâti sur une haute berge, qui descend en pente douce vers l'eau et qui est délicieusement abrité par de grands arbres au feuillage épais. Nous n'y trouvons pas de bois sec. — Partons, capitaine! — *Go ahead!*

Nous doublons une pointe rocheuse; le lit de la rivière s'étend encore. Quelques foulées et nous apercevons enfin à notre droite les eaux paisibles du lac Matumba qui s'étalent de tous côtés et qui s'en vont dans le lointain se confondre avec le ciel. Ce spectacle est prestigieux.

Il y a un village sur notre droite; nous débarquons. C'est Ituta, commandé par le chef Matinga, un vieillard qui nous reçoit avec hospitalité. Autour de son village, l'arbre à kola abonde et le tabac croît en larges et belles feuilles.

28 février.

La côte sud du lac est coupée de petites baies, au fond desquelles dorment des villages pittoresques; parfois, la rive se dentelle en une grande échancrure formant un golfe large et profond. La végétation est courte, les bois peu épais, les arbres petits. Le sol est une argile rouge excessivement ferrugineuse.

Un promontoire est couvert de nombreux élaïs: c'est l'emplacement d'un village. Des amas d'herbes, entassés sur la berge et auxquels les naturels ont mis le feu, dégagent d'épaisses fumées qui nous entourent et dont les âpres vapeurs pénètrent dans la gorge. Les cendres recueillies serviront plus tard à la fabrication du sel.

Une petite proéminence en pente douce, s'affaissant vers la rive, sans herbe, mais ombragée de grands arbres, offre un bon abordage. Des noirs y sont groupés en grand nombre, nous faisant signe d'accoster.

La côte nord du lac se distingue très bien d'ici. Elle est très boisée et d'immenses colonnes de fumée nous indiquent qu'elle est aussi habitée que celle où nous nous trouvons. Devant nous, la vaste nappe d'eau s'étend à perte de vue, et la brume matinale roule des flocons de vapeurs blanches sur la nature qui s'éveille. Il est 6 heures du matin.

A mesure que nous avançons, le lac se montre dans toute son étendue et nous perdons bientôt de vue l'autre bord. Un peu partout, on distingue des piquets de pêcheurs.

Dans l'intérieur, vers la côte sud que nous longeons, le terrain s'élève, laissant voir au loin des collines boisées, monchetées de-ci, de-là, de petites clairières à l'herbe jaunie. La berge est tantôt élevée en éminences boisées, tantôt elle est basse, également couverte d'arbres, mais pas marécageuse. Son sol est parsemé de blocs de rochers grêlés de minerais de fer. Des îles rocheuses, aux arbres rabougris formant des bois clairsemés, nous séparent quelquefois de la côte, qui continue à être hachée en échancrures plus ou moins profondes, où l'on distingue quelquefois les huttes d'un village enfoncé au milieu de nombreux élaïs.

A 9 1/2 heures, nous pénétrons dans un golfe énorme où des centaines de navires s'abriteraient aisément; plus nous avançons, plus les eaux deviennent d'un noir foncé, pareilles à celles du lac Léopold.

A midi, nous atteignons le fond de ce golfe, où se trouve un grand village occupant tout un promontoire. Cette agglomération de huttes porte le nom d'Ikoko. On y compte 400 huttes et plus de 2,000 habitants. Le village est très bien situé, sur une langue de terre de 4 à 5 mètres de hauteur, descendant doucement vers le lac et ombragée par de nombreux élaïs et des arbres à noix de kola.

A côté de presque toutes les huttes, on remarque de petits carrés plantés de tabac. C'est ici que j'ai vu les plus beaux spécimens de cette plante, qui atteignait près de 3 mètres de hauteur. Chaque végétal porte une multitude de feuilles énormes, mesurant de 30 à 50 centimètres de large.

Une grande rue coupe le village en deux et le divise en autant de tronçons. Cette voie, large de 18 à 20 mètres, est elle-même coupée par des rues transversales plus petites, se dirigeant toutes vers la berge. Au centre, une grande place, ombragée par le feuillage épais d'un énorme figuier sauvage, sert de lieu de réunion aux habitants. Là se tiennent les palabres, là se donnent les fêtes et réjouissances. Tous les habitants sont vêtus d'étoffes européennes, et s'occupent du commerce de l'ivoire, de la pêche et de l'industrie du fer et du cuivre.

Le chef arrive bientôt. Son nom est Maringa et il nous fait cadeau de deux chèvres. Je lui expose mon intention d'acheter aux habitants leur tabac, leur ivoire, leurs noix de kola et leur teinture rouge. Une longue harangue qu'il adresse à son peuple fait part à celui-ci de cette excellente nouvelle. Aussitôt chacun de courir chercher, qui des feuilles de tabac, qui de la teinture rouge, qui des noix de kola.

Nous achetons jusqu'au soir.

(A continuer.)

ALEX. DELCOMMUNE.



Dans l'île de Mateba. (D'après une photographie de M. le docteur Étienne.)

LE HARAS DE MATEBA

LES premiers chevaux du haras de la *Compagnie des Produits du Congo*, à Mateba, proviennent de l'île de Teneriffe, l'une des Canaries. On y acheta deux étalons et huit juments espagnols. Quelques-unes de ces dernières étaient de provenance américaine et l'un des entiers était un demi-sang arabe. Tous ces chevaux étaient des bêtes de selle.

Dans le but de créer une race mixte, on importa un étalon ardennais et deux juments de même sang. Ces excellents représentants de l'une de nos races nationales supportèrent très bien le voyage et depuis leur débarquement ne semblent en rien se ressentir de la différence de milieu.

Le cheval espagnol rappelle le type arabe, dont il a d'ailleurs beaucoup de sang. Il a une certaine élégance de port sans avoir grande distinction dans les formes. L'encolure est longue, attachée haut et légèrement rouée, ce qui fait le beau port de tête de ce cheval. Son allure est très relevée, le garot est trop peu développé, la croupe pourrait être plus droite et plus allongée, les membres devraient être mieux développés.

Le croisement avec l'ardennais va donner un moteur beaucoup plus robuste et plus régulier dans toutes ses formes. On obtiendra un cheval à deux mains servant aussi bien pour la monte que pour le trait léger.

C'est un Luxembourgeois, M. Marot, qui a la surveillance spéciale du haras, sous la direction de MM. Ulf, directeur, et Hallet, sous-directeur de la Compagnie. Les chevaux importés se contentent parfaitement de la nourriture que produisent les pâturages de l'île, mais il faut y ajouter un supplément de maïs. Les poulains seront élevés de façon à ne plus même avoir besoin de cette ration supplémentaire.

L'herbe qui pousse dans le bas Congo est suffisante, en effet, pour sustenter des chevaux. Mais la tige en étant très coriace, les animaux doivent se contenter d'en brouter les folioles tendres.

Tous les matins, vers 9 heures, lorsque la rosée s'est évaporée, on ouvre les écuries et on laisse les chevaux s'ébattre en liberté sur un espace de 20 kilomètres carrés. Ils sont gardés par des boys noirs, qui veillent surtout à ce qu'ils n'aillent pas boire au fleuve, où les crocodiles les guettent. En effet, dès qu'un de ces sauriens voit s'approcher un imprudent buveur, il nage vers lui, entre deux eaux, l'abat d'un coup de queue et l'entraîne sous les eaux; les animaux ne peuvent aller se désaltérer sans danger que dans les marigots, fort nombreux, au reste. Vers midi, les boys rabattent les chevaux vers l'écurie: c'est l'heure de la ration de maïs pour les grands, et, de plus, les rayons du soleil sont trop ardents pour qu'on puisse risquer de laisser les animaux au dehors. Vers deux heures, on les laisse sortir à nouveau et on les fait rentrer le soir. Seul, l'étalon ardennais peut sortir avec les juments. Les étalons hispano-américains sont tenus à l'écurie, car ils sont très batailleurs, et, dès qu'ils sont laissés à eux-mêmes, s'attaquent l'un l'autre et se mordent avec acharnement.

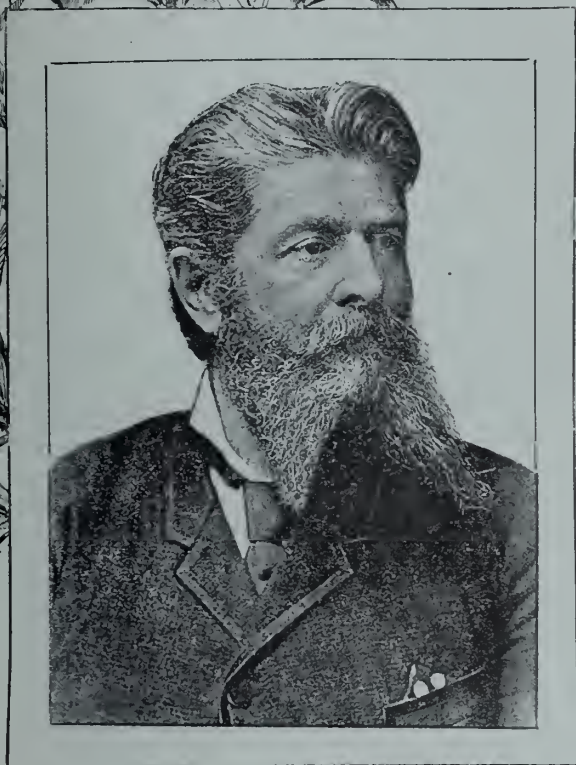
Les indigènes considèrent les chevaux comme des fétiches de grande puissance et ils ne s'en approchent jamais qu'avec une extrême prudence. Les mouvements capricieux des chevaux leur causent un effroi bien compréhensible.

D'ici à peu de temps, le haras de Mateba fournira tous les chevaux nécessaires au Congo pour les besoins de l'administration et de l'exploration.

LE DOCTEUR JUNKER

Né à Moscou le 6 avril 1810. — Docteur en médecine.

Explore la Tunisie, l'Égypte, le Bahr-el-Ghazal, le Soudan oriental (1874-1877). — Explore le cours de l'Uelle jusqu'à Ali-Kobo, le Bomu, le Bomokandi et leurs affluents (1879-1883). — Arrive à Wadelaï, où il trouve Emin et Casati (23 janvier 1884). — Vient de Wadelaï à Zanzibar et fait appel à l'Europe en faveur des derniers défenseurs du Soudan d'Égypte (1886). — Décédé à Saint-Petersbourg, le 13 février 1892.



Après avoir étudié à Sottingen, à Saint-Petersbourg, à Berlin et à Pragues, Wilhelm Junker commença ses voyages par une excursion en Islande. Puis, en 1874, il parcourut la Tunisie et la basse Égypte; il visita successivement les lacs Mariout et Natron, le Fayoum, passa de là dans la mer Rouge, à Suakim, Kassala, Khartoum et explora le Sobat. En 1877, il se trouvait dans le Bahr-el-Ghazal.

Après quatre années de courses fécondes en résultats de tout genre, il rentra en Europe. Mais l'attrait puissant de la nature et de la vie africaines ne devait pas tarder à le ramener sur le théâtre de ses premiers travaux. Déjà, en 1878, il repartait pour le Soudan d'Égypte. En 1880, il arrivait à Khartoum. Son but était nettement défini : il se disposait à explorer les contrées quasi inconnues arrosées par l'Uelle, dont son ami Schweinfurth avait révélé la section supérieure, et à suivre son cours aussi loin que possible vers l'ouest, de manière à résoudre le problème de son issue. Avec des moyens modestes, sans tirer une seule fois un coup de fusil, sans molester les indigènes, escorté de quelques porteurs seulement, il parcourut, infatigable, pendant trois ans l'immense et riche « pays des rivières ». Jamais il ne pénétrait dans un district sans s'être au préalable assuré de l'autorisation des chefs de la contrée. Il poussa vers l'ouest jusque près du confluent de l'Uelle et du Bomu. Partout il fut reçu avec bienveillance par les tribus indigènes. Seule la révolte du Mahdi vint l'arrêter dans ses hardies investigations. Il rejoignit alors Emin et résida une année chez lui à Wadelaï, d'où il repartit pour arriver, à la fin de 1886, à Zanzibar.

C'est en route, des bords du lac Victoria, qu'il lança à l'Europe politique et philanthropique un généreux appel en faveur des derniers défenseurs du Soudan égyptien, appel dont l'écho fut entendu en Angleterre et qui provoqua la mémorable expédition de Stanley au secours d'Emin-Pacha.

Junker condensa dans un ouvrage considérable : *Dr W. Junker's Reisen in Afrika*, les résultats énormes de ses explorations. Ce livre est un monument scientifique, où l'auteur allie à des remarques pleines d'érudition et de sagacité la dramatique narration de ses aventures et de ses découvertes. Il procédait dans ses explorations avec une méthode rationnelle et scientifique, rayonnant en tous sens dans le pays où il arrivait, rattachant les uns aux autres les derniers itinéraires par des chemins différents à l'aller et au retour, s'arrêtant à chaque pas pour analyser les conditions climatiques et météorologiques, les productions naturelles de la région où il se trouvait. Il a déterminé avec précision le régime hydrographique du « pays des rivières », indiqué avec clairvoyance la zone de partage entre le bassin du Nil et celui du Congo, si différents l'un de l'autre par la race qui les habite, le climat qui y règne, la faune et la flore qui y dominent, et s'enchevêtrant cependant l'un dans l'autre, si bien que telle rivière coulant vers le Nil est parallèle à une autre, très voisine et tributaire du Congo. La somme de connaissances qu'il a réunies dans son livre est véritablement prodigieuse. Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs la primauté de la traduction française de quelques chapitres concernant le bassin du haut Ubangi.

Junker est à nos yeux, avec Schweinfurth, le type le plus accompli de l'explorateur moderne. Esprit curieux, l'inconnu de l'Afrique le passionnait, mais tempérament essentiellement pacifique et humain, il n'a jamais voulu recourir aux armes pour satisfaire sa curiosité et ses projets; nature cultivée, il a voyagé en observateur désireux de tirer profit de ses voyages et d'en faire profiter chacun par la publication savante et réfléchie de ses notes, de ses remarques et de ses découvertes. Il a bien mérité à la fois de l'humanité et de la science.

BIBLIOGRAPHIE : *Dr W. Junker's Reisen in Afrika*. Trois volumes, Vienne, 1888-91, E. Holzcl, éditeur. L'ouvrage est traduit en anglais.



Femmes bapoto en costume de cérémonie. (D'après une photographie de M. W. L. Forfeitt.)

LES BAPOTO

COMME chez les Bangala et chez les Bazoko⁽¹⁾, il faut faire une distinction, chez les habitants d'Upoto, entre les populations riveraines et celles de l'intérieur. Il existe à Upoto, chez les derniers, une troisième catégorie d'habitants formant, eux aussi, une sorte de caste, les esclaves, qui, en général, sont originaires du district de Buila et de Yambinga.

Les Bapoto (riverains du district d'Upoto) sont de taille très élevée, de forte carrure et d'allure dégagée. Suivant le lieutenant Dhanis, c'est sans contredit la plus belle race du haut Congo, à l'exception des Wagenia des Stanley-Falls. Les femmes se font remarquer tout autant que les hommes par leur conformation physique.

Les populations de l'intérieur qui, chez les Bangala, s'ap-

pellent des Ngombe (hommes du pays d'intérieur), se nomment, chez les Bapoto, des Elombos, ce qui est le synonyme de guerrier.

On distingue deux catégories d'Elombos. La première est composée de ceux qui s'établissent à proximité d'un village riverain, qui font des alliances par mariage, par traité; deviennent les protecteurs ou au moins les alliés sincères des riverains. Ils leur fournissent le manioc nécessaire à l'alimentation, servent d'intermédiaires avec les grands cultivateurs ou chasseurs de l'intérieur; de plus, ils surveillent les biens de leurs amis quand ceux-ci vont en expédition commerciale.

Les autres, les Elombos de l'intérieur, sont plus farouches; ils ne se risquent jamais sur l'eau et se rendent rarement au bord du fleuve; ils n'aiment pas à traiter directement avec le blanc, probablement à cause des racontars que leur font les

(1) Voir les fascicules IX et XXII.

riverains dans le but de conserver le monopole de ces relations.

La troisième « caste » des habitants du district d'Upoto est, avons-nous dit, celle des esclaves. Originaires des pays d'amont et de l'intérieur, le plus grand nombre de ceux-ci habitent certaines îles. Ils sont quasi affranchis, mais conservent ainsi que leurs enfants la qualité d'esclaves.

Les Bapoto se tatouent affreusement. Trois lignes de véritables ampoules, ayant la grosseur de petits pois, descendent de la racine des cheveux jusqu'au bout du nez. D'autres tatouages forment des lignes de petits pois juxtaposés, également espacées et contourment les yeux, parcourent les joues, décrivant des courbes au-dessus des sourcils et se prolongent jusque derrière le cou. Ces lignes dessinent des cercles concentriques autour des seins et descendent jusqu'au bas ventre. Certains n'exemptent pas même les lèvres de ce hideux ornement.

La coiffure est une des grandes préoccupations des Bapoto. Ils consacrent jusque deux heures par jour à cette partie de leur toilette. Leurs cheveux crépus sont généralement très longs et séparés par une raie centrale. Ils sont tordus en deux énormes tresses retombant sur le côté de la tête. Un certain nombre d'entre ces indigènes échafaudent des chignons ayant souvent 20 centimètres de hauteur et terminés par une ou deux pointes. Ils sont tout couverts d'huile et ne portent pas, en général, la barbe; ils ne laissent subsister qu'une longue tresse au menton.

Comme couvre-chef, les hommes portent soit une sorte de grand bonnet à poil en peau de singe ou de léopard, soit des petits bonnets en laine rouge. Notre gravure hors texte donne deux spécimens de ces coiffures. L'un des indigènes représentés, coiffé d'un bonnet en peau de singe, est Mongwenge, grand chef d'Isala et d'Upoto. Le second est Makongo, chef des Elombos d'Isala. Il porte un chapeau affectant la forme d'un colback et fait en plumes rouges provenant de la queue du perroquet. Certains de ces chapeaux sont parfois formés de plus de mille plumes.

Ce sont deux chefs de deux branches d'une même tribu, vivant côte à côte au même village, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.



Les femmes des indigènes du pays d'Upoto ne portent pas de couvre-chef et n'ont même, pour la plupart, d'autre vêtement qu'une petite ceinture de perles ou une simple cordelette de fibres de palmier tressée et enroulée autour de la taille; un autre bout de ficelle, fixé sur le devant de cette ceinture, soutient une ou deux perles, qui sont quelquefois remplacées par quelques feuilles vertes. Elles se teignent le corps en rouge avec de la poudre de tacla.

Notre gravure représente un groupe de jeunes élégantes d'Upoto en « costume » de fête. Ce vêtement n'est pas très compliqué; il consiste en colliers et en bracelets de perles blanches. Les femmes d'Upoto recherchent ces perles qu'elles payent très cher. Elles en font, comme on peut le voir, des sortes de capuchons, des ceintures et des jambières. Des milliers de perles blanches, assez grosses, appelées *bagaka*,

sont ainsi enfilées sur de fines lianes, et quelquefois (autour du cou seulement) sur des crins d'éléphants. Les ornements de la tête sont parfois formés de cauris. Les femmes sont excessivement fières de ces parures, qui représentent pour elles une grande richesse et qu'elles ne revêtent que les jours de cérémonies. La quantité de perles qu'elles consomment ainsi est prodigieuse.

Au travers du cartilage du nez, elles se passent, ainsi que certaines des « pschutteuses » de notre gravure, de fins bâtonnets sur lesquels sont assujetties des perles, de façon à figurer une espèce de moustache, fort gênante pour celles qui les portent. Mais ce n'est pas en Afrique seulement qu'on voit des êtres humains s'imposer de cruelles souffrances pour obéir à la mode et au désir « d'embellir » la nature.



La polygamie est très répandue. On distingue pourtant toujours la première femme, qui, d'habitude, exerce l'autorité suprême sur les autres. Le mariage n'est pas entouré de beaucoup de cérémonies; il se fait par achat.

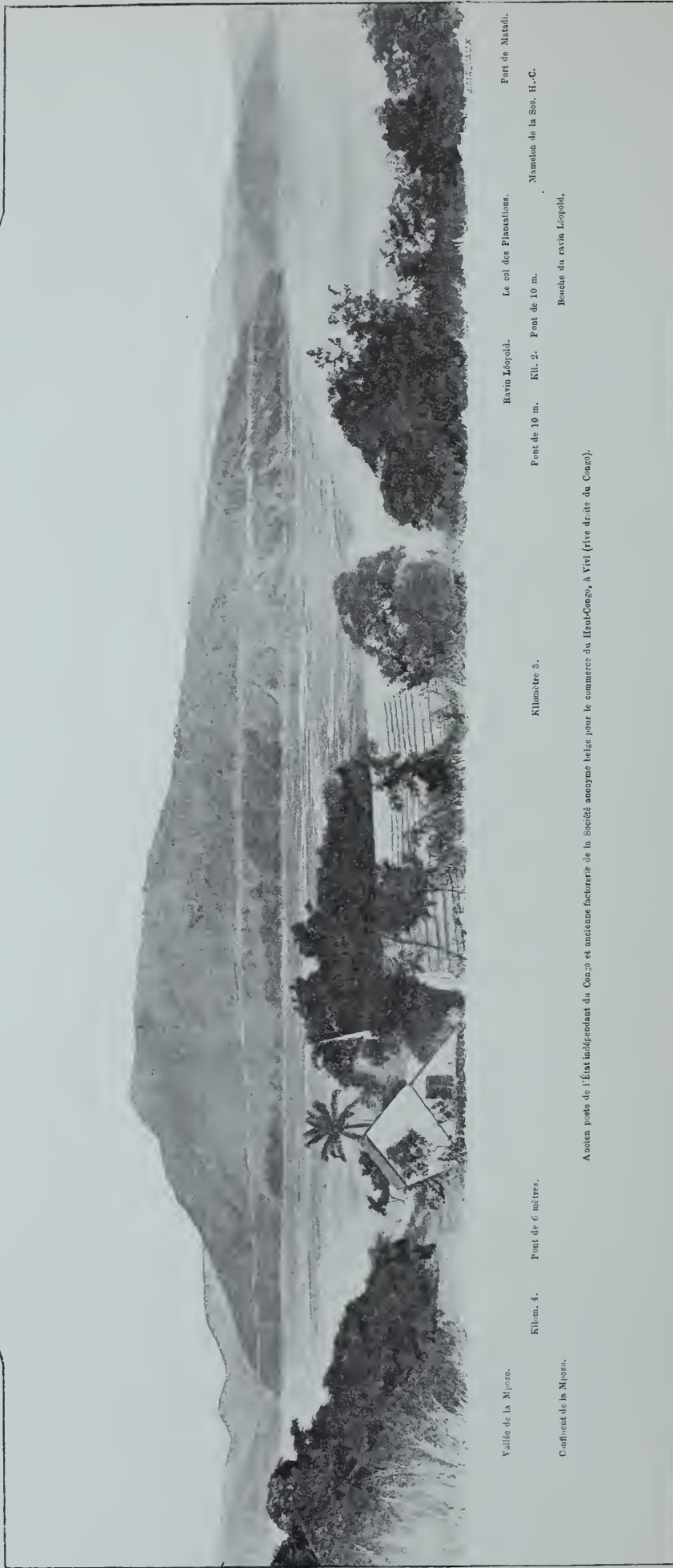
Le cannibalisme est extrêmement commun. Les riverains ne mangent ordinairement que leurs ennemis tués en guerre, mais les Elombos sont bien plus anthropophages encore. M. Van Mons, en course dans l'intérieur, remarqua un jour sur un marché un indigène se promenant paisiblement de long en large. Il avait le corps partagé par des stries rouges et blanches. L'agent de la Société du Haut-Congo s'informa, et voici ce qu'il apprit.

Cet homme était un prisonnier destiné à être mangé. Il était exposé en vente, et les stries qui intriguaient si fort notre compatriote indiquaient les morceaux déjà vendus: les blanches étaient la marque des acheteurs riverains, les rouges, celles des amateurs elombos!... Le bétail humain semblait parfaitement résigné à son sort et ne cherchait nullement à s'échapper. Il déambulait tranquillement, s'arrêtant au gré des « chalands », pour se laisser tâter et retourner, tandis que sous ses yeux on marchandait le prix de sa « viande » et on discutait les mérites de sa graisse.

Une autre fois, un Européen, avisant un homme racheté aux indigènes, lui dit pour l'éprouver, en levant son couteau: « Je vais te tuer pour te faire cuire et te manger; mets-toi là. » Le noir se mit tout de son long à terre et tendit le cou afin que « l'opération » pût se faire sûrement. Le blanc appliqua son couteau sur le cou de l'infortuné. Pas un muscle du visage de ce dernier ne bougea. Il semblait absolument résigné et attendait avec calme le coup fatal. Notre compatriote releva la pauvre brute et lui expliqua combien de pareils usages étaient révoltants. Le nègre ouvrait de grands yeux étonnés: il ne comprenait pas; il était tout surpris qu'on ne lui fit pas ce qu'il eût fait à un autre s'il eût été le maître à son tour. Tel est l'effet de cette épouvantable pratique, séculaire et absolument « dans les mœurs ». Hâtons-nous de dire que ces coutumes barbares disparaissent peu à peu, partout où l'influence du blanc se fait sentir; mais il faudra encore plusieurs générations pour les extirper complètement.



LE MASSIF DE MATADI



Vallée de la Mporo.

Kilom. 4. Pont de 6 mètres.

Kilom. 3.

Kilomètre 3.

Pont de 10 m. Kil. 2. Pont de 10 m.

Ravin Léopold. Le col des Planchettes.

Port de Matadi. Marchés de la Soc. H.-C.

Confluent de la Mporo.

Bouche du ravin Léopold.

Ancien poste de l'État indépendant du Congo et ancienne factorerie de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo, à Vivi (rive droite du Congo).

VUE GÉNÉRALE DU MASSIF DEPUIS LE RAVIN LÉOPOLD JUSQU'AU CONFLUENT DE LA MPOZO.

(D'après un panorama en trois clichés photographiques pris de Vivi, au mois d'août 1892, par M. le docteur Étienne, agrandis par M. Alexandre et clichés par M. Malvaux.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE MASSIF DE MATADI

LA seule grosse difficulté à vaincre dans la construction du chemin de fer du Congo était de gagner le col de Palaballa, qui, distant seulement de Matadi à vol d'oiseau d'une dizaine de kilomètres, se trouve à une cote de 250 mètres supérieure à celle du point d'origine de la ligne. Cette difficulté, aujourd'hui vaincue, était d'autant plus grande que les montagnes de Matadi se trouvent détachées du massif de Palaballa par la profonde crevasse de la rivière Mpozo, qui se jette dans le Congo à 4 kilomètres en amont de Matadi. Il fallait donc que la rivière fût franchie pour qu'utilement la voie gagnât les hauteurs; c'est pour cela que, dans les premiers kilomètres, la plate-forme reste sensiblement au même niveau, malgré l'altitude élevée à atteindre rapidement.

La gravure ci-contre représente la première section de la ligne, celle qui longe le Congo depuis Matadi (caché par le mamelon de l'extrême droite du panorama) jusqu'à la Mpozo, dont on aperçoit distinctement le confluent et la vallée à l'extrême droite. Les belles photographies du Dr Étienne, d'après lesquelles a été faite cette gravure, ayant été prises de Vivi sur la rive droite du fleuve — qui a là environ un kilomètre de largeur — n'ont pu donner nettement tous les détails du versant auquel est accrochée la voie. On distingue cependant très nettement le tracé de la ligne, à flanc de coteau.

Peu de montagnes présentent des versants aussi tourmentés, aussi abrupts, que ces rives du Congo, fortement ravinées et très raides dans la région des cataractes. Ce n'est qu'au moyen de cordes et d'échelles qu'en plusieurs points de ces quatre premiers kilomètres de la ligne, les études ont pu être conduites à bien. Des murs, que la gravure laisse deviner, soutiennent la voie dans ces passages particulièrement tourmentés.

Nous avons donné dans nos numéros antérieurs les photographies des ponts principaux qui ont été jetés sur les torrents que les eaux ont creusés dans les roches les plus dures. Tous les contreforts qui séparent ces torrents ont dû être attaqués par la dynamite pour asseoir la voie. La pioche n'a guère été utilisée que vers la Mpozo, où se rencontre une argile verdâtre fortement chargée de sels de cuivre.

Les rives de la Mpozo sont plus pittoresques que celles du Congo. En certains endroits, un peu de terre recouvre les grès et les quartzites; des bouquets d'arbres et de verdure y coupent d'une note gaie les tons sombres et sauvages des roches.

Certains de nos lecteurs se sont certainement demandé pourquoi, étant donné que le massif de Palaballa présente de grandes difficultés dans l'exécution des travaux, on n'a pas continué à remonter le Congo au delà du confluent de la Mpozo, pour gagner les plaines, en tenant, comme dans les premiers kilomètres, la voie dans la crevasse du fleuve accolée

au flanc du massif. Cette idée a été examinée, mais, ce qui n'est que difficile entre Matadi et la Mpozo, devient presque impossible en amont de cette rivière, tant la rive même du fleuve est raide et déchiquetée. Ce n'est que par une succession de tunnels, de murs de soutènement et de ponts, qu'une route pourrait être taillée dans un semblable terrain.

Il a fallu déjà une grande hardiesse pour concevoir et construire la voie entre Matadi et la Mpozo. En bien des endroits, le voyageur un peu craintif, qui voit à droite des rochers surplombants et qui n'ose guère regarder à gauche — vers le vide, le fleuve et les crocodiles — se sent pris d'un léger frisson. Plus tard, lorsque les communications entre l'Europe et le Congo seront plus faciles, et que le pays sera visité, il est certain que les carnets de voyage s'ouvriront souvent entre Matadi et Palaballa, pour recevoir le croquis d'un point de vue pittoresque ou pour noter les émotions du voyage entre le ravin Léopold et le pont de la Mpozo.

La gravure ne montre rien des constructions de Matadi. Il faut, du reste, de quelque côté que l'on vienne, se trouver à proximité de l'agglomération pour l'apercevoir. Le point vers la droite du panorama, où l'on commence à apercevoir la ligne, est la sortie du ravin Léopold.

Matadi a pris un grand développement et a dépassé en importance les autres localités du Congo, depuis que sont commencés les travaux du chemin de fer, et qu'arrivent jusque-là les steamers d'Anvers et de Liverpool. Tous les jours, plusieurs centaines de porteurs viennent déposer ou prendre des charges à l'État ou à la Société du Haut-Congo. Ces porteurs, venus de l'intérieur, passent généralement, avant de se remettre en route, quelques journées à Matadi, trouvant à chaque voyage du nouveau, et s'intéressant à ce qu'ils voient. De temps en temps, une longue clameur s'élève parmi ce monde indigène, qui témoigne ainsi de son admiration : c'est un train qui part ou un vapeur qui arrive.

Le Congolais est paresseux, dit-on. Cela n'est pas; le Congolais est supérieur à presque tous les autres nègres. Un homme qui porte 30 et même 40 et 50 kilogrammes et fait presque journellement avec cette charge 20 kilomètres dans des sentiers rocailleux, n'est pas un paresseux.

Jusqu'à présent, on n'associe pas facilement le Congolais aux ouvrages de terrassement et autres, parce qu'il ne connaît rien de ces travaux et qu'il trouve, du reste, à s'occuper dans le métier de porteur, qu'il préfère. Mais que le chemin de fer soit terminé et que le portage lui échappe, aussitôt l'indigène deviendra l'ouvrier que l'on voudra : terrassier, agriculteur et même très rapidement artisan : maçon, charpentier, forgeron, car il ne manque pas d'intelligence. A ce point de vue aussi, le chemin de fer est appelé à changer bien des choses au Congo.

EXPLORATION DU RUKI ET DU LAC MATUMBA

LETTRES INÉDITES DE M. ALEXANDRE DELCOMMUNE

II. — LE LAC MATUMBA (Suite)

Le village d'Ikoko. — Échanges. Le village d'Iambu — La tornade.



1^{er} mars 1889.

TOUTE cette journée, nous sommes restés à Ikoko.

Dès le matin, nos achats ont recommencé. Ils ont duré longtemps, car les naturels ne vendaient le tabac que feuille par feuille, pour ainsi dire, et

la teinture par petits pains. Tout compte fait, nous achetons, à titre d'échantillon, une charge de tabac pour 1,200 cauris et deux charges de teinture rouge, composées de 21 gros pains à 25 cauris pièce, et 22 pains à 10 cauris chacun, soit pour 750 cauris au total.

Vers midi, on vient m'annoncer que le chef m'attend pour me vendre une pointe d'ivoire. C'était une belle dent pesant 32 kilogrammes.

Maringa m'en demande d'abord 10,000 mitakos, puis baisse son prix jusqu'à 3,000 mitakos. A ce chiffre, il s'arrête, malgré tous mes efforts pour lui faire baisser son prix. J'aurais pu acheter la pointe à ce prix, car il me demandait la moitié de ce paiement en cauris, mais comme le chef exigea deux fusils et deux barils de poudre, chose défendue par un récent décret, je ne pouvais, sans autorisation préalable, faire un tel achat.

Vers le soir, le chef Vinga d'Ikoko vint à son tour me rendre visite. Il est chef de la partie nord de ce village, tandis que Maringo est chef de la partie sud, la grande rue dont j'ai parlé hier divisant les deux parties. Je reçus de lui en cadeau deux chèvres et deux régimes de bananes. A mon tour, je leur fis des présents : cauris, mouchoirs, guinées, perles, cuillers et fourchettes.

Les deux chefs m'apprennent qu'ils connaissent le chef Tota, du village d'Iambu, sur le lac Léopold. Pour se rendre

à ce village, on doit prendre, affirment-ils, le chemin de terre, les deux lacs n'ayant aucune communication. Ils retirent très peu d'ivoire de ce point et vont acheter ce produit surtout à l'Équateur, sur la Lulonga et dans l'Ubangi; ils vont ensuite le revendre aux gens de Lukolela et de Bolobo.

2 mars.

Nous sommes arrivés à l'extrémité du lac et nous suivons maintenant le côté opposé à celui que nous avons longé en montant. Nous aurons ainsi accompli toute la circumnavigation du Matumba. La rive nord est aussi dentelée que la rive sud.

Vers 10 heures, nous arrivons près du grand et beau village d'Ugandji, plus important encore que celui d'Ikoko, entouré de grandes et superbes plantations.

La berge, traçant une ligne rougeâtre sur un fond de sombre végétation, est couverte de groupes d'indigènes gesticulant, criant, désireux que nous nous arrétions chez eux. Nous passons, mais une ligne de récifs, des nasses de pêcheurs installées au milieu du lac nous obligent à ralentir la marche du vapeur.

Jusqu'à 1 heure 1/2, nous continuons à marcher très lentement, la sonde accusant de moins en moins d'eau. Tout à coup, nous échouons. Le boat va à la recherche d'une passe. Ses recherches sont vaines, toujours de moins en moins d'eau. A 3 heures, nous parvenons à nous remettre à flot et nous faisons machine arrière.

Une tornade s'annonce de l'est. Vite, à toute vapeur vers ce cap que nous voyons au sud, avant que nous soyons surpris par l'ouragan! La sonde ne renseigne que quatre pieds de profondeur et il serait dangereux d'attendre l'orage sur aussi peu d'eau. Les lames, se soulevant, le feraient infailliblement retomber sur ce fond rocheux et finiraient par le briser. Mais à trois kilomètres de la terre la tourmente se déchaine.

Les flots se déchainent en vagues énormes. Mais, heureusement, nous avons maintenant deux brasses de fond. Tout l'équipage est occupé à vider l'eau, qui jaillit en lames pressées, atteignant souvent le toit du bateau. La situation est critique. Nous parvenons cependant à nous échapper et nous entrons à toute vapeur dans une baie, où, cachés derrière un promontoire, nous attendons la fin de la tornade.

Je n'ai jamais, depuis mon arrivée au Congo, assisté à un ouragan aussi violent. Le lac était blanc d'écume; le ciel,

Paysage et panoplie d'armes de l'Équateur, d'après un dessin du lieutenant Masui.

noir comme de l'encre, était sillonné d'éclairs d'une façon pour ainsi dire ininterrompue. Le bruit du tonnerre se mêlait aux fracas des vagues. Les arbres gémissaient littérale-

ment sous l'effort du vent. Tout se taisait ; la nature entière, comme frappée d'épouvante, semblait muette d'horreur. Cette trombe a duré 45 minutes.

III — L'ALIMA

Retour au Congo. — La rive française. — Dans l'Alima. — A la recherche de tabac. — Arrivée à Kwamuth.

3 mars.

Nous retournons vers le Congo et nous atteignons le grand fleuve vers 11 heures. Il est tout autre qu'en novembre. Ses eaux, en baissant, ont laissé à découvert de nombreux bancs de sable. Les îles et les rives ne sont plus inondées, et ce paysage présente un aspect plus gai que la sombre uniformité qu'il revêt à l'époque des crues.

6 mars.

Arrivés en face du village de Ngombi et sur le point de nous engager entre les îles longeant la rive nord pour nous rendre au confluent de l'Alima. La rive française est inondée. Parfois de grands marais, couverts de papyrus et d'herbes élevés apparaissent, refuges préférés des hippopotames. A d'autres moments, la berge se continue au loin, à l'horizon, en une immense plaine bordée de forêts. Par-ci, par-là, de grands villages. J'accoste près de l'un de ceux-ci. Le chef, près duquel je me rends, daigne à peine se déranger. Je lui demande s'il a du tabac à me vendre. Il me fait répondre qu'il y aura marché demain près de son village, et que là, sans doute, je pourrais en acheter. Quant à lui, prétend-il, il ne possède qu'une petite provision qu'il ne peut vendre. Je parcours le village et partout je trouve une réponse analogue. Je vois beaucoup de petits rouleaux, longs comme un doigt, très chers, mais pas un seul morceau de poids.

7 mars.

Toute la journée, je reste dans ce village, qui porte le nom d'Ikudu. Il est traversé par un petit bras de l'Alima.

Nous allons au marché. Là aussi, pas plus de tabac qu'au village. De nouveau, je m'en vais trouver le chef, un Bayanzi, qui me dit que je trouverai du tabac en remontant la rivière et en m'adressant à un grand village situé en amont. Je prends donc la résolution de remonter l'Alima jusqu'à ce village, le bras nord de cette rivière n'étant navigable que pour de légères pirogues.

8 mars.

Nous ne tardons pas à entrer dans un second bras de l'Alima, que nous sommes bientôt forcés d'abandonner à cause de son peu de largeur.

Nous cherchons une autre issue, et nous pénétrons dans la plus grande branche de ce cours d'eau, la plus méridionale ; deux rangées d'arbres bordent la rivière, cachant d'immenses plaines qui doivent être inondées dans la saison des crues.

Au premier coude de la rivière, nous sommes arrêtés. Un grand banc de sable nous barre le passage du côté droit, tandis qu'à gauche, plusieurs arbres morts, plantés dans le lit de la rivière, s'abaissent et se relèvent sous l'action du courant. Cette passe peut avoir douze mètres de largeur. Elle serait suffisante si elle se présentait en ligne droite, mais, dans un coude aussi prononcé, elle est impraticable. A la rigueur, nous pourrions passer à la montée, mais, en descendant, nous serions infailliblement jetés, soit sur les arbres morts, soit sur le banc de sable. La rivière a ici 60 mètres de largeur, 2 1/2 brasses de profondeur, 4 1/2 kilomètres de courant ; sa direction est Nord.

Nous retournons donc sur nos pas, et nous revenons camper un peu en aval de notre campement d'hier.

12 mars.

Deux jours durant, j'ai séjourné à Ikudu. Pendant ce temps, M. De Meuse est allé avec une pirogue et des marchandises, explorer le petit bras de l'Alima, dont j'ai déjà parlé. Il a charge de se rendre au grand village de Likuba.

Pendant cette absence, je parviens à obtenir quelques petits rouleaux de tabac, mais les habitants m'affirment que ce n'est pas le moment d'acheter ce produit, la saison n'étant pas venue. On est en pleine récolte dans l'Alima supérieur, à Dieli et à Liketi, d'où vient ce tabac, et les vendeurs ne descendront qu'après avoir vendu et enfermés leurs feuilles, et les avoir roulées, c'est-à-dire dans quelques mois.

13 mars.

Nous continuons la descente du Congo et rencontrons deux steamers, l'*Henry Red* et l'*Alima*. M. Dolizie, qui monte ce dernier, se rend dans l'Ubangi ; il nous remet quelques lettres pour Léopoldville et Brazzaville. A 3 heures, nous accostons à Kwamuth, au confluent du Kassaï, où nous nous mettons à la disposition des missionnaires belges.

ALEX. DELCOMMUNE.

✻ FIN ✻



Le steamer *Général Sainfort* à la rive de l'Équateur.
(D'après une photographie de M. Forcett.)

MUSIQUE NÈGRE

CHANT DES RIAMBA. Kassai.

Noté par Wissmann.

Chant.

Piano.

Mo - i - je - - ma - ma - ja -

Detailed description: This system contains the first two staves of the 'CHANT DES RIAMBA. Kassai.' piece. The 'Chant' staff is in a single treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a common time signature (C). The lyrics 'Mo - i - je - - ma - ma - ja -' are written below the notes. The 'Piano' accompaniment consists of two staves: a right-hand treble clef and a left-hand bass clef. The piano part features a steady accompaniment with chords and moving lines.

me. Mo - i - jé; tam - bu, ke - uu mo - ie.

Detailed description: This system contains the next two staves of the 'CHANT DES RIAMBA. Kassai.' piece. The 'Chant' staff continues with the lyrics 'me. Mo - i - jé; tam - bu, ke - uu mo - ie.' and includes triplet markings over the notes 'uu' and 'mo'. The 'Piano' accompaniment continues with two staves, providing harmonic support for the vocal line.

CHANT DE PAGAYEURS. Côte de Swahili.

Noté par Reichard.

Chant.

Piano.

Kar - tas - si na wi - no na wi - no e - eh, ma -

Detailed description: This system contains the first two staves of the 'CHANT DE PAGAYEURS. Côte de Swahili.' piece. The 'Chant' staff is in a single treble clef with a key signature of three flats (E-flat major) and a 2/4 time signature. The lyrics 'Kar - tas - si na wi - no na wi - no e - eh, ma -' are written below. The 'Piano' accompaniment consists of two staves: a right-hand treble clef and a left-hand bass clef, both in 2/4 time.

taj - i - ri a ki - a - mu Kar - tas - si na wi - no.

Detailed description: This system contains the next two staves of the 'CHANT DE PAGAYEURS. Côte de Swahili.' piece. The 'Chant' staff continues with the lyrics 'taj - i - ri a ki - a - mu Kar - tas - si na wi - no.' The 'Piano' accompaniment continues with two staves, featuring a rhythmic accompaniment with chords and moving lines.

CHANT DES MITTOUS. Bahr-el-Ghazal.

Noté par Schweinturth.

Chant.

Piano.

Detailed description: This system contains the first two staves of the 'CHANT DES MITTOUS. Bahr-el-Ghazal.' piece. The 'Chant' staff is in a single treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 2/4 time signature. The 'Piano' accompaniment consists of two staves: a right-hand treble clef and a left-hand bass clef, both in 2/4 time.

Detailed description: This system contains the next two staves of the 'CHANT DES MITTOUS. Bahr-el-Ghazal.' piece. The 'Chant' staff continues with the melody. The 'Piano' accompaniment continues with two staves, providing harmonic support.

ERRATA & ADDITIONS



- Page 5, sous la gravure, au lieu de : *Chute du Rouki*, lire : *Chute de l'Ikissi*.
- 9, notice biographique, au lieu de : *né à Dion-le-Val*, lire : *né à Rofessart*.
- 20, à ajouter après le titre de la gravure : (*D'après une photographie de M. Van Mons.*)
- 28, première colonne, ligne 11, au lieu de : *La Mpozo, pont de 60 mètres en trois travées*, lire : *d'une travée*.
- 41, notice biographique, à ajouter : *Né à Campbelltown, Argyleshire (Écosse), le 31 mars 1823.*
- 58, à ajouter après le titre de la gravure : (*D'après une photographie du Dr Étienne*)
- 129, notice biographique, au lieu de : *Né à Bruxelles*, lire : *Né à Schaerbeek lez-Bruelles.*
- 165, 2^e colonne, après la ligne 46, à ajouter : 1891. 92,756.
- 180, sous la gravure, à ajouter : *La locomotive sur le pier de Matadi. (D'après une photographie de M. Sadzot)*



TABLE

COLLABORATEURS

TEXTE de MM. A. DUBOIS — ALEX. DELCOMMUNE — Capitaine HANSSENS
Lieutenant LEMAIRE — SLOSSE — Capitaine L. VANDE VELDE
A.-J. WAUTERS.

DESSINS de MM. DUYCK — LEDRU — AM. LYNEN — Lieutenant MASUI — SLOSSE

PHOTOGRAPHIES de MM. D^r BUCHTA — H. CAMBIER — DE MEUSE
D^r ÉTIENNE — W. L. FORFEITT
MEULEMANS — SADZOT — SHANU — VAN MONS — WEBER
Capitaine WEYNS.

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES

Le roi Léopold II (frontispice). — Léonard Baudoin, 65.
— Docteur Bourguignon, 177. — Major Cambier, 17. —
Lieutenant Carton, 185. — H. Charmanne, 137. — Alex. Del-
commune, 121. — De Roubaix, 95. — J.-B. Glaesener, 161. —
H. Gondry, 57. — Grenfell, 113. — Capitaine Hanssens, 1.
— Hodister, 129. — Docteur Junker, 209. — Baron Lamber-
mont, 9 et 17. — Legat, 49. — Capitaine G. Le Marinel, 167.
— Sir W. Mackinnon, 41. — P. Nève, 25. — Capitaine
Ramaeckers, 89. — Capitaine Roget, 105. — Général Sanford,
193. — Schagerstrôm, 81. — J. Vanden Bogaerde, 153. —
Capitaine L. Vande Velde, 72. — Capitaine Van Gèle, 33.
— Major Wissmann, 145. — Walford, 201.

RELATIONS DE VOYAGES

Les premiers explorateurs du haut Congo. *Lettres inédites du capitaine Hanssens*, 5, 13, 22, 29, 37, 45.

Illustrations : La chute de l'Inkissi, 5. — Un village des environs du Stanley Pool, 15. — Troupeau d'hippopotames, 25. — Le village de Busindi, 29. — La station des Baugala, 57. — Le Congo à la rive d'Upoto, 45.

D Anvers au Congo. *Les escales de la route*, par Franz M..., 54, 61, 69.

Illustrations : Funchal, 55. — Santa-Cruz de Tenerife, 61. — Banana, 69

Le bas Congo. *Lettres inédites du capitaine Liévin Vande Velde*, 78, 85, 93, 101, 109, 117, 125, 133, 141, 149.

Illustrations : Le chef de Nemlào, 78. — La roche fétiche, le Cul-de-Boma, le mont Bemandek et le monolithe, 87. — Le pier de Boma, 85. — Plan de Boma, 92. — Boma-plateau, 95. — Boma-

rive, 95. — Les neuf rois de Boma, 149. — Massala à Vivi, 109. — Un pont de liane, 101. — Dans la région des chutes, 155. — Pont naturel dans la région des chutes, 117. — La station de Manyanga, 141. — Les rapides d'Isangila, 151. — Le village de Enmu-Koko, 125.

Explorations et découvertes du docteur W. Junker dans les bassins de l'Uelle et du Bomu, 157, 165, 173, 181, 189.

Illustrations : Vue de l'île de Tota (Uelle), 157. — Flotille mangu-balle équipée en guerre, 165. — Traversée d'un marais, 166. — Rive de Bomokandi, 175. — L'Uelle près de Bagbinne, 181. — Les îles de l'Uelle près d'Abdallah, 189.

Exploration du Ruki et du lac Matumba. *Lettres inédites de M. Alexandre Delcommune*, 197, 205, 214.

Illustrations : La rivière Ruki près de son confluent, 197. — La station de l'Équateur, 205. — Le steamer « le General Sanford », 215.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Texte : Matadi, 20, 60, 180. — Population de Matadi, 44. — Le personnel ouvrier, 52. — Les travailleurs noirs, 124. — Le pier de Matadi, 36. — La gare de Matadi, 4, 12, 68. — Les ponts de la ligne, 28. — Le ravin Léopold, 92, 84, 108. — Le pont du ravin Léopold, 100. — Le massif de Matadi, 116, 213. — Les travaux, 76, 132, 148, 172. — La Mpozo, 156. — Le pont de la Mpozo, 140, 164. — Le pont du ravin de la Mission, 196. — Le ravin de la Chute, 204. — Le massif de Palaballa, 188.

Illustrations : Matadi et le panorama du Congo jusqu'au chau-

dron d'enfer, 21. — Le pier de Matadi, 56, 44, 180. — La gare de Matadi, 4, 12, 60, 68. — La paie des travailleurs à Matadi, 124. — Le premier pont de la ligne, 28. — Le ravin Léopold, 84, 92, 100, 108. — Implantation de l'axe au kil. 2,700, 152. — La plate-forme de la voie au kil. 2,700, 148. — La locomotive au kil. 2,700, 172. — Vue panoramique du massif de Matadi entre Matadi et la Mpozo, 116, 212. — Le long de la Mpozo, 156. — Le pont de la Mpozo, 140, 164. — Le pont du ravin de la Mission, 196. — Le pont de service du ravin de la Chute, 204. — Dans le massif de Palaballa, 188. — « Les voyageurs pour le Tanganika changent de voiture! », 104.

LE PAYS ET SES HABITANTS

Texte : Au nord de l'Uellé, 138. — Chutes et rapides, 146. — Les nains du Congo, 42, 50. — La nation des Niams-Niams, 24. — La tribu des Bazoko, 66. — Les Mombuttu, 98. — La tribu des Bateke, 122. — Les Arabes du haut Congo, 130. — La nation des Bangala, 169. — Les Bapoto, 210. — Les Inkimbas (élèves féticheurs), 3. — Les tatouages, 6, 154. — Le premier contact de l'Européen avec les populations primitives, 10. — La polygamie, 11. — Les fétiches, 24. — Les monnaies indigènes, 34. — Récolte du malafou, 64. — L'incendie des herbes, 82. — Les marchés publics, 114. — Les pipes, 128. — La coiffure, 142. — Une forge à l'Équateur, 167. — Quelques pratiques superstitieuses, 202. — Chants nègres, 216.

Illustrations : Vue de Lado, 158. — Cataracte de la Lumbula, 146. — Rapides d'Yambuya (Aruwimi), 147. — Niam-Niam, 27. — Village

de nains, 42. — Nain du Lomami, 45. — Naine de l'Uelle, 51. — Le camp de Basoko, 66. — Femme Mombuttu, 98. — Le roi Munza, 99. — Payageur Bateke, 122. — Tippe-Tip, 150. — Arabes des Falls, 151. — Une famille bangala, 170. — Femmes Bapoto, 210. — Type Baongo, 52. — L'école des Inkimbas de Nekuku, 5. — Guerrier N'Gombé et ses femmes, 11. — Tatouage bangala, 16. — Tatouages divers, 154. — N'Kodia, le dieu de la victoire, 24. — Fétiches, 24. — Houe en fer du Lualaba, 54. — Lingot de cuivre du Katanga, 55. — Indigène récoltant le Malafou, 64. — Savanes incendiées, 82. — Coiffure de femme Mombuttu, 99. — Coiffure de femme de l'Ubangi, 142. — Un coin du marché de Lalo, 114. — Marché de Luvituku, 115. — Pipes du Congo, 128. — Une forge et son outillage, 167. — Escabeaux indigènes, 27, 111, 159, 175. — Boucliers Niam-Niam, 59.

Illustrations hors texte : Guerriers Basoko, 66. — Femme et enfant Bateke, 122. — Payageurs Bangala, 150. — Chefs Bapoto, 210

FLORE

L'arachide, 80. — Le bananier, 8, 109. — Le baobab, 90. — Le borassus, 176. — Le caféier, 199. — L'élaïs, 40, 64.

— Ipoméa asarifolia, 47. — La liane à caoutchouc, 112. — Le manioc, 152. — Le malafou, 64. — Le tabac, 128.

FAUNE

Les antilopes, 120, 192. — Le cauris, 34. — Le coudou, 192. — Le chimpanzé, 184. — Les coléoptères, 48. — Cornes de buffle, 127. — Les crocodiles, 2, 32, 94. — L'éléphant d'Asie en Afrique, 56. — La domestication de l'éléphant

d'Afrique, 74. — Le haras de Mateba, 208. — L'hippopotame, 23, 136. — Les oiseaux des fleurs et du miel, 88. — Martin-pêcheurs de l'Uelle, 220. — Perroquets, 16. — Singes cynocéphales, 160.

ADMINISTRATION ET ORGANISATION

Texte : Le service maritime entre Anvers et le Congo, 2. — La force publique de l'État indépendant du Congo, 58. — Le service des transports à dos d'hommes, 18, 194. — L'enrôlement des porteurs, 178. — Les travailleurs noirs des stations, 106. — Monnaies indigènes et introduction de la monnaie européenne, 34. — Le service des postes, 162. — Les timbres-poste, 72. — Le camp d'instruction de l'Équateur, 186.

Illustrations : Un peloton de la force publique à Boma, 58. — Transport des plaques de la coque du steamer « Baron Lamber-

mont », 18. — Une caravane de transport sur la route de Matadi, 178. — Caravane transportant les pièces démontées d'une balénière, 194. — L'atelier des charpentiers à Kinshassa, 106. — L'école de la mission de Nemlão, 77. — Vue générale des établissements de la Société du Haut-Congo, à Kinshassa, 107. — Vue générale des établissements de la Compagnie des Magasins Généraux, à Boma, 95. — Monnaies indigènes et monnaies congolaises, 54, 55. — Le premier bureau de poste de Boma, 162. — Timbres et cartes postales congolais, 72. — Le camp d'instruction de l'Équateur, 187. — Le haras de Mateba, 208.

CARTE ET PLANS

Relief des environs de Matadi, 20. — D'Anvers au Congo, 62. — Plan de Boma en 1890, 94



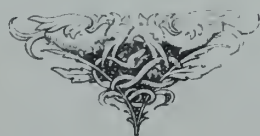
Martins-pêcheurs. (Haut Uelle.)

INDEX



- A-Bassango (les)**, 190.
Abdallah, 190.
Akkas (les), 42, 50.
Ali-Kobbo, 189.
Alima (l'), 215.
Amour de la famille, 150.
Anthropophagie, 26, 50, 67, 98, 125, 169, 211.
Antilopes, 120, 192.
Arabes du haut Congo, 150.
Arahide (l'), 80.
Armes indigènes, 27, 50, 45, 199, 214.
A Sande, 26, 111, 158.
Association intern^e Africaine, 17, 89.
- Babouins**, 160.
Baeongo, 52.
Bahr-el-Ghazâl, 158.
Bakangäi, 175.
Bamuma (les), 154.
Banana, 69, 71, 77, 78.
Bananier (le), 8, 109.
Bangala, 16, 57, 59, 154, 169, 171.
Baobab (le), 90.
Bapoto, 210.
Bâri (les), 159.
Barbe, 22.
Bas Congo (le), 78, 85, 95, 101, 109, 117, 125, 155, 141, 149.
Bateke (les), 122, 124, 154.
Baudoin (L.), 65.
Bayanzi (les), 7, 15, 22, 29, 154.
Bazoko (les), 66.
Bembandek (le mont et le monolithe de), 87.
Boma, 85, 95, 101, 149, 162.
Bombe (les), 27.
Bomokandi (le), 181.
Bomu (le), 191.
Bongos (les), 158.
Borassus (le), 176.
Bouelier Niam-Niam, 59.
Boula-Matari, 141.
Bousindi (village de), 29.
Bussira, 155.
Buehta (le docteur), 27, 51, 98.
Buffle (cornes de), 127.
Busehmen (les), 50.
Bussera (la), 206.
Bourguignon (le docteur), 177.
- Caléier (le)**, 199.
Cambier (Hector), 91, 106, 108, 117.
Cambier (le major), 17.
- Camp d'instruction de l'Équateur**, 186.
Canaries (l'archipel des), 62.
Caontchouc (le), 112.
Cap Palmas, 65, 69.
Carton (le lieutenant), 185.
Cataractes, 146.
Cauris, 54.
Chants indigènes, 126, 170, 216.
Charmanne (H.), 157.
Chasse à l'antilope, 127, 155.
 — au buffle, 127.
 — au chimpanzé, 184.
 — à l'hippopotame, 156.
Chaudron-d'Enfer (le), 21.
Chemin de fer du Congo, 4, 12, 17, 28, 56, 41, 44, 52, 68, 76, 92, 100, 104, 108, 116, 124, 152, 157, 140, 148, 151, 156, 164, 171, 177, 180, 188, 198, 204, 212.
Cheval au Congo (le), 208.
Chimpanzé (le), 184.
Chutes et rapides, 5, 146.
Climat, 95.
Coiffures (les), 22, 99, 144, 210.
Col des plantations, 76.
Coléoptères (les), 48.
Commerce indigène, 102, 122.
Congo (le fleuve), 14, 21, 45, 71, 87, 102, 152, 215.
Costumes indigènes (les), 27, 29, 101, 122, 159, 198, 211.
Coudou (le), 192.
Crocodiles (les), 2, 52, 96.
Crooboys (les), 65, 69, 70.
Cuisine indigène, 95.
Cul-de-Boma (le), 87.
- Danses indigènes**, 170, 216.
D'Anvers au Congo, les escales de la route, 54, 61, 69.
De Brazza, 58.
Deleommune (A.), 121, 197, 205, 214.
De Meuse (F.), 5, 11, 12, 15, 29, 57, 45, 45, 66, 69, 76, 84, 95, 101, 107, 109, 115, 116, 125, 151, 152, 156, 141, 147, 148, 151, 169, 188, 197, 205.
Denka (les), 159.
De Roubaix (Ad.), 97.
Djabbir, 190.
Dubois (A.), 156, 160, 192.
Duyek (E.), 66^{bis}, 122^{bis}, 210^{bis}.
- Éléphants d'Afrique**, 74.
 — d'Asie en Afrique, 56.
- Enrôlement des porteurs**, 178.
 — d'ouvriers noirs, 170.
 — des krooboys, 65.
Équateur (district de l'), 159, 202, 205.
Eseabeaux indigènes, 27, 111, 159, 175.
Esclavage (l'), 111, 166.
Etienne (le Dr), 77, 90, 95, 208, 212, 217.
- Fétichisme**, 5, 15, 24, 51, 59.
Fièvre d'Afrique, 142.
Fiote (la langue), 169.
Flotille du haut Congo, 65, 81.
Force publique, 58.
Forfeitt (W. L.), 210, 215.
Forge indigène, 168.
Fumu Koko, 125.
Funehal, 55, 61.
Funérailles indigènes, 102.
- Glaesener (J.-B.)**, 161.
Gobila, chef de Msuata, 14.
Goliath royal (le), 48.
Gondry (H.), 57.
Grenfell (G.), 115.
Guerre, 165, 167.
- Habitations indigènes**, 42, 51, 99, 159.
Hanssens (le capitaine), 1, 5, 15, 22, 29, 57, 45.
Haoussas, 58, 154.
Haras de Mateba, 208.
Hippopotames, 25, 156.
Hodister (A.), 129, 217.
Hospitalité des noirs, 105.
Iloue en fer du Lualaba, 54.
Hygiène des noirs, 94.
 — et équipement d'un explorateur, 118.
- Iboko**, 59.
Ikoko, 207.
Incendie des herbes, 82, 118, 155.
Industrie indigène, 27, 50, 67, 98, 105, 111, 158, 159, 175, 190.
Ingham (M. et M^{me}), 110.
Initiation des nègres aux travaux des Européens, 18, 106, 178.
Inkimbas (école d'), 5.
Inkissi (Chute de l'), 217.
Intelligence des nègres, 175.
Ipomœa asarifolia, 47.
Irébu (l'), 58, 206.
Isangila, 142, 151.

- Itaka (chef de Bolobo), 22.
Itimbiri (ehute de l'), 46
- Junker** (Dr W.), 42, 157, 165, 175, 181, 189, 209.
- Kimpesse** (le marché de), 115.
Kinshassa, 106.
Kisouhahili (le), 109, 110.
Kissanga, 85.
Kommunda, 158.
Krooboys (enrolement des), 65.
- Ledru** (L.), 24.
Lacrima (la station de), 159.
Lado, 158.
Lalo (le marché de), 114.
Lambermont (baron), 9, 17.
Landolphia (le), 112.
Las Palmas, 62.
Latuka (les), 159.
Legat (A.), 49.
Lemaire (le l'), 114, 154, 168, 186, 202.
Le Marinel (cap^{ne} G.), 169.
Léopards (les), 165.
Léopold II (portrait de), frontispice.
Liane à eaoutehoue, 112.
Lingot de cuivre du Katanga, 55.
Lua (la), 125.
Lufu (la), 117, 118.
Lukungu (le marché de), 114.
Lumbula, 146.
Luvituku (le marché de), 115.
Lynen (A.), 169^{vs}.
- Maekinnon** (sir W.), 41, 217.
Madère, 55, 54, 61.
Madi (les), 159.
Makraka (les), 159.
Maladies des noirs, 94.
Malafu (le), 64.
Manioc (le), 152.
Manyanga, 141.
Marais (traversée d'un), 167.
Marchés indigènes (les), 54, 114.
Mariages indigènes (les), 150, 170.
Martin-pêcheurs, 220.
Massala, chef de Vivi, 109.
Massif de Matadi, 116, 212, 215.
— de Palaballa, 188.
Masui (le l'), 154, 168, 187, 202, 205, 214.
Matadi, 4, 12, 20, 28, 56, 44, 60, 68, 116, 180, 212.
Matamwike (grand chef des Baugala), 59.
Mateba, 87, 97, 208.
Matumba (le lac), 206, 214.
Mbanga (la ou parlement des Niam-Niam), 175.
- Mbumdju**, 46.
Meulemans, 155.
Mission (la Livingstone Inland), 111.
— de Nemlao, 77.
— de l'Équateur, 205.
Mitako (le), 54, 55.
Mombuttus (les), 98, 216.
Mongala (découverte de la), 46.
Mongos, 155.
Monnaie européenne, 54.
— indigène, 54.
Muleks (les), 79.
Mussorong (les), 86, 94, 101.
Mpozo (le pont de la), 140, 164, 217.
— (la rivière), 156.
Msuata, 44.
Munza, roi des Mombuttu, 99.
Musique nègre, 216.
- Nains du Congo** (les), 42, 50
Ndoruma, 158, 159
Nectaria (le), 88.
Nemlao (le chef de), 78.
— (la mission de), 77
Nepoko (le), 185.
Nève (P.), 25.
Nga Liéma, 5, 6, 7
Ngombe (les), 155.
Ngombi, 58.
Niam-Niam (les), 26, 59, 165, 175.
Nkodia, le dieu de la victoire, 24.
Nourriture indigène, 95.
- Oiseaux des fleurs et du miel**, 88.
Organisation politique, 51
- Palaballa**, 105, 109, 188.
Palabres, 145, 149.
Palmiers, 44, 40, 64
Pier de Matadi (le), 56, 44
Polygamie, 11, 150.
Ponta da Lenha, 85.
Ponts de bois, 185
Ponts de fer, 28, 100, 152, 140, 164, 196, 204.
Ponts de lianes, 101.
Ponts naturels, 117.
Postes (le service des), 162, 165, 217.
Pratiques superstitieuses, 202.
Premier contact de l'Européen avec les populations primitives, 10.
Produits naturels, 150, 151.
- Rachid**, 151.
Ramaeckers (le capitaine), 89
Rapides d'Isangila, 151.
Rapides et Chutes, 5, 146.
Ravin de la Mission, 196.
- Ravin de la Chute**, 204.
— Léopold, 84, 92, 100, 108.
Reichard (Paul), 216.
Roche Fétiche (la), 87.
Rogel (le capitaine), 105.
Ruki (le), 197, 205, 217.
- Sacrifices humains**, 50, 51.
Sadzot, 44, 68, 217.
Sanatorium de Boma, 87, 94
Sanford (le général), 195.
Sanford Exploring Expedition, 195
Santa-Cruz de Tenerife, 62.
Schagerström (le capitaine), 81.
Schweinfurth (le docteur), 99, 216.
Service maritime entre Anvers et le Congo, 2, 201.
Service des transports, 18, 178, 194.
Shanu, 5, 21, 85, 149.
Singes cynocéphales (les), 160.
Singes, 160, 184, 191.
Slosse (Eug.), 64.
Stanley-Falls, 47.
Stanley-Pool, 5.
- Tabac et pipes**, 128, 203, 215.
Tatouages et peintures, 46, 25, 66, 94, 122, 154, 198.
Ténérife, 62.
Timbres-postes du Congo, 72.
Tippo-Tip, 150.
Toilette des noirs, 94, 95.
Tota (l'île de), 157.
Transports (les), 48, 178, 194.
Travailleurs noirs des stations (les), 106.
- Ubangi**, 58, 157, 165, 175, 181, 189.
Uelles (les), 155.
Uelle Makua, 157, 159, 180, 181, 189; au nord de l'Uellé, 158; sur le haut Uelle, 165.
Underhill, 102.
Upoto, 45, 210.
- Van den Bogaerde** (J.), 155.
Vande Velde (le capitaine), 75, 78, 95, 101, 109, 117, 125, 155, 141, 149.
Van Gèle (le capitaine), 55.
Van Mous (A.), 18, 178, 194, 217.
Villages indigènes, 45, 105
Vivi, 110
- Walford** (G.-P.), 201.
Weber, 162.
Weyns (le capitaine), 4, 56, 60, 100, 124, 140, 156, 164, 171, 196, 204.
Wissmann (le major von), 145, 216.
- Yambuya**, 147.

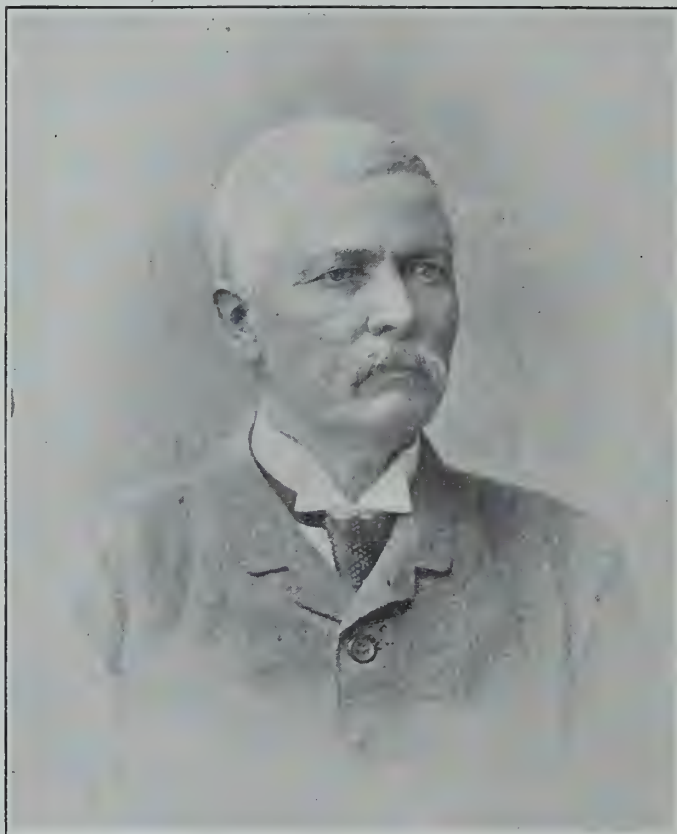


LE CONGO ILLUSTRÉ

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

45, rue du Poinçon, 45



H. M. STANLEY

LE
CONGO ILLUSTRÉ

VOYAGES ET TRAVAUX DES BELGES
DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

A.-J. WAUTERS



DEUXIÈME ANNÉE

1993

— x —

BUREAUX
ADMINISTRATION & RÉDACTION

45, RUE BRÉDERODE, 45

BRUXELLES

CAMILLE JANSSEN

Né à Liège, le 5 décembre 1837. — Docteur en droit et en sciences politiques de l'Université de Liège. — Substitut du procureur du Roi à Hasselt (1865). — Président du tribunal international d'Alexandrie d'Égypte (1875). — Consul général en Bulgarie (1879). — Consul général au Canada (1882).

Premier voyage au Congo. — Départ le 29 août 1885, en qualité d'administrateur général. — Rentre en Belgique le 9 janvier 1887.

Deuxième voyage au Congo. — Départ le 8 mai 1887, avec le titre de gouverneur général. — Explore le Chiloango et la Lukula. — Rentre en Belgique le 16 juillet 1888. — Du 2 octobre 1888 au 15 mai 1889, fait à Bruxelles l'intérim d'administrateur général du département de l'intérieur.

Troisième voyage au Congo. — Départ le 18 mai 1889, comme gouverneur général. — Inspecte le haut Congo jusqu'aux Fatis, le Lomami et le Kassai jusqu'à Luluaburg. — Rentre en Belgique le 5 juin 1890.

Secrétaire d'État du département des finances de l'État indépendant du Congo.



La constitution de l'État indépendant du Congo a été proclamée à Banana, le 19 juillet 1885, par sir Francis de Winton. Huit mois après, l'agent supérieur de l'Association du Congo rentrait en Europe, son terme de service étant achevé, et M. Camille Janssen, nommé administrateur général du nouvel État, prenait la direction du gouvernement local.

Le haut fonctionnaire qui, à la demande du souverain, venait d'abandonner les fonctions de consul général de Belgique au Canada pour accepter la plus difficile et la plus délicate des missions et assumer les plus lourdes responsabilités, arrivait au Congo pour y organiser l'administration et le fonctionnement régulier de l'État.

Tout y était à créer. Depuis l'époque de la découverte, à la fin du xv^e siècle, jusqu'à ce moment, le Congo n'avait connu la loi d'aucun pouvoir civilisé. Depuis quelques années seulement, les croiseurs anglais avaient chassé les négriers des criques du bas fleuve. Dans l'intérieur du pays, à quelques lieues des rives de celui-ci, c'est à

peine si les populations indigènes connaissaient l'Européen. La propriété n'était ni garantie, ni protégée. La justice n'existait pas. Tout était à créer!

Les résistances à vaincre étaient considérables, les obstacles à tourner énormes. Les moyens d'action étaient d'une insuffisance absolue.

Nous ne parlons pas du côté politique de la question : Les rapports avec les Portugais, au sud, et les Français, au nord, exigeaient le plus grand tact et une extrême circonspection. Les trafiquants établis au Congo depuis vingt à trente ans ne voyaient pas, eux non plus, d'un bon œil succéder le nouvel ordre de choses à l'ancien système, qui était la liberté sans contrôle et sans réglementation. Cependant, pour réformer et pour établir, le chef du gouvernement local n'avait à sa disposition qu'un budget insuffisant, un personnel jeune et restreint. On n'imagine pas tâche plus ardue, plus hérissée de difficultés!

M. Camille Janssen se mit à l'œuvre et Édouard Dupont, de passage à Boma en 1887, le voyant à la besogne, écrivait :

« Le côté important est la présence ici de l'homme remarquable, peu connu en Belgique, appelé par le Roi à diriger et à organiser cet ensemble. En choisissant M. Janssen pour cette grande tâche, le Roi a assuré le succès, à coup sûr. On sent que l'ordre règne ici, qu'il y a hautes vues, fermeté, clairvoyance, autorité. »

Successivement furent organisés les importants services de la justice, de l'état civil, des postes, des transports, de la propriété.

Il faut relire le rapport adressé au Roi, le 16 juillet 1891, par les administrateurs généraux de l'État, pour se faire une idée du travail accompli tant à Bruxelles qu'au Congo et du développement qu'avait pris l'œuvre en dix ans.

M. Janssen est pour une large part dans cet extraordinaire développement. Tour à tour administrateur et explorateur, chef du gouvernement local, secrétaire d'État de deux départements à Bruxelles, il a créé ou dirigé les différents services de l'État. Il est au premier rang des fondateurs de celui-ci.

Dans les hautes et difficiles fonctions qu'il a occupées et qu'il occupe, il a constamment honoré le nom belge par ses vastes connaissances, son infatigable activité, sa philanthropie éclairée et son loyal caractère.

L'ARCHITECTURE NÈGRE

Les habitations indigènes du bassin du Congo diffèrent d'après la tribu à laquelle appartiennent leurs propriétaires ; c'est assez dire que l'architecture nègre, bien que peu compliquée, est très variée. Il y a cependant des types généraux qui sont usités sur un rayon considérable de pays.

Huttes en cône, en rond, carrées, pointues, grandes, hautes, petites, basses, on en rencontre pour tous les goûts et de toutes les sortes. Mais les habitations du Congo les plus intéressantes sont, sans contredit, après celles des Niam-Niam, qui doivent être mises hors pair, celles du Sankuru et de l'Aruwimi.



La première de nos gravures, où l'on voit des « chimbecks » rabaissés, représente une vue prise dans le village de Mani (Stanley-Pool). Au milieu de la place principale du village est le « mât fétiche », généralement celui qui supporte le drapeau de l'État.

Les cases des nègres du bas et du moyen Congo sont loin d'être aussi pittoresques que celles du haut Congo. Elles sont faites cependant avec soin. Généralement, une voie assez large coupe le village en deux parties. Vers chaque extrémité de cette rue se trouvent des auvents où du feu est conservé toute la nuit ; ce sont de vrais corps-de-garde, ils servent aussi de lieu de palabre.

Le toit de chaque « chimbeck » dépasse les parois dans tous les sens d'environ 80 centimètres. Pour y pénétrer, on doit se livrer à une véritable gymnastique. Comme les noirs n'ont pas le moyen de faire des portes à charnières, ils ne pratiquent que de petites ouvertures en sciant deux ou trois palis, de sorte que l'on doit faire une forte enjambée pour entrer et pour sortir. Des pieux sont enfoncés dans le sol de chaque côté de l'ouverture et des bois tout préparés, qui se placent horizontalement, permettent de boucher en une minute les ouvertures, en cas de péril.

Les colonnes qui soutiennent la véranda sont souvent peintes et ornées de dessins géométriques.

A l'extérieur, les murs sont également décorés ; de rares cases possèdent cependant une porte qui est ordinairement peinte et sculptée. Sur les côtés extérieurs pendent ordinairement un tambour de danse long de deux à trois mètres, la ceinture de lianes qui sert à grimper aux palmiers, et la hotte avec laquelle la femme va chercher du bois et faire la récolte aux champs.

Dans l'intérieur, on remarque les paniers de provisions, la vaisselle, la poterie, lesalebasses, les *muringas* ou vases à rafraîchir l'eau, les machettes pour couper le bois, la hachette et la houe. Dans la pièce du fond, se trouve un lit étroit couvert d'une natte et d'un oreiller rempli de coton sauvage. Le plus souvent aussi, on y voit un coffre où l'on enferme les tissus et la vaisselle d'Europe.



Des habitations qui ont un aspect gai, protégées par de grands bananiers et des palmiers donnant l'ombre et la fraîcheur aux occupants des maisons en « herbe », ce sont les huttes pointues des villages populeux des bords de la rivière Sankuru.

Ces constructions ne se rencontrent que dans le haut Sankuru ; elles ont une hauteur de 5 mètres, et 3 mètres de largeur sur 4 de longueur ; les parois sont faites de grosses perches de 4 mètres de longueur, plantées verticalement dans le sol à une distance de 10 à 15 centimètres les unes des autres. La charpente du



Un coin du village de Mani, Stanley-Pool. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

dôme du toit est construite au moyen de longues baguettes flexibles qui, partant du sommet des poteaux, vont se rejoindre au centre en décrivant un arc de cercle. Le tout est recouvert d'une forte épaisseur d'herbes sèches. Dans la partie supérieure de la paillette, une grande claie est suspendue : elle sert de grenier pour y conserver les différentes provisions qui, se trouvant continuellement enfumées par le feu permanent entretenu dans la hutte, sont ainsi à l'abri des insectes.

C'est de cette région que sont parties les expéditions de Le Marinel, de Bia et de Dhanis pour le Katanga. Luzambo est une des principales bases d'opérations de l'État du Congo contre les esclavagistes et le centre du gouvernement d'un important district, celui du Lualaba occidental.

Les populations riveraines du Sankuru comptent parmi les plus intelligentes et les plus perfectibles de l'Afrique centrale.

Cette rivière est navigable sur un très long parcours ; ses berges sont élevées de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau de l'eau, et elles sont couvertes de magnifiques forêts d'une végétation exubérante, coupées, çà et là, de belles prairies verdoyantes. Les populations travaillent bien le fer et le cuivre ; elles sont désireuses de s'instruire et ne sont pas dépourvues de sentiments artistiques, les gracieuses portes de leurs

habitations et leur ordonnance intérieure en sont une preuve.



Notre seconde gravure représente un coin du village de Yambuya, situé sur la rive droite de la rivière Aruwimi, rive élevée de 10 mètres au-dessus du niveau des eaux. C'est à 300 mètres en aval de ce village, très peuplé, que Stanley établit son camp retranché. Les indigènes se livrent à la pêche et à la culture.

Dans ce pays, les constructions sont tout autres que dans le reste de l'Etat. Les architectes nègres y font preuve d'imagination, de goût et de notions de l'art de l'ingénieur. Les toits des curieuses « maisonnettes » qu'ils élèvent sont en forme de cônes; ils ont une hauteur de 5 à 6 mètres et sont faits des larges feuilles hérissées du maranta superposées. Ces demeures primitives ont un singulier aspect : de loin, on croirait voir une série d'éteignoirs placés les uns à côté des autres.

Les chaumines dont nous donnons la gravure ci-contre font partie de ce que Stanley appelle la ville métropolitaine de l'Aruwimi. C'est à partir de Bondeli qu'on les voit pour la première fois.

Voici ce qu'en dit le célèbre voyageur : « C'est ici, à Bondeli, que nous notons pour la première fois un changement sensible dans l'architecture indigène. On aperçoit de tous côtés des huttes coniques affectant la forme d'un éteignoir ou d'un pain de sucre et s'élevant à une grande hauteur par rapport aux toitures basses des habitations que nous avons constamment rencontrées depuis l'Océan Atlantique jusqu'ici. Chose curieuse, ces huttes circulaires n'ont guère qu'un mètre cinquante de diamètre; aussi nous avons d'abord eu peine à croire qu'elles puissent servir à des êtres humains. »

Rien n'est curieux comme ces cônes dont le chaume affecte des teintes grisâtres à côté du feuillage vert vif des figuiers, des palmiers, des bananiers, des bombacées gigantesques, qui donnent aux allées propres et aux habitations l'ombre et la fraîcheur.



Le confluent du Nepoko et de l'Aruwimi marque la limite entre deux sortes d'architectures. En aval, les habitations sont coniques; en amont, elles sont carrées, entourées de gros troncs de rubiacés qui forment des cours séparées et servent de fortifications; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

Plus haut encore, chez Mazamboni, le puissant chef du haut Aruwimi, l'architecture change de nouveau. Là se trouvent des villages extraordinairement peuplés et peuplés. La plupart du temps, ils consistent en une seule rue, large de 10 à 20 mètres, bordée de huttes de même forme et de même hauteur et attenant les unes aux autres. On dirait souvent une seule construction de 200 à 300 et même de 400 mètres de longueur. Autour des villages, des champs cultivés et des

pâturages. Ces étranges édifices sont bas, longs et pourvus de toits en pente, l'inclinaison allant dans le sens de l'arrière. La demeure du chef se reconnaît à une énorme pièce de bois, large de 4^m25, haute de 4^m80, épaisse de 5 centimètres, dans laquelle on coupe la porte, taillée à facettes. Les larges avant-toits s'élèvent à 3 mètres au-dessus du sol, et les cases ont 10 pieds de largeur. Le faitage avance de 76 centimètres sur le devant et dépasse de 60 centimètres la muraille de derrière.

Souvent, comme à Uyugu, sur un affluent de l'Ituri, chaque suite de maisonnettes est bâtie en demi-cercle, de façon que les deux extrémités se rejoignent à peu près. Deux portes ferment cette singulière agglomération, qui forme alors un cercle parfait; au milieu se trouve une large place. Cette conformation est adoptée pour les facilités de la défense.

Dans notre fascicule VI de 1892, pages 42 et 43, nos lecteurs ont lu la description d'un village de nains et en ont vu la gravure, ce qui nous dispense de revenir sur ce sujet. Dans la grande forêt de l'Aruwimi, les nabots perchent quelquefois, mais plus rarement, au milieu des feuilles touffues des arbres, dans lesquels ils taillent des espèces d'échelons pour la facilité de l'ascension.



Chez les Bangala et les Bayanzi, les cases sont rectangulaires avec des pignons en chaume. Elles sont faites avec goût.

A l'Équateur, les villages consistent généralement en une rue à peu près droite et parallèle au fleuve, nette, bien battue et large de 6 mètres. Des deux côtés, les paillettes se succèdent, groupées par propriétaires, avec des intervalles de 10 à 50 mètres entre les groupes. Les espaces intermédiaires sont en-

valés par les herbes, qui ne laissent place qu'à un étroit sentier.

Une case a une longueur de 8 mètres, une largeur de 2^m50, la hauteur d'un homme au sommet et de 1 mètre aux murs des longs côtés. Le toit est à deux versants. Comme les parois verticales, il est couvert de feuilles de palmiers. Une charpente simple maintient les six pans qui forment la maisonnette et qui sont reliés par des liens en jone. Une ouverture, unique et étroite, placée sur la façade, y donne accès. Il n'y a ni fenêtre ni regard quelconque.

L'intérieur, entièrement luisant et noirci par la fumée du foyer nocturne, n'est meublé que de quelques tabourets taillés d'une pièce dans un tronc d'arbre, de nattes, de paniers, de poteries, d'armes, enfin d'un châssis bas servant de lit.

Ces cases se démontent, s'emportent et se remontent très facilement. Un homme riche, d'après Coquilhat, en possède de cinq à vingt. Il y loge ses femmes et ses esclaves.



Toitures coniques des villages des bords de l'Aruwimi.
Vue prise à Yambuya.
(D'après une photographie de M. De Meuse.)



La tranchée du col de Palaballa.

(D'après une photographie de M. Émile Delcommune.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

AU COL DE PALABALLA

EN quittant la rive droite de la Mpozo, la voie s'engage dans un ravin excessivement profond et escarpé, auquel on a donné le nom de *Ravin du Diable*. Elle en remonte le versant septentrional, franchissant des ravins secondaires, tels que le ravin du Sommeil et celui de la Chute, pour aboutir, après environ six kilomètres de parcours, au col de Palaballa, le moins élevé de ceux que l'on rencontre dans le massif séparant le bassin du Congo de celui de son tributaire la Mpozo. L'altitude de ce col est de 288 mètres, la cote de la voie au point où elle quitte la rivière étant de 95 mètres.

La tranchée du col de Palaballa est de beaucoup la plus importante de toute la ligne. Elle atteint un maximum de 9 mètres de profondeur et se prolonge sur une longueur de 110 mètres. Le cube des déblais est d'environ 4,500 mètres. Comme l'indique notre dessin, la partie supérieure a été

creusée en terrain meuble, la partie inférieure dans une roche sableuse facilement attaquable à la mine, même à la pioche.

En Europe, des transports de déblais aussi importants se seraient faits à l'aide de gros matériel, wagons et locomotives. Au Congo, les moyens puissants doivent être rejetés à cause de la difficulté des transports et de l'impossibilité dans laquelle on se trouve de faire avancer le gros matériel avant le complet achèvement de la voie à l'arrière. Le petit chemin de fer Decauville se transporte à dos d'homme : aussi est-il le seul employé à l'avancement.

La ligne traverse le col de Palaballa à la cumulée 15⁸⁸⁷. La locomotive a franchi ce point il y a près de deux mois. Les travaux sont presque terminés à la descente du col et sont activement attaqués dans les plaines qui s'ouvrent aux pieds du massif, vers Nkenge da Lemba.

NT DU CONGO

et du CONGO ILLUSTRÉ





Un coin de la ville de Zanzibar

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891) ⁽¹⁾

INTRODUCTION

En confiant au capitaine Stairs, de l'armée anglaise, le commandement d'une expédition de découvertes et d'études dans la région où le Congo a ses sources, la Compagnie du Katanga lui remit, parmi ses instructions écrites, celle de consigner, jour par jour, ses observations sur la nature des pays que l'expédition placée sous ses ordres traverserait, sur leurs habitants, leurs ressources et leur avenir.

Le voyageur s'est consciencieusement conformé à ces instructions, et parmi les papiers que son adjoint, le marquis de Bonchamps, a rapporté d'Afrique à Bruxelles et remis au Conseil d'administration de la Compagnie du Katanga, se trouve un journal relatant jour par jour la marche de la caravane, le récit des principaux événements auxquels elle a assisté, la description des pays traversés et des peuples visités.

Ces pages, écrites par un voyageur expérimenté comme l'était Stairs, doublé d'un esprit entreprenant et hardi, et d'un observateur curieux et attentif, sont d'un haut intérêt géographique. L'écrivain a saupoudré son récit, écrit au jour le jour, de remarques topiques marquées au coin de cet

humour britannique qui forme un attrait de plus pour le récit du voyageur. Bien que le journal ait été exclusivement écrit pour les besoins d'une entreprise privée, la direction de celle-ci a pensé qu'il ne fallait pas tenir secrets les fruits d'un tel effort et d'un tel labeur. En effet, à côté de renseignements qui sont du domaine exclusif des affaires, il s'en trouve d'autres qui s'adressent à la science et qui sont, en outre, de nature à être utiles à ceux qui s'aventureront un jour dans ces régions lointaines.

Le Conseil de la Compagnie a donc été unanime à ordonner la publication presque intégrale du journal du capitaine Stairs. En même temps qu'une œuvre utile, cette publication est un hommage à la mémoire du vaillant officier qui avait accepté avec enthousiasme la mission que la Société belge lui avait offerte, et qui l'a remplie avec la plus grande loyauté jusqu'au jour où la maladie l'a arrêté dans sa marche et l'a finalement frappé de mort au moment même où il s'appretait à prendre le bateau pour rentrer en Europe.

En même temps que le texte du journal du voyageur, nous publierons les quelques croquis dont il l'a illustré et les cartes de son itinéraire.

(1) Traduit de l'anglais par M. Alph. de Haulleville.

LE JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS

« Voici qu'il faut prêter l'oreille et sortir du sommeil à l'appel de sa voix qui se répercute au loin à travers les campagnes, annonçant que la dernière heure de la nuit s'en va. Il retentit net comme le son du clairon ! Écoutez comme il sonne dans l'air frissonnant du matin, avertissant le soldat qu'il doit se lever et s'armer avant l'aurore ! Hauts les bras et les cœurs ; le temps des doux rêves est passé. Maudit soit le couard qui dort encore lorsqu'ont fui les ténèbres qui l'enserraient ! Qu'fermes soient votre courage et vos pas, lorsque le soleil versera sur vos têtes ses brûlants rayons, lorsque les fusils seront rangés en ligne, et que la fanfare éclatante de la bataille aura retenti. »

I. — DE LONDRES A ZANZIBAR

Départ de Londres. — Naples, Port-Saïd, Aden et Mombas. — Arrivée à Zanzibar. — A la recherche de porteurs. Organisation de la caravane.

18 mai 1891.

Quitté Londres par le train de 10 heures du matin, partant de Charing-Cross vers Folkestone et Naples, pour de là, par le steamer *Madura*, me rendre à Zanzibar.

Je viens de passer exactement quinze mois en Angleterre et pendant ce temps j'y ai beaucoup appris et je me suis bien amusé.

Au revoir, *Old England* ! J'espère être de retour dans deux ans et demi, sain, sauf et ayant réussi. Je voudrais rester ignoré jusqu'au jour du retour, et alors regagner bien vite l'Europe.

20 mai.

Quitté Paris en wagon-lit pour Rome, où je suis arrivé le 20. L'après-midi, je débarque à Naples. J'y trouve des lettres, parmi lesquelles un pli pour Alex. Delcommune, qui se trouve actuellement dans l'Afrique centrale, quelque part du côté des sources du Congo.

21 mai.

Parti de Naples pour Port-Saïd. A bord se trouve Saleh, le boy de Stanley, qui a accompagné celui-ci dans l'expédition d'Emin. Il s'est ramassé un assez joli pécule au cours de ses voyages en Europe et en Amérique. Voici maintenant qu'il retourne au pays natal, mais je doute fort qu'il y atteigne jamais une situation élevée, en dépit de sa réelle intelligence. Il retombera dans les habitudes d'insouciance et de paresse des Zanzibarites et, petit à petit, il oubliera tout ce qu'il a vu. Parmi les passagers, je remarque encore le révérend Ashe, jadis missionnaire avec M. Mackay, dans l'Uganda. Il semble très au courant de tout ce qui concerne l'Afrique orientale et est, jusqu'à un certain point, un admirateur de Stanley. M. Ashe a écrit un petit livre très érudit et très utile, intitulé : *Two Kings of Uganda*.

Je déteste les voyages de mer qui dépassent deux heures ; je suis de l'avis des Hindous : « Ça est poison ! » Votre énergie semble toujours être restée quelque part sur la rive, et ce n'est qu'après de grands efforts que l'on parvient à achever une besogne quelconque.

Les noms des membres de l'expédition sont : 1. W. G. Stairs (Anglais) ; 2. Capitaine Bodson (Belge) ; 3. Marquis de Bonchamps (Français) ; 4. D. J.-A. Moloney (Anglais) ; 5. Thomas Robinson (Anglais).

23 mai.

Arrivé à Port-Saïd. Descendu à terre, acheté des cigarettes,

et diné. Cela semble étrange de revoir ces jaunes Égyptiens ; tout un monde de souvenirs vous revient à l'esprit et vous retrace les dures journées vécues en ramenant à la côte les commis d'Emin.

Pendant l'année que j'ai passée en Angleterre — 1890-91 — j'ai bien fait, à Londres seul, la connaissance d'au moins 300 personnes. Mais combien peu d'amis ! Qu'ils sont rares ceux qu'on peut appeler de ce nom ! C'est vraiment incroyable ! A Londres, il y a tout au plus dix personnes à qui je pourrais emprunter une banknote de dix livres, si j'en avais sérieusement besoin, et je ne connais que trois familles chez lesquelles j'oserais me présenter à l'heure du diner, en costume de ville et sans être invité.

Les idées des Anglais sur l'Afrique sont étranges et de nature, quelquefois, à provoquer de l'irritation. Mais il faut avouer que pour l'ignorance absolue des questions africaines, les nations continentales battent l'Angleterre à plate couture.

Reverrais-je jamais toutes les personnes avec qui j'ai soupé l'an dernier et les centaines de demoiselles avec lesquelles j'ai valsé à Londres et que j'ai, ensuite, à peu près oubliées ? En général, je n'admire pas beaucoup les jeunes filles de Londres. Ce sont des êtres absolument vides et elles se suivent l'une l'autre dans leurs idées et dans leur toilette comme un troupeau de moutons. La jeune campagnarde, qui ne vient en ville que de temps à autre et qui fait de la campagne son *home*, est autrement plus intéressante et aussi plus instruite.

30 mai.

J'ai eu de longues causeries avec le révérend Ashe, le missionnaire de l'Uganda ; il me paraît avoir des idées justes sur les questions africaines. Plus je lis les rapports des travaux des missionnaires et plus je cause avec eux, plus aussi je me convaincs de cette vérité qu'avant de pouvoir produire un effet réel et durable sur l'esprit des races africaines au moyen de la prédication, il est nécessaire que les laïques constituent au besoin par la force un gouvernement stable et juste.

Avons-nous le droit de nous emparer de cette vaste contrée, de l'enlever à ses chefs locaux et de la faire servir à réaliser nos vues propres ?... A cette question, je répondrai positivement : oui.

Quelle valeur aurait-elle entre les mains des noirs, qui,

dans leur état naturel, sont autrement plus cruels les uns pour les autres que les pires Arabes ou les plus mauvais blancs? Peut-on, d'un autre côté, supposer un seul instant que l'Arabe laisserait à jamais la contrée en friche?

Certes non. Il s'emparera du gouvernement de tous ces Africains du centre et introduira chez eux toutes ses institutions semi-barbares, à moins que les hommes blancs n'interviennent. Et qui oserait comparer, par exemple, les règles du gouvernement anglais avec celles des Arabes?

Le le répète, avant l'arrivée du missionnaire, il faut établir un gouvernement stable. Nous avons fait fausse route sous ce rapport et nous avons commencé la besogne par le mauvais bout, en envoyant d'abord en avant quelques missionnaires sans l'appui d'une force armée, montrant ainsi aux noirs notre faiblesse, et ensuite des commerçants sans foi ni loi, leur donnant ainsi un exemple de notre perfidie et de notre manque de justice.

L'expérience que tente la Grande-Bretagne dans l'Afrique centrale doit être suivie de près par tous les vrais amis des indigènes. Puisse un succès véritable couronner les efforts de l'Angleterre!

Quel lien solide que celui qui existera toujours entre Parke, Jephson, Nelson et moi! Je n'ai jamais lu nulle part le fait de quatre Anglais qui aient supporté ensemble tant d'adversités et qui soient restés de si fermes amis. Je considère Parke, entre autres, comme le caractère le plus brave et le plus noble que j'aie jamais rencontré.

J'ai appelé l'un de mes bateaux *la Dorothy*, en l'honneur de M^{me} Stanley, qui en a été la marraine. L'autre a reçu le nom de *Bluenose* (le nez bleu), d'après le sobriquet que m'ont donné mes compatriotes.

1^{er} juin.

Arrivé à Aden. Il faisait jour. J'y ai passé deux très agréables et bonnes journées, en attendant l'*Arcadia* de la *P. and O.* avec le courrier anglais. Diné au mess. Comme toujours, il faisait à Aden une chaleur suffocante.

3 juin.

Parti pour Zanzibar dans la soirée. Reçu des lettres de sir John Kirk, m'annonçant que le Sultan a renoncé à son opposition quant au recrutement.

J'apprends que les missionnaires du cardinal Lavigerie cherchent à enrôler 400 porteurs à Zanzibar. Selon toutes les probabilités, une terrible famine sévira sur la route. Ce sera une difficulté de plus à ajouter à toutes celles que nous aurons à affronter.

11 juin.

Arrivé à Mombassa. Je me suis établi à Kilindini, chez M. Pigott, qui remplit les fonctions d'administrateur. J'ai constaté là de notables progrès. Le service des transports, sous les ordres d'Ainsworth, est réellement bien organisé.

12 juin.

Visité la tombe de mon vieil ami le capitaine H. B. Mackay, R. E., dans le cimetière de Free Town. Pauvre camarade! La nouvelle de sa mort est pour moi un terrible coup. Etre jeune, solide et actif, et être ainsi coupé net dans sa fleur, c'est vraiment effrayant!

Je reçois un télégramme de Nicol m'informant qu'à ce jour il n'avait pu réussir qu'à enrôler environ 60 hommes, parce qu'il n'a pu commencer ses opérations d'embauchage que lundi dernier. C'est une déception, car à Aden, on m'avait télégraphié que tout marchait bien et que, pour le jour de mon arrivée à Zanzibar, je trouverais prêts et mes hommes, et mes étoffes. Avec l'aide de M. Pigott, j'ai pu me procurer à Mombassa environ 56 porteurs, et j'espère en obtenir 50 de plus la semaine prochaine. Il est arrivé récemment ici un grand nombre de gens engagés dans le Belutéhistan. Pour autant que j'ai pu les juger, ils forment une jolie collection d'êtres absolument inutiles.

J'ai enrôlé un chef, 56 porteurs, 1 cuisinier, 4 Askaris, en tout 62 hommes, dont un a manqué le jour de l'embarquement.

13 juin.

Embarqué mes hommes et fait signer tous les contrats pour deux ans, au prix de 183 liv. st. 7 sh. On annonce de Zanzibar une grande disette d'hommes par suite du grand nombre de caravanes qui se dirigent vers l'intérieur.

Quitté Mombassa à 1 h. 30 m. Appris que miss Sheldon, la voyageuse américaine, a atteint la côte près de Pangani, sur le territoire allemand.

14 juin, dimanche

Arrivé à Zanzibar. Me suis mis en rapport avec Nicol, de Smith, Mackenzie et C^{ie}. J'ai réussi à louer un dhow qui mènera mes hommes engagés à Mombassa jusqu'à Dar-es-Salaam, car je crains qu'ils ne désertent si je les laisse descendre ici. J'ai télégraphié au baron de Soden, le gouverneur allemand, pour obtenir la permission de débarquer des hommes et des armes sur le territoire allemand.

15 juin.

Envoyé un dhow à Dar-es-Salaam avec le capitaine Bodson, porteur de lettres au baron de Soden et à un marchand indou. Débarqué la plupart des marchandises de l'expédition et mis les marchandises en entrepôt jusqu'à mon départ.

Vu à midi C. S. Smith, le consul anglais. J'ai causé une heure avec lui. Il ne m'est en aucune façon hostile, mais tous mes hommes doivent être des hommes libres; les contrats doivent lui en être soumis et passés devant lui. Je me suis procuré le contrat de Johnston et l'ai pris pour modèle.

Vu les consuls belge et français, le belge pour obtenir des lettres pour le gouverneur de Tabora; les prêtres français semblent disposés à faire parvenir mes lettres par la voie de Mpala. Nicol fait tout son possible pour avancer les affaires, mais je m'attends à être retenu ici jusqu'au 30 juin.

Le consul de Belgique, de son côté, a introduit une requête à l'effet d'obtenir pour le capitaine Jacques la permission d'enrôler ses hommes ici. Celui-ci, qui se rend également à Karema, pour le compte de la Société antiesclavagiste belge, a besoin de 500 hommes. Mes courriers pour Karema, qui auraient dû être envoyés par la mission française de Zanzibar et que je croyais déjà en route, ne sont pas partis, et les pères français ne savent rien à leur sujet.

Stokes arrive à la côte demain. Il paraît que la disette sévit jusqu'à Tabora. La route est cependant tranquille, m'affirment-on.

(A continuer.)

DE LA TOILETTE



Coiffure basoko.

Déformations artificielles. — Les tatouages se complètent par des déformations artificielles dont la plus usitée est l'extraction et le bris des dents, qui sont réservés souvent aux hommes libres; en amont du Stanley-Pool, les dents sont taillées en pointe, ou découpées verticalement à mi-épaisseur, de manière à pouvoir introduire un brin d'herbe dans le canal dentaire.

L'allongement du lobe de l'oreille est fréquent. Il est percé et reçoit comme ornement un morceau de bois, une vieille douille de cartouche, des dents de fauve. Dans le haut Congo, on trouve la lèvre supérieure percée d'un trou destiné à recevoir un bâtonnet ou un morceau de corde. Morceaux de corde aussi dans les cartilages de l'oreille ou du nez comme dans la gravure ci-contre.

Les peuplades du haut des rivières Lopori et Bussira (Béngudji) compriment le crâne des nouveau-nés de manière à l'allonger en pointe; les adultes, au lieu de passer la courroie de leurs fardeaux sur leur front, la passent sur leur pointe.

A Biniukantoto (haute Bussira), il paraîtrait que les indigènes ont un tablier naturel obtenu par l'étirement continu de la peau de l'abdomen.

L'arrachement des cils et des sourcils, ainsi que l'épilation, sont des pratiques générales.



Coiffures. — Les Bacongo se rasant généralement, laissant subsister parfois de minces bandes de cheveux formant des dessins symétriques. Leurs femmes disposent leurs cheveux en tresses minces huilées, ou bien, au moyen d'un mélange de charbon de bois pilé, de kula et d'huile, elles se couvrent la tête de boules rouges et noires, grosses parfois comme des noix. Quelques hommes adoptent cette coiffure peu légère.

Les plus belles coiffures sont celles des Bateke, simulant à la perfection des toques, des cimiers de casque, etc.; les cheveux des tempes sont portés courts et rasés de manière à dessiner des pointes vers les yeux.

Les Mongos et les Ngombe mêlent des perles et des cauries à leurs cheveux et à leur barbe. Certaines coiffures de perles demandent plusieurs semaines d'un travail patient.



Peintures. — Le fard africain par excellence est le

kula, poudre rouge du camwood, obtenue par le frottement de deux morceaux de bois enduits d'huile de palme. A cette teinture rouge on joint des lignes et des points d'argile jaune, rouge et blanche. Certaines de ces lignes ont une signification et se tracent seulement dans des circonstances spéciales; l'amoureux qui va voir sa belle se dessine le long des bras une suite de points jaunes; tel qui va demander audience à son chef se fait sur le pied une ligne blanche partant du gros orteil. Un cercle blanc autour des yeux est de la plus haute coquetterie.

Pour la guerre, la face est couverte d'un enduit noir gluant, fait de terre, de cendres et d'huile; tout le corps est blanchi à l'argile et le pagne ordinaire est remplacé par des feuilles de bananier. Sur la tête, un bonnet fait d'une peau de singe, ou bien une résille garnie de plumes de perroquet, de pintade, d'épervier.



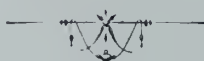
Ornements. — Complétons cet exposé de la toilette par l'énumération rapide des ornements nègres.

Les colliers des femmes atteignent parfois le poids de 12 à 15 kilogrammes; les Bateke ont des colliers plats assez coquettement ouvragés; ceux-ci sont généralement à section circulaire; ils sont en cuivre d'Europe, fondu par les indigènes. Aux poignets et aux chevilles, des anneaux plus ou moins lourds, généralement en cuivre, parfois en fer.

Les guerriers ont souvent au cou ou au poignet un mince anneau de fer garni d'un morceau de peau de serpent bourré de caoutchouc; c'est fétiche. Les femmes portent des jambières faites d'une baguette de laiton, grosse comme le doigt, enroulée en spirale vasée; le poids d'un tel ornement est incroyable. Le Bacongo se couvre de grelots et de sonnettes. On trouve quantité d'épingles à cheveux, souvent fort bien faites. Des clous dorés dans les cheveux font bon effet. Le tout se complète par une série de fétiches dont il serait difficile de donner une énumération: dents d'animaux, griffes de fauve, cornes de buffle remplies de « *mounganga* » et garnies de cuivre, etc.

Pour les danses et les enterrements, on a recours aux parures de feuillage. Aux pagnes indigènes, faits de fibres d'ananas et de bambous ou simplement d'écorces battues (ngombe), l'Européen a ajouté toutes ses étoffes de traite, ses sonnettes, ses grelots, ses chapeaux, ses perles, ses parasols, tous produits recherchés avidement et donnant lieu souvent à des accoutrements d'un genre carnavalesque des plus réjouissants.

Lieut. Cn. LEMAIRE.



LE DOCTEUR HENRI DUPONT

Né à Bruxelles, le 27 septembre 1861. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Premier départ pour le Congo, au service de l'État indépendant, le 17 septembre 1888. — Envoyé aux Stanley-Falls le 14 décembre 1888. — Désigné pour le district de l'Aruwimi le 8 octobre 1889. — Rentré en Belgique le 16 février 1892.

Deuxième départ en qualité de médecin de 1^{re} classe, le 10 mai 1892. — Chargé d'une mission de recrutement à la côte occidentale. — Arrivé à Boma en septembre 1892. — Désigné pour le district de l'Ubangi-Uellé le 13 octobre 1892.



DANS ces derniers temps, le service sanitaire a pris au Congo un grand développement.

Depuis la fin de 1879 jusqu'à la fin de 1882, les expéditions du « Comité d'études » ont fonctionné sans médecin. Le docteur Allart, le premier médecin qui fut envoyé au Congo, y arriva au mois d'octobre 1882. Il s'installa à Boma. Le mois suivant, un second médecin, le docteur Van den Heuvel, quitta la Belgique, à son tour, et alla s'installer à Léopoldville. En 1885, au moment de la fondation de l'État du Congo, celui-ci n'avait encore à son service que deux médecins.

Il s'en trouve actuellement dix, résidant à Banana, Boma, Léopoldville, Équateurville, Ibenibo, sur l'Aruwimi, le haut Ubangi, le Lualaba, à la suite des expéditions du haut Uelle et de l'Uelle Bomu ; plus six à Matadi, au service de la Compagnie du chemin de fer du Congo.

Le docteur Dupont, dont nous publions aujourd'hui le portrait, en est à son deuxième séjour au Congo. Pendant le premier, il a passé un an aux Stanley-Falls et deux ans au camp de Basoko, sur l'Aruwimi. Reparti pour l'Afrique il y a huit mois, il a été désigné pour être attaché à l'expédition de l'Ubangi-Uelle, où il doit se trouver en ce moment. Physiologie intéressante et éveillée, caractère ardent, généreux, esprit cultivé et observateur, le docteur Dupont ne peut manquer de tirer profit du long séjour qu'il achève au Congo, et il nous est permis d'espérer qu'après

avoir été là-bas dévoué à l'humanité, à son retour en Belgique il ne sera pas indifférent aux progrès de la science.

Le service sanitaire s'organise peu à peu. Les soins médicaux sont donnés gratuitement aux blancs et aux noirs en service dans les stations et aux indigènes des environs. Les médecins de l'État sont autorisés à traiter les particuliers. Il est fait le possible pour généraliser l'usage du vaccin. Au point de vue plus général de la salubrité du pays, les mesures de précautions nécessaires sont ordonnées pour empêcher l'introduction ou la propagation des maladies contagieuses épidémiques, pour isoler les individus contaminés et désinfecter les embarcations.

Les conditions d'existence pour les Européens dans les stations et les factoreries se sont, du reste, améliorées par suite des progrès réalisés dans la construction et l'installation des habitations. Celles-ci sont mieux bâties, mieux appropriées aux exigences du climat, plus nombreuses et plus confortables. Ce progrès est dû en partie à cette circonstance que l'on construit maintenant, dans la plupart des stations, des bâtiments d'habitation en moellons ou en briques. D'autre part, le traitement des maladies africaines commence à être mieux connu.

S'il nous était permis d'émettre ici un vœu, à propos du service sanitaire, nous demanderions aux agents de ce service de multiplier leurs observations et à l'État indépendant du Congo de donner à celles-ci une plus large publicité. L'influence du climat africain est fatale aux Européens. La malaria, l'hématurie et la dysenterie sont de terribles ennemis. Il est probable qu'ils sont dus à des microbes qui ont leur habitat dans le sol du pays et qui, en s'ingérant dans l'économie, y causent des désordres mortels. La multiplicité des observations, leur publication et leur étude comparée s'imposent. Elles doivent permettre un jour à l'homme de trouver le moyen de maîtriser plus ou moins, par les forces de la science, le dur climat équatorial.



L'ARCHITECTURE NÈGRE⁽¹⁾

II

DANS notre dernier article, nous avons parlé assez longuement des remarquables habitations qu'élevèrent les populations du Sankuru. Nous donnons aujourd'hui la gravure d'un village riverain de cette majestueuse rivière. Il s'agit de Lusambo, près duquel l'État a élevé un camp fortifié. La description que nous avons faite de ces constructions nous dispense de revenir sur ce sujet, et nos lecteurs pourront juger eux-mêmes du gracieux effet que produisent ces élégantes chaumines.

✻

Chez les Bangala, les huttes ont la même forme qu'à l'Équateur, mais elles sont plus soignées. Le toit, prolongé sur la façade, forme une véranda soutenue par de gros piliers en bois.

Les branches de palmier qui les recouvrent sont très serrées et artistement tressées de manière à rendre les cloisons absolument étanches. Outre les squares de bananiers et les carrés de légumes qui précèdent la place, certains indigènes établissent une double ligne à peu près droite de palmiers dont on arrête la croissance pour développer le tronc et le feuillage, ce qui donne à la rue ou à la place du village un aspect charmant. Sur le derrière et sur le côté croissent des massifs de hautes herbes parsemés de palmiers, de figuiers et de bombax. La place est recouverte d'argile blanchâtre battue. Comme fond à l'allée, on plante de magnifiques bananiers.

✻

Les Niam-Niam n'ont pas de véritables villages. Réunies par petits groupements, les habitations forment de grandes lignes qui suivent les courbes des ruisseaux et des vallées, chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des bouquets de bananiers. Chaque famille occupe une section de la grande ligne, et l'intervalle d'une section à l'autre est rempli d'élaïs. Les Niam-Niam décorent leurs maisonnettes avec goût, dessinent sur les portes et sur les murs des images d'animaux, d'hommes, et s'exercent même quelquefois à

ébaucher grossièrement des scènes, soit avec de l'argile jaune, soit avec du charbon de bois.

L'architecture de cette si intéressante population, et surtout celle de ses voisins les Mombuttus, est si curieuse qu'elle mérite qu'on s'y arrête. Les toitures sont hautes, élancées, et débordent de la muraille par une large projection qui offre un excellent abri contre la pluie. La partie qui surplombe s'appuie sur des poteaux et forme ainsi une véranda continue. On fait la cuisine dans une hutte spéciale qui a un toit plus aigu encore que celles qui servent au sommeil.

De petites cases, appelées *bamoghis*, sont couvertes d'un chaume qui ressemble à une cloche. Construites en forme de gobelet, elles reposent sur un soubassement en pisé qui met leur petite porte à une certaine hauteur et, par cela même, hors de l'atteinte des bêtes féroces. L'encadrement de l'entrée est orné de dessins (losanges, angles, carrés, etc.), qui se répètent sur une sorte de frise, laquelle court à mi-hauteur et fait le tour du petit bâtiment.

Ces paillotes sont réservées aux jeunes garçons que l'on y envoie dormir dès qu'ils sont d'âge à être séparés des adultes.

✻

Chez les Mombuttus, l'architecture est poussée à un cer-

tain degré de perfectionnement qui n'est égalé nulle part ailleurs dans l'Afrique centrale. C'est surtout dans l'art de construire que se révèlent tout entières la science et l'habileté des Mombuttus. On y élève de véritables palais pour le prince, à côté d'immenses halles servant pour les réceptions et les assemblées publiques. Celles-ci ont jusqu'à 50 mètres de long, 20 mètres de large et 16 mètres de haut. Ces superbes bâtisses joignent de la façon la plus complète la sveltesse et la force, et provoquent l'admiration de Schweinfurth. Les matériaux employés dans ces constructions, à la fois solides et légères, sont les pétioles du raphia, dont le poli naturel, le brillant et la jolie teinte brune donnent à l'édifice un fini et une élégance dont on est frappé. Les bâtiments des Mombuttus possèdent un pignon, comme ceux de nos contrées.



Hutte du village de Lusambo.
(D'après une photographie de M. De Meuse.)

(1) Voir le fascicule I, 1893.

Ces populations ont également des maisons carrées à toiture en forme de selle. On remarque aussi chez elles de petites huttes et parfois de grandes cases de forme ronde et à toit pyramidal : ce sont les cuisines et les greniers, auxquels on donne ce genre de couverture parce qu'il rend plus faciles la sortie de la fumée et l'écoulement des eaux pluviales.

Il est rare que les maisons particulières aient plus de dix mètres de long sur une huitaine de large. Ici encore, le toit dépasse de beaucoup le mur; il s'arrondit légèrement, en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu et des pétioles qui composent la charpente. Une doublure de feuilles de bananiers, souvent recouvertes d'herbe, de paille et d'écorce, le rend complètement imperméable. Les parois, qui ont de cinq à six pieds de hauteur, reçoivent la même garniture et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotin.

Cette méthode de bâtir permet d'offrir une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchainés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête ne causent même pas une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

C'est par la porte, dont l'ouverture est grande, que l'air et la lumière pénètrent dans la demeure; celle-ci se compose de deux pièces : la chambre où l'on habite et une décharge où l'on serre les provisions.

Comme les Niam-Niam, les Mombuttus, sauf dans la résidence des princes, n'ont pas de villages. Leurs habitations, groupées en petits hameaux, sont dispersées çà et là dans les

districts cultivés, le long des rivières surtout. Les groupes sont séparés les uns des autres par de vastes étendues plantées de palmiers et de bananiers.



La gravure de cette page donne des types de huttes des environs de la rivière Mfini et du lac Léopold.

Ces huttes, à part leurs charpentes, sont complètement construites en feuilles de palmiers élaïs. La petite porte qui ferme l'entrée de la hutte est fabriquée au moyen de bambous. Comme on le voit, elles sont élevées sur une couche d'argile battue de la hauteur d'un pied, afin que les eaux des pluies ne pénètrent pas à l'intérieur.

Ordinairement, le mobilier d'une hutte se compose de : deux ou trois couchettes fabriquées chacune de quelques morceaux de bois mis par terre et recouverts d'une natte, de quelques poteries à l'usage de la cuisine, de paniers ou hottes pour aller aux champs ou au marché, d'un pilon, d'un mortier, de quelques plats en bois et d'un ou deux couteaux rudimentaires. Dans l'un ou l'autre coin, il y a toujours une provision de bois sec servant à alimenter le feu, car l'indigène entretient continuellement du feu dans sa hutte. Aux parois se trouvent accrochés une quantité de menus objets, tels que cornes d'antilope, coquillages, plumes d'oiseaux, bouquets de feuilles et d'herbes séchées, etc., constituant autant d'amulettes auxquelles l'indigène attribue certaines propriétés de guérison ou de préservation.

L'industrie de la contrée est la fabrication du sel et de la poudre de bois rouge, teinture utilisée dans tout le Congo pour différentes cérémonies et tatouages.



Huttes indigènes du Mfini et du lac Léopold II.

(D'après une photographie de M. De Meuse.)



Construction du chemin de fer.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES AQUEDUCS

Ainsi que nos lecteurs ont pu s'en rendre compte par les gravures que nous avons déjà publiées, depuis Matadi, son point de départ, jusqu'au kilomètre 28, le chemin de fer du Congo traverse de nombreux ravins en pente très forte.

Cette multitude de crevasses, à sec pendant la bonne saison, se transforment, à l'époque des pluies, en autant de cours d'eau dont il faut assurer l'écoulement au moyen d'aqueducs.

On avait d'abord songé à construire ceux-ci en maçonnerie, comme cela se pratique en Europe. Mais le prix, déjà très élevé au Congo, des ouvrages maçonnés devenait exorbitant quand il s'agissait d'ouvrages voûtés, les maçons noirs étant peu habiles dans ce genre de travail.

On fit ensuite un essai d'aqueducs en béton comprimé, lesquels sont composés de tronçons confectionnés en Belgique et qu'il suffit d'assembler sur place. Malheureusement, ces tronçons, pour des ouvertures moyennes, étaient déjà très lourds et leur transport dans la région des chutes fut excessivement dispendieux ; de plus, le chargement et le déchargement occasionnèrent des bris qui amenèrent un déchet considérable et il fallut encore une fois renoncer à ce système.

On songea alors à faire construire des aqueducs coniques en tôle d'acier, formés de tronçons de 90 centimètres de longueur frettés aux extrémités. Ce système est plus économique que les précédents.

Les tronçons dont il se compose sont de trois diamètres peu différents et leur conicité permet de les emboîter par trois les uns dans les autres pour le transport d'Europe en Afrique. Leurs dimensions sont calculées de telle façon que le prix du fret au poids soit le même qu'au cube. Comme le fret se paye, au choix de l'armateur, soit au cube, soit au poids, il y a de ce fait une économie très notable. Leur transport à pied d'œuvre se fait aussi très aisément et la pose en est extrêmement rapide. Les joints des tronçons se font au ciment ou même à l'argile.

Les aqueducs ou buses étant posés, on construit des têtes en maçonnerie, ouvrages très simples qui n'ont pour but que de soutenir les terres environnantes et d'empêcher l'érosion du talus à l'entrée de l'ouvrage.

La gravure ci-contre représente trois systèmes de buses accolés et pénétrant dans un mur de soutènement qui leur sert de tête d'aval.



CHEF BATEKE



Le port de Zanzibar

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

II. — ZANZIBAR

Difficultés pour l'organisation de la caravane. — Une audience du sultan. — Le départ pour Bagamoyo. — En route!

16 juin 1891.

Vu Bonstead et convenu avec lui que soixante charges de riz et deux de biscuits seront envoyées par lui à la station des missionnaires de Mamboia, sur la route de Bagamoyo; je prends, de plus, en ce moment, des arrangements avec lui pour l'envoi de trois courriers postaux par mois jusqu'à Karema, si cela est possible.

J'ai pu enrôler environ douze porteurs aujourd'hui. Ai rencontré un grand nombre d'anciens membres de notre personnel de l'*Emin Relief Expedition*. Malheureusement, ils ont déjà signé un contrat pour se rendre avec Johnston au Nyasaland.

17 juin.

Envoyé des lettres d'introduction au sultan, à Toffa, Tharia-Thopan, Salim Bin-Azam et à d'autres encore. Le sultan m'a

promis une audience personnelle pour samedi. Engagé environ douze porteurs.

Diné à la Shamba avec Henderson, capitaine de la *Couquest*, vaisseau de Sa Majesté, le consul C.-S. Smith, Selates R.-E., et Charlesworth, le docteur anglais d'ici. A-Bedi, mon ancien boy, partira avec moi.

18 juin.

Reçu télégramme de Bodson : à Dar-es-Salaam, tout va bien et il a été bien reçu par le gouverneur von Soden. Télégraphié à Bodson de tâcher d'embaucher chez les Allemands trente porteurs zanzibarites.

J'apprends que la caravane d'Ashe s'est dispersée, et j'espère pouvoir me procurer quelques-uns de ses porteurs. Eu une entrevue avec Jaffa Bhoj Topan, qui m'a promis des lettres pour un Arabe à Tabora. Je deviens inquiet quant au moyen

d'avoir des porteurs. Je n'ai qu'un espoir, c'est que le sultan tournera en ma faveur après l'entrevue. Quelqu'un l'a évidemment prévenu ici contre moi.

M^{me} Sheldon est arrivée aujourd'hui du continent. Elle était très malade; on la transportait sur le paquebot au moment même où j'apprenais l'histoire de ses voyages. Je cherche à enrôler quelques-uns de ses porteurs, avec l'aide de Bonstead, son agent.

Comme le révérend M. Ashe, missionnaire anglais de l'Uganda, n'a pu s'entendre avec ses porteurs pour le paiement d'une avance dépassant deux mois — ils en demandaient une de trois mois — ceux-ci ont déchiré leurs contrats d'enrôlement et sont, de nouveau, sur le marché. Si je me mettais à les engager, il y aurait un terrible grabuge, car tout est permis aux missionnaires. Comme cela se comprend, les hommes brûlent d'envie de venir avec moi : ils seraient mieux payés.

J'ai été présenté à Sa Hautesse Segyid Ali, ou Seyd Ali bin Saïd-Segyid, sultan de Zanzibar, par C.-S. Smith, le consul, en même temps que Bonchamps et Moloney.

20 juin.

L'enrôlement marche bien; mais les hommes inscrits sont surtout ceux que Ashe a refusé d'accepter et qui pourraient finir par s'entendre avec lui. De cette façon, rien d'étonnant à ce que je vienne à les perdre quand même.

Les hommes de Johnston sont enrôlés à titre d'agents de la police pour un terme de deux ans. Leur salaire monte à une moyenne de 15 roupies par mois, plus la nourriture. Le nom du chef de sa caravane est Kingwe. Il a déjà voyagé avec lui. Johnston a emmené huit chevaux, deux canons de 9, un canon de montagne, six cents sniders, cent charges d'étoffes, 100 livres sterling d'argent monnayé.

Il y a, de plus, le matériel postal, des coffres-forts, des semences, un naturaliste, un officier des douanes, et un officier du génie. La *Juba* les transporte, aux frais du gouvernement anglais, jusque Quelimane; là, toutes les marchandises seront transbordées sur les deux canonnières à roue d'arrière qui naviguent sur le Zambèze et seront ainsi amenées jusque dans le Chire. Les canonnières feront deux voyages. Il en résulte que les charges de Johnston seront vers le 27 juillet au nord du lac Nyassa.

A 4 heures de l'après-midi, je me suis rendu avec Nicol chez le sultan, pour une audience particulière. J'ai expliqué à Sa Hautesse le but de mon voyage. Je lui ai ensuite demandé de me prêter son aide pour le recrutement des hommes, de me donner des lettres enjoignant aux gens de Karema, du Rua, de l'Itawa et du Katanga de m'assister. Je l'ai prié également d'écrire au consul de m'assister pour l'enrôlement de ma caravane.

Le sultan m'a promis les lettres que je lui demandais.

22 juin.

Quelques-uns des hommes de Ashe ne se sont pas présentés ce matin. Total des inscrits à ce jour : environ 220, dont 150 peut-être me suivront.

23 juin.

Reçu cinq lettres autographes du Sultan pour les Arabes de Tabora, Karema, Mpala, du Rua, de l'Itawa et du Katanga.

J'ai inscrit aujourd'hui les noms de 16 ou 18 des anciens

compagnons qui ont traversé le continent avec l'expédition à la recherche d'Émin-Pacha.

24 juin.

J'espère expédier 150 hommes samedi. J'ai obtenu du consul l'autorisation d'embarquer les hommes au débarcadère de Smith Mackenzie and C^o. J'en ai maintenant 300 inscrits sur mes livres, et j'estime que 200 d'entre eux ont réellement l'intention de travailler.

J'apprends que Bonstead Ridley and C^o éprouvent des difficultés pour l'envoi de mon riz à Mpwanpwa. Comme toujours, c'est la question des porteurs.

26 juin.

Chargé toutes mes marchandises sur deux dhows et pris toutes mes mesures pour l'embarquement de mes hommes à la première heure demain.

27 juin.

A 7 h. 15 m., je procède à l'inscription des hommes. A 11 heures du matin, j'en avais réuni environ 175 au palais par-devant les gens du sultan. Je les ai ensuite fait ranger dans la cour de Smith Mackenzie, et là je leur ai payé leurs quatre mois d'avances, puis je les ai fait monter sur les dhows. Le docteur Moloney a pris le commandement d'un des bateaux, Bonchamps celui de l'autre. Bedoe, mon chef de caravane, en dirige un troisième.

A 2 1/2 heures du soir, la flottille met à la voile pour Bagamoyo.

Tandis que je procédais au paiement des avances, quel ne fut pas mon désappointement d'apprendre que le steamer *Henry Wright* avait fait faux bond! J'avais compté qu'il irait directement de Mombassa à Dar-es-Salaam pour y ramasser Bodson et ses hommes et les amener à Bagamoyo. Désormais, Bodson ne saurait plus être à Bagamoyo, au plus tôt, avant dimanche à 2 h. 30 m. du soir.

Les intrigues, la saleté, la puanteur et la confusion qui sévissent, tandis qu'on procède, à Zanzibar, à l'immatriculation des hommes, sont inouïes. Pour arriver au bout de cette terrible tâche, il faut beaucoup de pipes et de patience.

Télégraphié à Bodson et au commandant de Bagamoyo. Je m'attends à des difficultés à la douane de cette dernière ville.

Hommes recrutés à Zanzibar jusqu'au 27 juin, 205; id. recrutés à Mombassa : premier détachement, 56; deuxième détachement, 61 Total général à ce jour, 322 hommes.

29 juin.

Je me suis mis à inscrire quelques hommes de plus, car j'en désire encore cinquante.

Le consul Smith m'a fait prier de venir le voir. J'y suis allé, et il m'a communiqué un télégramme du *Foreign Office*, lui demandant si le refus du sultan de me laisser enrôler des esclaves était un obstacle à mon départ. Je lui ai dit de répondre que *maintenant* ce n'était plus un obstacle, mais que cette interdiction avait été la cause de grands ennuis et de beaucoup de perte de temps. Elle a provoqué une dépense de 300 liv. st. et a retardé mon départ de douze jours pleins. J'espère partir d'ici le mercredi 1^{er} juillet.

J'ai déballé le bateau d'acier, le *Blue Nose*, et je l'ai préparé à être embarqué demain à bord d'un dhow. Le consul allemand me fait savoir que le gouverneur baron von Soden a donné l'ordre de recevoir nos marchandises à Bagamoyo.

Que d'améliorations encore nécessaires à Zanzibar! La douane, la police et l'armée doivent être réformées, les

bateaux côtiers doivent être pourvus de licences et l'ordre maintenu partout. Portal, quand il sera arrivé, réalisera peut-être ces progrès.

Le *Blue Nose* forme 13 charges, la *Dorothy*, 12. C'est donc un total de 25 charges que représentent ces deux bateaux.

30 juin.

J'ai pu encore me procurer quelques hommes. Quelle éceurante besogne que celle de l'enrôlement !

1^{er} juillet.

C'est aujourd'hui le 28^e anniversaire de ma naissance. Voici maintenant que je me fais vieux. J'espère, pendant les deux années à venir, pouvoir faire bonne besogne pour moi-même et pour d'autres.

J'ai quitté Zanzibar vers 2 heures de l'après-midi, après pas mal de tintouin. J'ai séjourné dans cette ville exactement seize jours. Reçu lettres du *Foreign Office* avec, joints, un ordre

pour Smith et un pour Johnston, leur prescrivant d'avoir à me prêter leur assistance. Il est un peu tard, aujourd'hui, pour que cela me serve à quelque chose !

Arrivé à Bagamoyo à 9 heures du soir. Je suis descendu, avec mes adjoints, chez Kajie Haussa, l'Indien qui me sert d'agent dans cette localité.

2 juillet.

C'est par douzaines que partent en ce moment les caravanes pour l'intérieur. Des colonnes nombreuses et denses de Wanyamwezi arrivent presque chaque jour.

Les Allemands me communiquent de mauvaises nouvelles de Karema. Les Arabes en auraient chassé les pères français. Si cela est exact, quel rude coup pour moi ! Les étoffes que j'ai envoyées à Karema et que je dois y retrouver viendraient à me manquer !

3 juillet.

Terminé la confection des charges de notre caravane. Je compte commencer demain la marche en avant.

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA

Le départ. — La végétation côtière. — Dans la plaine. — Le personnel de la caravane. — Les désertions. — Changement de vie.

4 juillet 1891.

J'ai mis la colonne en route à 9 heures, et suis parti moi-même à midi 15 minutes.

Tippo-Tipp est arrivé ce matin. Je lui ai remis les lettres que j'avais pour lui de la part de Tharia, de Lamvadin et de sir John Kirk. De son côté, il m'a remis des lettres pour Tabora et pour Ujiji

Vu Schmidt et obtenu deux lettres du baron de Soden pour les stations de l'intérieur. Egalement ce hier soir un entretien avec Sewa Hadji et Stokes.

Mon personnel compte environ 304 porteurs, 30 askaris, 16 boys et 9 chefs. Comme toujours, lorsqu'un safari se met en route, il règne au début une certaine confusion.

D'ici quelques jours, Bodson et Bonchamps seront, je l'espère, au courant de leur besogne. Actuellement, ils sont encore un peu neufs, mais ils sont pleins de bonne volonté, et c'est là le principal.

J'ai télégraphié à Nicol de dire que j'avais quitté la côte.

Un grand nombre de Wanyamwezi vont et viennent chaque jour sur la route, qui est, paraît-il, tranquille. Malheureusement, tous s'accordent à dire que la nourriture est rare. Le bateau à vapeur allemand destiné au Victoria-Nyanza doit être mis en route d'ici quelques jours. J'apprends qu'un officier partira en avant afin de préparer le ravitaillement des porteurs. Certaines des charges pèsent, me dit-on, jusque 500 livres. Ashe partira bientôt de Pangani.

5 juillet.

Il ne m'a pas fallu moins de deux heures et quart, ce matin, pour avoir toute ma caravane en ordre de marche. Il faut faire ample provision de patience pour ne perdre ni sa tête, ni son calme. Chacun est encore neuf et peu au fait de sa besogne : ma grande crainte, ce sont les désertions. D'ici à Mpwapwa,

je m'attends à la fuite d'au moins 50 hommes. Ces gens se fatiguent vite au début et gagnent des ampoules aux pieds. De plus, rien n'est plus facile que de filer et de s'en retourner à Bagamoyo, en plantant là sa besogne. Un grand nombre de porteurs n'ont pas d'autre métier que de s'enrôler afin de toucher leur prime d'avance, puis de se tirer des pieds et de s'en aller se cacher dans les nombreux bouges dont fourmille Bagamoyo. Je m'applique patiemment à mettre les nouveaux au courant et à nourrir le mieux possible tout mon monde.

La vraie route du Katanga n'est pas celle-ci, mais, comme je l'ai toujours dit, celle du Zambèze ou du Congo.

Nous avons traversé en bac la Lufu. Le passage nous a pris deux heures quarante minutes. Nous avons ensuite établi notre camp à environ un kilomètre (1) à l'ouest, ayant laissé derrière nous tout vestige de cocotiers et de culture du littoral. S'il ne fallait faire attention qu'à l'aspect du pays, nous pourrions aujourd'hui nous croire aussi bien au centre de l'Afrique, car le rideau de végétation côtière ne pénètre que de quelques kilomètres à l'intérieur.

J'ai été rattrapé aujourd'hui par une lettre de H.-H. Johnston m'expliquant longuement pourquoi il ne pourrait me recommander la voie du Nyassæ. La disette y règne et il ne pourrait disposer en notre faveur de moyens de transport suffisants.

Voici la liste de mes anciens compagnons dans la traversée de l'Afrique, qui se trouvent encore cette fois avec moi : Massudi ; Sudi M'Khamis ; Songoro M'Kassim ; Khamis Baruti ; Mirabo Mgumba ; Kibaia ; Khamis bin Chaudi ; Almas Msham-gama ; Khamis M'Kheri ; Idi M'Sulimini.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) Toutes les mesures et les poids que cite l'auteur ont été, pour la facilité de nos lecteurs, réduits aux mesures et aux poids usités en Belgique.

LES SANGLIERS DU CONGO

ON rencontre au Congo trois espèces différentes de sangliers ou cochons sauvages :

1. LE PHACOCHÈRE D'ELIEN (*Phacochoerus africanus*) habite la majeure partie de l'Afrique, mais il est remplacé dans le sud par une espèce très voisine (*Phacochoerus aethiopicus*). Leur tête est très large, leurs défenses arrondies, dirigées de côté et en haut et d'une grandeur effrayante; sur chacune de leurs joues pend un gros lobe charnu qui achève de rendre leur face hideuse.

Le phacochère d'Elie est un animal fort laid, de la taille de notre sanglier d'Europe. Son corps est presque nu, d'un brun cendré, à peau épaisse et rugueuse, parsemée de soies rares; une forte crinière brune prend naissance entre les oreilles et recouvre les deux tiers antérieurs du dos; les joues sont garnies de longues soies blanches recourbées en avant et formant d'épais favoris; les yeux sont petits; le bord des oreilles est garni de soies blanches; la queue est nue et terminée par un bouquet de soies brunes.

Cet animal est assez répandu dans les forêts du Congo et dans les grandes plaines sèches couvertes de hautes herbes et parsemées d'arbres. Il se loge dans des trous ou sous des racines d'arbres, mais évite les villages et les campements, et ne s'approche que rarement des champs cultivés. D'après Rüppell, il se nourrit uniquement de racines. Pour chercher sa nourriture, il se glisse sur les articulations du carpe, pousse son corps en avant avec ses pieds de derrière, et déracine les arbustes à l'aide de ses puissantes défenses. De là proviennent les callosités qu'il porte sur la face antérieure du carpe.

C'est une espèce assez sociable; on la rencontre par couples ou par troupes de quatre à dix sujets, trotant les uns derrière les autres. Les phacochères entendent et flairent très bien, mais ils voient mal; aussi peut-on les approcher de très près quand on n'est pas sous le vent.

La laie paraît très attachée au mâle, et ne s'en sépare que difficilement quand il est blessé ou en danger.

Certains voyageurs, Junker par exemple, disent que, malgré leurs terribles défenses, les phacochères ne se jettent que rarement sur le chasseur, et qu'une blessure un peu grave les met immédiatement hors de combat. Smith rapporte, au

contraire, qu'ils sont téméraires et méchants, qu'ils prennent rarement la fuite et que les chasseurs les plus adroits seuls osent les attaquer; ces animaux, dit-il, s'élancent brusquement, frappant à droite et à gauche, et leur mort seule met fin à la lutte; cette chasse serait donc très périlleuse.

La chair de cet animal est fort bonne quand la bête n'est pas dans la saison des amours.



Le Phacochère africain.

2. Le POTAMOCHÈRE DES BUISSONS (*Potamochoerus africanus*), est un peu moins grand que le précédent. Il a le corps entièrement recouvert de soies d'un brun roussâtre; le dos est orné d'une crinière blanchâtre, les joues portent une barbe bien fournie et également blanche; les oreilles et les pattes sont d'un brun foncé.

Cet animal habite le nord et le sud-est de l'Afrique jusqu'au Congo, on l'observe parfois à l'est du lac Tanganika. Stairs en a vu entre le Katanga et Mpala. Il vit en troupes et après le coucher du soleil il se jette dans les champs cultivés, où il occasionne de grands ravages. Lorsque ces bandes sont nombreuses, elles anéantissent parfois en une seule nuit toutes les plantations d'un vaste rayon, foulant aux pieds ou écrasant ce qui n'a pas été dévoré. Les dévastations de ces animaux obligent souvent les indigènes à abandonner la localité. Leurs mœurs ainsi que celles de l'espèce suivante ont de grands rapports avec les mœurs du sanglier d'Europe.

3. Le POTAMOCHÈRE A OREILLES EN PINCEAU (*Potamochoerus penicillatus*) est un assez bel animal, de la taille d'un cochon domestique. Il est d'un roux ardent, sans crinière, avec une raie blanche longeant l'épine dorsale; la tête est brune, variée de roux sur les côtés; la barbe des joues est en partie blanche; les oreilles sont prolongées en pointe et terminées par un pinceau de soies blanches; pattes brunes; queue terminée par une touffe de soies brunes.

Ce potamochère habite surtout l'Afrique occidentale; on le rencontre partout au Congo et même à l'est du lac Tanganika. Ainsi que son nom l'indique, il fréquente les endroits marécageux. Dans quelques localités, on le rencontre à l'état domestique. Ses mœurs sont jusqu'ici peu connues.

LE CAPITAINE CRESPEL

Né à Tournai, le 4 décembre 1838. — Capitaine au 1^{er} régiment de ligne.

Parti d'Ostende pour la côte orientale d'Afrique, en qualité de chef de la première expédition de l'Association internationale africaine, le 15 décembre 1877. — Mort à Zanzibar, le 14 janvier 1878.



L'ÉMOTION fut grande à Bruxelles lorsque, le 17 février 1878, on apprit par un télégramme d'Aden que deux des voyageurs belges de l'*Association internationale africaine*, à peine débarqués à Zanzibar, venaient de succomber presque subitement sous les atteintes du climat africain. La masse du public, peu au courant des difficultés et des dangers considérables de l'entreprise, se laissa aller à un mouvement très vif de découragement et crut la partie perdue. Elle oubliait qu'il est peu d'expéditions africaines qui n'aient eu leurs martyrs et que les routes du noir continent sont jalonnées de tombes.

Le capitaine Crespel était chef de la première expédition de l'*Association internationale africaine*, et, en cette qualité, son nom mérite une place dans notre galerie, car sa mort marque le point de départ de l'ère, déjà glorieuse, de l'intervention des Belges dans l'œuvre, de la civilisation de l'Afrique centrale.

L'*Association internationale africaine* fut fondée par le roi des Belges à la suite du congrès de géographie qui s'ouvrit au palais de Bruxelles le 12 septembre 1876. Un coup d'œil en arrière sur cette époque qui semble déjà si lointain sera utile, pensons-nous, pour se rendre compte de l'immensité du travail accompli en si peu de temps par nos compatriotes.

Les voyages de Burton, Speke, Livingstone, Stanley, Cameron avaient excité la curiosité d'une élite de gens instruits, mais l'opinion générale du monde se préoccupait à peine de cette œuvre gigantesque de l'exploration africaine. En dehors des rares sociétés de géographie, les questions africaines ne soulevaient pas d'écho. La presse les ignorait, les gouvernements n'y appartaient qu'un intérêt passager.

C'est l'initiative remarquable du Roi des Belges qui les mit à l'ordre du jour de l'Europe. C'est lui qui réunit en 1876, en son palais, une conférence géographique à laquelle étaient représentées les six grandes puissances européennes et la Belgique. Des voyageurs célèbres s'y rencontrèrent avec des savants géographes et des hommes politiques. Cette assise solennelle frappa les esprits et leur apprit à connaître ce qui avait été fait en Afrique et ce qui restait à y faire. L'objet de cette réunion était d'ouvrir à la civilisation la seule partie du monde où elle n'eût pas encore pénétré, et, dans ce but, de régler la marche à suivre, de combiner les efforts, d'éviter les doubles emplois et de faire de la Belgique le centre de ce mouvement humanitaire.

La conférence limita aux frontières du Soudan au nord, et au bassin du Zambèze au sud, la partie de l'Afrique à laquelle il convenait de borner son activité. Cette vaste région est celle que, depuis lors, on désigne plus particulièrement sous le nom « d'Afrique centrale ». Il fut convenu qu'à travers cet immense territoire on chercherait à tracer des voies devant aider à la pénétration dans l'intérieur et que le long de ces routes seraient établies des stations scientifiques et hospitalières.

Telle fut l'origine de l'*Association internationale africaine*, dont le siège était à Bruxelles.

Dans une seconde réunion qui eut lieu à Bruxelles le 20 juin 1877, il fut décidé que la route commerciale qui conduit de la côte en face de Zanzibar au lac Tanganika, serait choisie comme base des premières expéditions et qu'une station serait tout d'abord établie dans les environs du lac.

Quatre mois plus tard, une expédition belge composée de MM. le capitaine Crespel, commandant; le lieutenant Cambier; Maes, docteur en sciences naturelles, et Marno, voyageur autrichien, quitta Bruxelles pour Zanzibar. De cruels revers l'attendaient à ses débuts. Son chef succomba presque en arrivant à Zanzibar et le docteur Maes mourut d'une insolation.

La mort de Crespel ne fut pas inutile pour l'œuvre africaine. Elle ne fit que stimuler l'ardeur de tous ceux qui avaient à cœur la réussite de l'entreprise et excita l'émulation des hommes intrépides qui briguaient l'honneur de s'enrôler sous le drapeau de l'Association. Pour deux soldats tombés au champ d'honneur, vingt s'offrirent pour les remplacer et s'inspirèrent surtout de l'exemple de leurs devanciers, puisant un nouveau courage dans les perspectives des périls et des malheurs déjà affrontés par leurs prédécesseurs.



Brigade débitant du bois pour le chauffage des steamers.
(Photographie prise au bord du Congo, près de Kwamouth, par M. F. De Meuse.)

LA COUPE DU BOIS

POUR LE

CHAUFFAGE DES STEAMERS

L'IMMENSE territoire du Congo est encore peu connu à une certaine distance des voies navigables et des routes de terre. L'activité dévorante manifestée depuis quinze ans par les explorateurs de cette contrée, les progrès énormes accomplis méritent l'admiration sans réserve de tous; mais à l'impossible nul n'est tenu, et on n'a pas encore pu se rendre compte de toutes les ressources que tient en réserve l'opulent pays tropical. On sait cependant que la nature y a répandu avec abondance les richesses souterraines: le cuivre, le fer, le mercure, le plomb, l'argent et, dit-on, l'or. S'y trouve-t-il

également du charbon? Stanley parle d'un gisement houiller près de Nyangwe et Cameron croit en avoir aperçu sur la rive occidentale du Tanganika. Quoi qu'il en soit, en l'absence, provisoire, espérons-le, du précieux combustible, les steamers doivent être chauffés au moyen de bûches. Il existe dans le haut Congo des provisions presque inépuisables de bois, capables de fournir pendant des centaines d'années tout ce qui sera nécessaire pour l'alimentation d'innombrables steamers et usines. Une forêt presque continue borde le haut fleuve et ses tributaires. Pour donner une idée des réserves immenses

qu'elles offrent à l'industrie et au commerce, il suffira de citer la forêt de Lukolela, par exemple, dont parle Stanley. Après l'avoir explorée, le grand voyageur évalue à 460,000 le nombre d'arbres qu'elle contient. Or, en ne supputant que douze mètres cubes par arbre, on obtient un total de 5,520,000 mètres cubes, représentant la quantité de bois de chauffage que peut contenir la forêt : « Avec les platanes, excessivement nombreux, dit Stanley, on pourrait construire des bateaux plats, des radeaux, des tables, des portes, des parquets, des châssis de fenêtres, tandis que le bois de teck, l'acajou et le guaiacum fourniraient un magnifique matériel d'ameublement. En s'aidant d'une scierie à vapeur, on pourrait approvisionner de bois d'innombrables maisons de commerce et cela pendant de longues années, rien qu'avec les produits de cette forêt. »



Ces stocks presque sans limites d'essences précieuses, qui donneront lieu à un grand mouvement commercial quand le chemin de fer sera terminé, ne servent encore qu'à la construction des stations et au chauffage des chaudières des steamers. Ceux-ci sont mus grâce à l'action d'un combustible formé de bois qui, en Europe, se payent à de hauts prix. L'acajou, l'ébène et le bois de rose s'en vont en fumée et contribuent à assurer l'introduction triomphante du progrès et de la civilisation dans ces pays où, jusqu'ici, le calme des forêts séculaires n'avait jamais été troublé.

Les bateaux à vapeur lancés sur le haut Congo sont généralement à fond plat, et ne peuvent dépasser un certain tonnage à cause des conditions de la navigation. Il en résulte qu'ils ne peuvent emporter que la provision de bois nécessaire à l'alimentation de la machine pendant une journée. Chaque soir, au moment de l'atterrissement, tandis qu'une partie de l'équipage dresse les tentes et fait la cuisine, une escouade de bûcherons se rend dans la forêt et y recherche le bois mort.

L'arbre choisi est parfois encore sur pied. Il faut donc l'abattre, le scier en tronçons transportables et ensuite le débiter en bûches pouvant être introduites dans le foyer de la machine.

Ces travaux occupent les hommes toute la nuit; le matin, à la première heure, on emmagasine dans les soutes du bateau la provision de la journée. Dans certains bateaux, cette provision, pour dix heures de navigation, s'élève à plus de quinze mètres cubes. Dans quelques localités, les indigènes ont commencé à rassembler le bois mort et à le vendre aux steamers à leur passage. C'est là pour eux une grande source de bénéfice et pour l'équipage du bateau une corvée, souvent pénible, d'évitée.

Parfois il faut de longues palabres avec les indigènes afin d'obtenir l'autorisation de faire les coupes. Généralement ces palabres n'ont pour but que le désir de se faire allouer quelque verroterie ou quelque étoffe; mais les indigènes refusent fort rarement la permission demandée, car ils savent

qu'alors le steamer irait plus loin, chez des natifs plus hospitaliers, et qu'ainsi ils perdraient les avantages qu'entraîne toujours la présence, même momentanée, du blanc et de sa suite : achats de vivres, échanges d'étoffes, etc.

Ce qui donnera une idée de l'importance qu'a prise la navigation sur le haut Congo, c'est le fait que la coupe du bois pour les steamers, qui est soumise à une taxe spéciale, rapporte annuellement 40,750 francs au budget de l'État du Congo.

M. Werner, dans son intéressant livre : *River life on the Congo*, raconte comment les Bangala font, pendant la nuit, leur récolte de bûches, avec l'assistance de ce qu'ils appellent avec humour des « flambeaux naturels ».

« Nous bivouaquions pour la nuit sur les limites d'une forêt composée surtout de bois de rose avec, par-ci, par-là, un rideau de palmiers. Les hommes ayant découvert un arbre de bois de rose desséché d'à peu près 75 centimètres de diamètre, se mirent aussitôt à l'attaquer à coups de hache. Pour obtenir de la lumière afin d'éclairer leur besogne nocturne, ils mirent le feu aux tiges mortes et aux feuilles qui entourent toujours le tronc de certains palmiers. C'est là un spectacle qui égale, s'il ne le dépasse pas, le plus beau des feux d'artifice tirés à Crystal-Palace. Le feu se joue d'abord parmi les tiges sèches qui sont à la base du tronc, puis, augmentant peu à peu de puissance, la flamme s'allonge finalement jusqu'à la cime de l'arbre, présentant l'image d'une colonne ardente, jetant de fulgurants éclats et dévorant toutes les parties mortes du palmier, tandis que les feuilles de celui-ci ressortent noires sur un fond de feu, au milieu de la forêt sombre et silencieuse. Le spectacle devient prestigieux quand la flamme meurt, ne laissant éclairé que l'amas des noix palmistes qui continuent à brûler, donnant ainsi, dans l'obscurité ambiante, une couronne incandescente à l'arbre tropical qui lance des bouffées de fumée aux étoiles et jette sur le miroir de l'eau d'étranges réverbérations rubescentes. Quelquefois, deux ou trois palmiers voisins s'enflamment de cette façon. Les Bangala s'arrangent toujours, quand ils doivent travailler de nuit, à se pourvoir ainsi de torches gigantesques. Le feu ne tue pas l'arbre, car il se contente de consumer les tiges mortes et les feuilles, puis il s'éteint. »

Le même auteur, mécanicien à bord d'un steamer de l'État du Congo, conte comment un jour, à court de combustible et ayant encore un kilomètre et demi à parcourir, il réveilla la chaleur mourante du foyer de sa chaudière en y lançant, à l'instar des capitaines américains du Mississippi, un jambon gras qui se trouvait à bord.

Un autre jour, n'ayant plus d'aliment pour chauffer le steamer, tandis qu'avec M. Dhanis il redescendait à toute vapeur le Congo, pendant la nuit, afin de rallier de grand matin la station de Bangala, M. Werner eut recours à un moyen non moins héroïque. Il précipita dans la fournaise toutes les enveloppes de toile des ballots qui se trouvaient à bord et toutes les caisses en bois qu'on vida de leur contenu. Il put ainsi sustenter la machine pendant cinq heures, et arriver à temps à destination.



LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DES EAUX-BONNES

DANS notre premier volume, nous avons conduit nos lecteurs le long du chemin de fer depuis Matadi, son point de départ, jusqu'au ravin de la Chute, dont nous avons publié une vue intéressante dans l'un de nos numéros, page 204.

Nous avons reçu depuis un grand nombre de photographies nouvelles, et parmi celles-ci une vue du ravin des Eaux-Bonnes que nous tenons à reproduire ici, bien qu'elle nous oblige à faire un pas en arrière, parce qu'elle donne une idée très exacte de la région extraordinairement tourmentée que traverse la ligne entre Matadi et le massif de Palaballa.

Après le ravin Léopold, celui des Eaux-Bonnes est le premier obstacle un peu important que rencontre le chemin de fer. Il a été ainsi dénommé par les ingénieurs de la brigade d'études parce que ceux-ci y trouvèrent, au moment de leur passage, en 1889, une eau claire et potable dont ils étaient privés depuis longtemps.

Le ravin des Eaux-Bonnes est un affluent de la Mpozo. Il est franchi par le chemin de fer à cent mètres environ de cette rivière, au moyen d'un pont en acier de vingt mètres d'ouverture, d'une seule travée, et dont le tablier métallique est construit à environ douze mètres au-dessus du ravin.

Notre gravure représente ce pont entièrement placé,

mais reposant encore sur la passerelle de service ayant servi au montage.



Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, au kilomètre 5, 4.
(D'après une photographie du D^r Etienne.)

Le 13 avril dernier, il s'est produit, à cet endroit, un accident qui aurait pu avoir des conséquences graves, mais qui, heureusement, s'est réduit à quelques dégâts matériels sans importance.

Les maçonneries étaient achevées, les remblais derrière les culées venaient d'être terminés, les différentes pièces du pont étaient à pied d'œuvre, préparées pour le montage, et l'on allait entamer la pose des longerons du tablier métallique, lorsque le mur d'une des culées s'abattit tout à coup. Cet accident, qui aurait entraîné la mort de nombreux ouvriers s'il s'était produit quelques jours plus tard, au moment du montage, a été attribué aux pluies extraordinairement fortes de la nuit précédente. Le remblai, complètement détrempé s'était tassé subitement, et les maçonneries encore fraîches n'avaient pu résister à la poussée violente des terres.

On se remit immédiatement à l'œuvre. Pour gagner du temps et pour éviter l'enlè-

vement du remblai éboulé, on modifia légèrement l'axe de la voie et l'on construisit la nouvelle culée à côté de l'ancienne. Grâce à cette combinaison et à l'impulsion énergique donnée aux travaux, le mal fut bientôt réparé et, trois semaines après l'accident, la locomotive franchissait l'obstacle.



Types de Zanzibar, d'après des photographies.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Les déserteurs. — Caractère du Zanzibarite. — La fièvre africaine. — L'hygiène d'une caravane. — Le *posho*.

Le personnel de la colonne. — La routine des indigènes. — Les maraudeurs.

6 juillet 1891.

PARTIS à 7 h. 10, marché pendant deux heures et campé près des marais où Stanley a bivouaqué pour la dernière fois avant d'entrer à Bagamoyo.

Pris un homme en flagrant délit de désertion. Il a été mis à la chaîne. Cette menace de désertion est, jour et nuit, suspendue sur ma tête. On est presque impuissant à empêcher ce malheur. Que va-t-il se passer, sous ce rapport, d'ici Mpwampwa ?

A chaque instant éclatent des querelles parmi les hommes. Ils manquent d'ordre et il faudra encore un certain temps avant que tout soit mis au point. Les Zanzibarites sont excessivement querelleurs et tous crient et parlent à la fois. Jugez de la cacophonie. Quand ils ont été astreints un certain temps à la discipline du blanc, ils changent du tout au tout, mais les premiers jours qui suivent le départ de la côte,

ils sont on ne peut plus indisciplinés. Ajoutez à cela que notre caravane comprend, outre les Zanzibarites, des gens de Dar-es-Salaam, Bagamoyo et Mombassa, et que tous ces gaillards s'entendent comme chien et chat.

7 juillet.

Quitté le camp à 4 h. 50. Je commande l'avant-garde. Après deux heures quarante de marche, nous dressons le camp. A 10 h. 30 arrive le Dr Moleney, qui m'annonce que huit charges sont restées au camp, avec Bonchamps, qui commande l'arrière-garde. C'est la vieille histoire des hommes qui sont mal groupés et des Européens qui les surchargent de leurs bagages personnels.

Pendant la nuit, un homme de Dar-es-Salaam a de nouveau déserté. Je m'attends à les perdre tous, les uns après les autres !

C'est un spectacle curieux que d'observer combien, en

général, le Zanzibarite est agressif envers un indigène inoffensif et pacifique. Il joue au matamore et n'est souvent qu'un grand couard.

Pourvu que l'expédition Jacques ne nous rattrape pas et ne nous dépasse !

De Bagamoyo jusqu'ici, la contrée est absolument vide d'habitants. Ceux-ci, par crainte d'être maltraités, ont abandonné les abords de la route, et il est devenu impossible de se ravitailler. La politique des Allemands devrait consister à encourager les indigènes à ériger des villages le long des routes et à leur garantir leur puissante protection. De la sorte, les vivres viendraient à abonder en fort peu de temps.

Bedoe, mon chef de caravane, est un ancien compagnon de Joseph Thomson, qu'il a suivi dans plusieurs de ses expéditions au Tanganika, au Kavirondo et ailleurs encore. Il dirigeait la caravane de l'évêque Hammington, quand celui-ci fut tué, et m'a raconté que le pauvre évêque était entêté presque jusqu'à la folie. Il établissait invariablement sa tente à l'écart de ses hommes, afin de fuir les bruits du camp.

Un autre de mes chefs d'escouade est Khamis Ngoze, qui accompagnait Stanley dans son voyage à travers le continent mystérieux. C'est un homme très actif et il me sera très utile, je pense. Masudi, un de ses collègues dans la compagnie n° 1, était porteur dans notre dernière expédition. Je le crois fidèle et il tient bien ses hommes en main.

Dieu soit loué de ce que je ne possède dans ma colonne que 21 hommes de Dar-es-Salaam ! Ils ne valent absolument rien.

Me voici donc de nouveau au milieu d'une caravane, campant au milieu des herbes et des arbres, loin du monde et de ses bruits. Que cela me semble bon ! Malgré tous les ennuis, les difficultés, la mauvaise nourriture et la certitude de contracter des fièvres, je trouve cette vie, pour diverses raisons, immensément supérieure à celle que l'on mène entre les quatre murs d'une caserne !

Il y a trois mois, j'étais à Aldershot, en compagnie des meilleurs camarades du monde, ayant une société agréable, une chère épouse et la ville dans le voisinage. Mais je n'étais pas heureux, au vrai sens du mot. Je sentais que ma vie s'enfuyait sans que je fisse rien de bon. Maintenant, je parcours librement la plaine du littoral, avec plus de 300 hommes sous mes ordres. Mes moindres paroles font loi, et je suis vraiment le maître.

Deux années de séjour dans ce pays, avec l'esprit continuellement en éveil et d'interminables et pénibles marches à fournir, sont suffisantes, car l'organisme humain ne saurait supporter impunément une plus longue tension physique et intellectuelle. Je ne pense pas qu'il soit possible d'éviter la fièvre dans ces régions. Tous ceux qui travaillent comme nous, chaque jour en plein soleil, sont à peu près certains de subir tôt ou tard les atteintes de ce mal.

8 juillet.

Après une étape de deux heures, nous avons dressé le camp à Mbuyuni. A 10 h. 50, tout le personnel avait rallié le camp. C'est un grand progrès.

Nous avons environ douze malades et impotents. C'est une moyenne de 5 p. c. qui, dans quelques jours, atteindra 8 ou 9 p. c. Il en est toujours ainsi avec des hommes fraîchement arrivés de Zanzibar, non encore habitués à la marche et peu rompus au portage. Les cas de maladie sont ordinairement occasionnés chez les caravaniers par l'affaiblissement de leur constitution, suite d'abus de tout genre, et de leur manie de

fumer le chanvre. Ce n'est qu'après un mois de travail assidu et de nourriture substantielle que ce poison est expulsé de leur organisme. De plus, la moindre érosion de la peau provoque la réapparition d'ulcères anciens et imparfaitement guéris.

Des quantités considérables de défenses d'ivoire, fort belles, sont acheminées en ce moment vers la côte, venant de l'Unyamwezi, à soixante-quatre journées d'ici. Pas plus tard que ce matin, nous avons vu défiler près de 1,500 pointes, ce qui produira pour les Allemands une recette de 71,000 francs, grâce aux taxes de sortie.

J'ai remis à mes hommes le *posho* (1) : un *upandi* (2) pour cinq jours par homme. Comme toujours, en pareil cas, un nombre considérable de réclamations m'ont assailli. Dût-on donner un *jora* (3) à chaque homme, il n'y en aurait pas moins une véritable avalanche de plaintes quant à la maigreur de la distribution.

J'ai été forcé de renvoyer à Bagamoyo des hommes chargés de me rapporter vingt ballots d'étoffes en plus. J'ai dû, en cinq jours, en dépenser quatre et demi pour l'achat des vivres de l'expédition.

9 juillet.

Départ à 6 h. 25 du matin. Nous bivouaquons à 40 minutes à l'est de Grand Sagati, après avoir passé le Petit Sagati.

Le pays est plat et couvert d'acacias ; par-ci par-là, quelques sycomores ; partout une herbe fort longue.

L'arrière-garde arrive au camp environ deux heures après la tête de la colonne. Ce retard est dû à la lenteur avec laquelle ont été délivrées les charges des compagnies n°s 2 et 3. Cela se comprend ; les commandants de ces compagnies ont des difficultés avec leurs hommes, dont ils ignorent encore la langue et les habitudes. De plus, je dois parler le français avec mes officiers, et je ne connais pas cette langue. J'espère la savoir suffisamment d'ici trois mois.

10 juillet.

Nous avons marché aujourd'hui pendant deux heures vingt minutes à peine et nous campons à deux heures et quart de Msua.

Bedoe m'a réveillé ce matin avec la réjouissante nouvelle de la désertion, pendant la nuit, de sept de mes engagés de Dar-es-Salaam. Cela me fait déjà une perte de onze de ces derniers sur un total de vingt et un. J'ai en tout seize désertions.

Le moment le plus dangereux pour une caravane est celui-ci. Peu habitués encore à leurs charges, les hommes deviennent raides, leur moral est atteint et ils désertent. Il faut non moins de quatorze jours de marche pour que les muscles des porteurs acquièrent de la souplesse, tout en restant fermes. Mais il faut un travail bien ingrat pour obtenir d'eux cette agilité. J'épuise tous les moyens en mon pouvoir pour faire aller les choses en douceur. J'ai strictement défendu de battre les hommes, il est interdit d'employer à leur égard des paroles dures, nos étapes sont courtes et je me montre généreux dans la distribution des étoffes. J'espère

(1) Le *posho* est la provision d'étoffe remise aux caravaniers pour servir à l'achat des vivres dont ils ont besoin. Les Zanzibarites préfèrent ce système à celui de l'intervention directe du blanc pour leur procurer leur ravitaillement. Ils débattent ainsi de gré à gré avec les indigènes les conditions de l'achat de leurs vivres. (N. D. L. R.)

(2) L'*upandi* varie, selon les localités, de 1^m82 à 4^m36. (Id.)

(3) Pièce d'étoffe. (Id.)

ainsi avancer avec lenteur pendant dix étapes encore. Nous pourrions ensuite accomplir des journées moyennes de 13 kilomètres et établir notre camp avant midi. Malheureusement, il y a encore quelque hésitation et beaucoup de criailleries chaque matin dans les compagnies 2 et 3.

Ma caravane est organisée dans l'ordre suivant :

Compagnie n° 1. — Le capitaine Stairs, commandant de l'expédition; 4 chefs; 7 askaris (1); 10 boys; 100 porteurs. Total, 121.

Compagnie n° 2. — Le capitaine Bodson; 4 chefs; 6 askaris; 14 boys; 95 porteurs. Total, 119.

Compagnie n° 3. — Le marquis de Bonchamps; 4 chefs; 6 askaris; 4 boys; 2 cuisiniers; 98 porteurs. Total, 114.

Le docteur Moloney; Thomas Robinson. Total général, 356 hommes.

11 juillet.

En route depuis 6 h. 30 du matin, nous avons campé, vers 9 heures à l'extrémité du village de Msua, vers l'ouest. C'est là que, il y a dix-huit mois, nous avons fait notre premier bon repas au retour de la province d'Emin et que nous avons rencontré les premiers signes de civilisation. Nous étions vingt-quatre au dîner. Il est probable que jamais auparavant un pareil nombre de blancs ne s'est trouvé réuni en même temps à une telle distance de la côte.

Dès notre arrivée au camp, j'envoie en avant Khamis-Ngoze, un de mes chefs. Il est chargé de se rendre à Ngerengere, à deux journées d'ici, afin d'essayer d'enrôler quinze à vingt indigènes et de me les amener à Kisemo. Hier, sept charges n'ont pas eu de porteurs dans la compagnie de Bodson. Ce n'est qu'au prix des plus grandes peines que nous avons pu mettre tout notre monde en route. Aujourd'hui, cela va mieux. Les ânes ont bien tenu jusqu'ici.

Voici l'état de nos malades : Compagnie n° 1, 6 malades ; compagnie n° 2, 8 ; compagnie n° 3, 7. Total, 21.

12 juillet.

Trois heures de marche. Nous avons installé notre camp à Kisemo. J'ai obtenu neuf indigènes de Msua pour porter nos charges pendant deux jours. La moyenne des malades augmente en fortes proportions. Vivres en abondance. Copieuses averses toute la matinée.

J'ai eu tantôt une longue conversation avec un des chefs de Kisemo. Cela fut bien instructif. Comme je lui demandais pourquoi il n'avait pas semé des oignons, des orangers ou des cocotiers, au lieu de se borner à cultiver du *mtama* (2) et du maïs, il me répondit :

« Dieu me défend de planter ici autre chose que du *mtama* et du corii. Si j'essayais une autre culture, nous mourrions tous. »

N'est-ce pas absolument stupéfiant ? Voici deux cents ans que cet endroit est un point de passage très fréquenté, et cependant, à partir d'une distance de six heures de la côte, on ne cultive que les graines les plus coriaces, celles que, même à Zanzibar, on ne donne qu'aux ânes.

Depuis la Luvu jusqu'à Kisemo, on ne rencontre ni cocotier,

ni oranger, ni citronnier. Les Allemands n'ont encore réussi à faire autre chose qu'à planter des drapeaux dans les arbres le long de la route. Certes, il y a ici de la nourriture, mais c'est la même qu'on y trouvait il y a cent ans. Aucun progrès n'a été réalisé ni sous le rapport de la qualité ni sous celui de la quantité.

Voulez-vous un petit aperçu du caractère des indigènes ? Mungo, un natif, fait accord avec moi, à Msua, de porter un ballot jusqu'à Kisemo, moyennant un salaire d'une roupie. Le contrat est fait très loyalement et il apporte sa charge au camp, où je lui offre sa roupie. Après un moment d'hésitation, il accepte, mais réclame, en outre, un supplément de quatre aunes d'étoffe. Je refuse et me donne la peine de lui expliquer ce que c'est qu'un contrat. Il m'écoute, puis... me réclame un peu de tabac !

Ces indigènes ne peuvent comprendre que les objets ont une certaine valeur déterminée, sans plus. Il leur faudra des siècles avant qu'ils vendent ou achètent un chapeau de 60 centimes pour 12 sous.

Reçu un grand nombre de visites de la part de chefs. Ils s'assoient des heures devant ma tente, dans l'attente d'un présent minime. Pour eux, le temps ne compte pas : ils peuvent tout aussi bien s'accroupir ici que dans leurs villages, mais cela ne procure pas beaucoup d'agrément à l'homme blanc.

Les cadeaux reçus aujourd'hui se chiffrent par dix poules, une pintade, deux sacs de farine de mtama, un pot de miel, une chèvre et quelques œufs.

Les Zanzibarites sont passés maîtres dans l'art de voler les poules. Je ne pense pas que n'importe quel indigène les vaille pour la dextérité à découvrir et à raffer les volailles qui errent par la campagne. Ces agissements nécessitent un arbitrage incessant qui absorbe la majeure partie du temps passé au campement.

13 juillet.

Nous nous sommes arrêtés aujourd'hui à Kisemo. J'ai envoyé en avant 20 habitants du village avec autant de ballots d'étoffe, sous les ordres de Khamis-Ngoze, accompagné de 3 askaris. Je les ai engagés pour 20 étapes, au prix de 7 roupies et demie (16 francs environ) par tête. Ils s'arrêteront à Rudiwa, où ils nous attendront. J'espère pouvoir ainsi soulager mes malades et leur donner une occasion de se remettre. Trois ou quatre d'entre eux sont atteints d'affections graves et ne se remettront probablement pas. Je songe à les renvoyer à la côte, ce qui me peine, car ils ont, chacun, reçu 20 dollars (100 francs) d'avance.

J'ai remis aujourd'hui un posho d'un demi *doti* () pour six jours. Cela nous mènera jusqu'au delà de Simbamweni.

Lorsque nous quitterons ce point, nous commencerons à fournir des étapes moyennes, car j'espère qu'à ce moment les hommes auront acquis la souplesse nécessaire pour fournir désormais les marches régulières d'une caravane.

Jusqu'à ce moment, les désertions ne sont pas aussi nombreuses que je m'y attendais. Cet heureux résultat est dû à la vigilance incessante que nous ne cessons de déployer.

L'altitude de Kisemo est de 99 mètres.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) Soldats astreints au régime de la demi-charge.

(2) Sorgho (*Sorghum vulgare*, *S. holcus*), graminée fort répandue dans l'Afrique centrale et qui forme la base de l'alimentation des indigènes. Elle est très cultivée également dans la partie orientale de l'État du Congo. C'est la plus forte graminée connue. Elle atteint parfois 7 mètres de haut. Sa hauteur moyenne est de 5 mètres. Schweinfurth a vu des épis de sorgho pesant 3 kilogrammes. (N. D. L. R.)

(1) 1^m82. Le *doti* vaut à Zanzibar et sur la côte, jusqu'à Mpwapwa, 3^m64 (4 yards), à Tabora 3^m18 (3 1/2 yards), et à Rjiji 2^m73 (3 yards).

(N. D. L. R.)

CROIX ET MÉDAILLES CONGOLAISES

PENDANT trois années, l'État indépendant du Congo a offert le rare spectacle d'un pays n'ayant aucun ordre à conférer. Mais cette lacune a été vite comblée. Mieux loti même que la Belgique, laquelle ne dispose que d'un seul ordre, le jeune État en a trois : l'Ordre de l'Étoile africaine, l'Ordre royal du Lion, l'Étoile de service, plus une médaille destinée aux chefs indigènes.

L'Ordre de l'Étoile africaine est le premier en date. Il a été créé le 30 décembre 1888.

Il se compose de six classes dénommées comme suit : Grands-croix, grands officiers, commandeurs, officiers, chevaliers, médaillés.

La décoration consiste en une étoile en or à cinq raies en émail blanc bordé de bleu, entouré d'une guirlande de feuilles de palmier. Le centre contient, d'un côté, une étoile d'or à cinq rais sur fond bleu émaillé, entourée d'un cercle en or portant la devise : *Travail et progrès*; de l'autre côté, dans un cercle d'or, un écusson en émail rouge portant deux LL et une S entrelacées, sommées de la couronne royale. Le bijou est surmonté de la couronne royale. Le ruban est azur moiré, avec, au milieu, une raie jaune pâle.

Si nous suivons l'ordre chronologique de la création, vient ensuite l'Étoile de service. Cette décoration a été créée par un décret en date du 16 janvier 1889. Elle est conférée exclusivement à ceux qui ont servi au Congo et atteste publiquement qu'ils ont accompli fidèlement et honorablement leur terme de service.

L'insigne se compose d'une étoile en argent, d'un diamètre de 30 millimètres, portant d'un côté une étoile d'or, de l'autre la devise de l'État. Le ruban est bleu, et a, dans le sens trans-

versal, autant de raies en argent que le porteur de la décoration a accompli de termes de service.

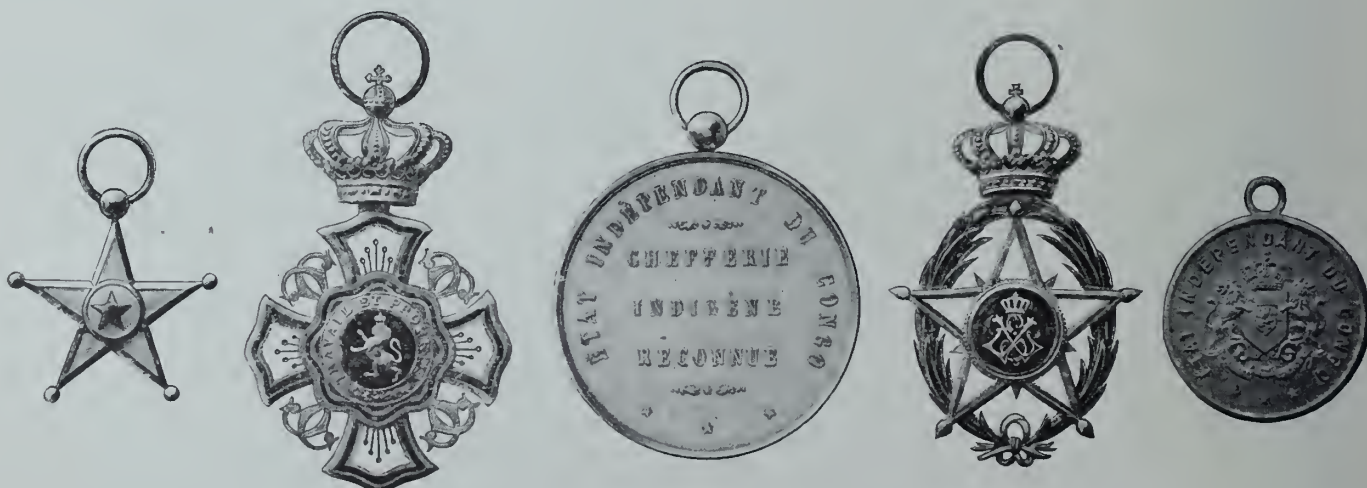
Puisque l'État créait une décoration pour reconnaître les services rendus par les blancs, il ne pouvait, en bonne justice, méconnaître les services rendus par les indigènes. C'est cette pensée qui a déterminé le Roi-Souverain à créer, le 30 avril 1889, une médaille destinée aux chefs indigènes qui ont fait preuve de dévouement envers l'État. La médaille qui leur est décernée est en vermeil, en argent ou en bronze. Elle a 50 millimètres de diamètre et porte d'un côté l'effigie du Roi-Souverain, et de l'autre les armes de l'État du Congo, surmontées des mots : *Loyauté et dévouement*.

Une seconde de plus petit module est conférée aux soldats de la force publique.

L'« Ordre royal du Lion » a été institué le 9 avril 1891, et est destiné, dit le décret du Roi-Souverain, « à reconnaître le mérite et à récompenser les services qui Nous sont rendus ». Tout comme l'Ordre de l'Étoile africaine, il se compose de six grades.

La décoration consiste en une croix pattée en or, à croisillons émaillés de blanc, brodés d'or et d'émail bleu, et séparés par deux CC d'or entrelacés. Le centre contient, d'un côté, un lion or couronné sur fond bleu, entouré d'un cercle or, portant la devise : *Travail et progrès*, et émergeant d'un second cercle ondulé en or bordé d'émail bleu; de l'autre côté, un écusson en émail rouge portant deux LL et une S entrelacées, sommées de la couronne royale. Le ruban est rouge amarante moiré avec lisérés azur coupés au milieu d'une raie jaune pâle.

Les croix et les médailles congolaises sont fort désirées, aussi bien au Congo qu'en Europe; tout comme les blancs, les noirs sont friands de bijoux et de rubans.



Étoile de service.

Ordre royal du Lion.

Médaille pour les chefs indigènes.

Ordre de l'Étoile africaine.

Médaille
pour la force publique.

LE CAPITAINE STAIRS

Né à Halifax (Nouvelle-Ecosse) le 1^{er} juillet 1863. — Officier au *Royal Engineers*. — Nommé capitaine à 27 ans (1891). — Premier officier de Stanley dans l'*Emin Relief Expedition* (1886-1889). — Commandant de l'expédition du Katanga par la côte orientale (1891-1892). — Mort à Clinde (embouchure du Zambèse), le 5 juin 1892.



DANS un passage de son *Journal*, si émouvant dans sa simplicité, et dont les lecteurs du *Congo illustré* ont en ce moment la primeur, Stairs s'écrie : « Quelle vie étrange que la mienne, toute faite de contrastes, d'agitations suivies de repos auxquels succèdent de nouvelles et dures années de travail et de labeur ! » Oui ! étrange vie, et nous ajouterons belle vie, exemple remarquable à offrir à la jeunesse de notre époque. Ce jeune capitaine, mort à 28 ans, a rendu à son pays, à la science et à l'humanité plus de services que maint vieillard à barbe grise.

A 12 ans, il quitta le pays natal pour s'en aller, sur la terre étrangère, gagner son pain et apprendre à vivre. A 20 ans, nous le trouvons en Nouvelle-Zélande, ingénieur, chargé d'importants travaux d'exploration *in the bush*, sous les forêts vierges, dans la brousse impénétrable et immense. Pendant près de trois années, il y vécut d'une existence laborieuse et apprit à s'endureir le corps et l'esprit contre les misères d'ici-bas. « J'y menais, écrit-il, la sauvage vie du plein air, dormant sur la terre nue, pendant ces longues nuits pluvieuses de l'hiver, mangeant des aliments grossiers et peinant durement. »

Ses chefs remarquèrent bientôt les brillantes qualités de ce jeune homme si courageux, si intelligent et si travailleur. Il fut rappelé en Angleterre, où il servit, avec distinction, dans le corps du génie.

Quand Stanley organisa son expédition pour la délivrance d'Emin-Pacha, sur la fin de l'année 1886, le lieutenant Stairs lui fit ses offres de services. « Le style court, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait le recommandait fortement à notre attention, écrit le célèbre explorateur. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste. » Et le commandant de l'*Emin Relief Expedition* n'eut pas lieu de le regretter. Il fait un grand éloge du brillant officier, qui fut son bras droit dans les pénibles luttes qu'il eut à soutenir contre les hommes et les choses. « Pendant ces trois années, je jeûnai sans interruption, je travaillai sans trêve onze heures par jour, je dormis sur la terre nue, qu'elle fût sèche ou humide, et je finis par arriver à la côte orientale, avec le sentiment que j'avais accompli des actions dont j'avais le droit d'être fier », écrit, dans son *Journal*, le vaillant officier anglais.

Tout ceux qui ont lu *Dans les ténèbres de l'Afrique*, conviendront que ce témoignage autobiographique est des plus mérités.

Dix-huit mois après son retour, il fut choisi par la Compagnie belge du Katanga comme chef de l'expédition de la côte orientale. Grâce à son énergie, il put surmonter, on a pu le voir, des obstacles qui eussent découragé des caractères moins bien trempés. Le 4 juillet 1891 il se mit en route, et le 14 décembre il arrivait au Katanga, après avoir accompli cette immense route avec une remarquable rapidité. Prudent, prévoyant, énergique et bon, il n'eut pas une seule fois à faire usage de ses armes et sut se tirer avec bonheur de situations souvent inextricables. On sait comment il réussit dans sa mission, comment, tombé malade, il dut quitter un pays désolé par la famine, et comment, après avoir guidé sans encombre sa caravane jusqu'à Chinde, à l'embouchure du Zambèse, il fut tout à coup, au moment même où il allait s'embarquer pour l'Europe, terrassé par un accès de fièvre maligne qui eut facilement raison de ce corps affaibli par les fatigues physiques et morales.

Type de loyauté et d'honneur, caractère jovial et juste, Stairs eût fourni, certes, une magnifique carrière. Quel exemple reconfortant que la simple histoire de la courte mais belle vie de ce jeune homme qui, en huit années, put, par son seul mérite, par son honnêteté et par son travail, s'élever si haut, et laisser après lui le souvenir d'œuvres utiles à ses semblables ! Mais aussi, que de regrets cette perte si soudaine n'inspire-t-elle pas à ceux qui ont à cœur le progrès de l'humanité et de la science !



Le Congo devant Upoto. (D'après une photographie de L. Forfeitt.)

LA PÊCHE AU CONGO

L'INDUSTRIE de la pêche est florissante sur les rives du haut Congo.

Parmi les nombreuses peuplades qui en vivent, il faut citer en première ligne les Bapoto riverains du grand fleuve, lesquels s'adonnent presque exclusivement à cette occupation. Elle est pour eux, en même temps qu'un agrément, une source de revenus et presque la base unique de leur alimentation. En effet, ces naturels sont ichthyophages et mangent rarement de la viande.

Leurs engins de pêche se divisent en deux grandes catégories : les uns sont façonnés en bambou et d'autres sont fabriqués avec des cordes du pays.

Parmi les premiers, il en est qui méritent une mention spéciale. Ainsi, pour prendre les petits poissons (*bola*) dont la taille varie de celle d'une petite sardine à celle d'une épinoche, deux hommes montent dans un petit canot, muni de deux forts crochets en bois assujettis au fond de la pirogue, à l'avant et à l'arrière. A ces deux crochets, et du côté droit, est retenu un instrument carré en bambou, d'environ deux mètres de côté, qui ressemble à un tamis dont les trous n'auraient pas plus d'un à deux millimètres de diamètre. Deux

grandes perches permettent aux pagayeurs d'élever ou d'abaisser à volonté cet appareil. Leur canot ainsi préparé, les deux natifs laissent leur embarcation voguer au gré du courant. Tout en descendant le fleuve, ils abaissent leur engin à fleur d'eau, et, chaque fois qu'ils le relèvent, une multitude de *bolas* retombent dans le fond de la pirogue.

✱

Pour s'emparer des poissons d'une grandeur moyenne, ces indigènes emploient une grande nasse d'environ dix à douze mètres de long sur un de large, qu'ils appellent *locando*. Très flexible, celle-ci peut être roulée pour la facilité du transport. Sept Bapoto s'embarquent en canot de grandeur moyenne (six à sept mètres de long sur quatre-vingts centimètres de large) et font reposer sur ses bords le *locando* déroulé, quatre hommes restant à l'arrière et trois à l'avant; puis ils descendent lentement le cours d'eau, en passant de préférence près des rives et des endroits peu profonds, au-dessus de bancs de sable, par exemple. Quand ils aperçoivent des poissons à leur convenance (les naturels sont très habiles à distinguer les poissons qui nagent entre deux eaux), ils se précipitent tous

ensemble dans l'eau en faisant tomber leur nasse perpendiculairement et en se hâtant de lui faire décrire un cercle. Ils rétrécissent ensuite de plus en plus le *locando* en l'enroulant sur un de ses côtés, tout en ayant soin de tenir hermétiquement fermé le cercle, véritable réservoir où se trouve emprisonné le poisson. A mesure qu'on enroule le *locando*, ce cercle se rétrécit, et bientôt le fretin se trouve enserré au point que tout mouvement lui devient impossible.

Les Bapoto le prennent alors soit à la main, soit au moyen d'une lance en forme de harpon. Ils n'emploient toutefois ce procédé qu'aux eaux basses et moyennes.

Peu de temps avant la crue annuelle, ils construisent des pièges destinés à capturer les poissons qui s'égareront sous les bois riverains inondés. Voici comment ils opèrent :

L'indigène choisit un endroit à sa convenance où il se rend peu de temps avant la crue. Il y fiche fortement en terre des perches distantes l'une de l'autre d'un mètre environ et construit un barrage d'au moins deux mètres de haut dans lequel il réserve un passage.

Au moment même de la crue, il visite l'ouvrage ainsi formé, et adapte au passage laissé libre un grand engin en bambou de forme conique ayant environ deux mètres cinquante de la base au sommet et un mètre de diamètre à la base. A l'intérieur se trouve un deuxième cône en bambou, plus petit, mais placé en sens inverse, de sorte qu'une fois entré dans ce système, le poisson se trouve dans l'impossibilité d'en sortir.

Lorsque survient la baisse des eaux, ce dernier, égaré sur les rives inondées, se retire et rencontre le barrage; forcé de se frayer un chemin, il se précipite dans le piège où il reste captif jusqu'au moment où l'indigène vient s'en emparer.



La pêche la plus productive est néanmoins la suivante :

Figurez-vous un cône en bambous très fins et assez serrés; ayant 2^m50 de hauteur et 1 mètre à 1^m50 de diamètre à la base. A l'intérieur se trouvent deux petits cônes façonnés en tiges de feuilles de bambou, fort flexibles et fixés dans une direction contraire au premier. Par leur disposition, ils permettent aux poissons d'entrer mais non de sortir. Une liane, longue de quatre à cinq mètres, sert à attacher le tout à un arbre de la rive. L'appareil descend par son propre poids au fond de l'eau. Souvent six ou huit poissons de grandeur moyenne sont ainsi faits prisonniers. Généralement, le Mpotu vérifie et relève ces engins vers cinq heures du matin. Sa pêche faite, il les immerge à nouveau, et ils restent ainsi dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient hors de service.

Les femmes et les enfants se livrent, eux aussi, à la pêche. Ils se munissent de petits paniers de bambou à jours, de forme ovoïde, pointue ou cylindrique, et entrent dans le fleuve jusqu'à la ceinture, promenant doucement les corbeilles dans l'eau à l'effet de capturer les petits poissons qui s'y trouvent. Cette méthode est peu productive.



Les filets en cordes sont non moins intéressants à observer. Pour fabriquer la corde, on se sert de la deuxième écorce d'un arbrisseau, on la fait sécher, puis on la tresse. Un homme seul et travaillant bien, en fait environ vingt mètres par jour.

Les natifs d'Upoto façonnent avec ces cordages des filets dont la base est maintenue au fond de l'eau par de petits tubes en terre cuite formant lest, dont la partie supérieure est soutenue par des banches semblables faits en bois. Ils les immergent près des bancs de sable et les tirent ensuite à terre, ramenant ainsi un grand nombre de captifs.

Pour pêcher les grands poissons, ils placent des lignes de fond au milieu du fleuve, aux endroits les plus profonds, taillent un morceau de bois léger en forme de canot et y attachent un hameçon en fer assez grand. Ce dernier est retenu par une corde suffisamment longue pour que l'hameçon touche à peu près le fond de la rivière. Un second lien est attaché au flotteur et tient à une pierre qui fait office d'ancre et maintient le tout au milieu de la rivière.

Comme appât, on accroche à l'hameçon un petit poisson. Lorsque la bête a mordu, on voit le flotteur s'agiter, et tout aussitôt le pêcheur vient avec sa pirogue retirer sa prise. On réussit ainsi à s'emparer d'énormes spécimens des produits vivants dans le grand fleuve.

Reste enfin un moyen fort commun partout : la pêche à la ligne. Comme appâts, l'indigène emploie soit de la ehikwangu, soit un ver de terre. Il est très habile dans la façon de « taquiner le poisson ».



Les Bapoto n'hésitent pas non plus à harponner l'hippopotame. A cet effet, ils font usage d'un harpon de fer d'environ 25 centimètres de long, emmanché sur un bois de lance et retenu à ce dernier par des liens très solides. A l'autre extrémité du bois de lance se trouve un flotteur en bois léger autour duquel s'enroule une corde d'une trentaine de mètres, laquelle est attachée au canot.

Un amphibie est-il signalé, tous les pêcheurs montent deux par deux dans leur petite pirogue; l'un se tient debout à l'avant, le harpon en main, prêt à le lancer; le deuxième, à l'arrière, dirige l'embarcation. Généralement, une vingtaine de canots ainsi montés suffisent pour s'emparer d'un hippopotame.

Ils se portent tous ensemble à l'endroit où l'on sait que se trouve l'animal; aussitôt que celui-ci apparaît pour respirer, on lui jette un harpon; celui-ci atteint-il le quadrupède, la corde qui retient la lance se déroule et indique l'endroit où se trouve l'hippopotame. Quand ce dernier apparaît de nouveau, on lui jette un deuxième trait et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bête ne puisse plus plonger; on l'achève alors, puis on la tire sur un banc de sable pour la dépecer.

Une chasse ou une pêche de ce genre dure ordinairement de douze à vingt-quatre heures.

A. VAN MONS.





Le ravin du Sommeil. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE RAVIN DU SOMMEIL

Le chemin de fer du Congo, après avoir traversé le ravin de la Mission, dont nous avons publié une vue dans notre numéro du 20 novembre 1892, s'engage dans une large crevasse appelée ravin du Diable, lequel a pour affluent le ravin du Sommeil.

Les ingénieurs de la brigade d'études se souviennent de ce passage comme d'un des plus pénibles qu'ils eurent à franchir. Sur ces collines escarpées, recouvertes de quartzites qui se dérobaient constamment sous leurs pieds, la marche était presque impossible, et ce n'est qu'à l'aide de longs bâtons, à pointe bien acérée, que les premiers ingénieurs réussirent à s'y frayer un passage. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils étaient obligés de tailler dans le roc un sentier qui avait le double avantage d'assurer la circulation et de conserver un tracé durable, chose précieuse dans un pays où les piquets

en bois n'auraient pas tardé à disparaître sous l'action des termites.

Dans le fond du ravin, surgit une végétation touffue d'entre les roches entassées, constituant d'épais fourrés qui ont rendu des plus difficiles et des plus laborieux le travail des études.

Notre gravure représente l'endroit où la ligne traverse le ravin du Sommeil. Le déboisement est entamé, et l'on va commencer l'implantation de l'axe de la voie. Le Zanzibarite placé au premier plan, qui appartient à l'équipe de sapeurs chargée du déboisement, peut servir d'échelle; il donne une idée de la végétation dans ce ravin que la locomotive traverse à l'heure actuelle.

L'ouvrage qu'on a construit dans ce passage est un pont métallique de 25 mètres d'ouverture, élevé de 10 mètres au-dessus du torrent et reposant sur deux culées en maçonnerie.



Vue du port de Dar-es-Salam. (D'après une photographie.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (Suite)

Ngerengere. — Les soldats soudanais. — Une route africaine. — Étapes rationnelles d'une caravane. — Hygiène du blanc.
Mrogoro. — Les missions en Afrique. — Manière de préparer le lait.

14 juillet.

Nos caravaniers font de grands progrès. Ils partent plus tôt et traînent moins en route.

Nous avons marché aujourd'hui de 6 h. 20 jusqu'à 10 h. 20, et nous avons campé à Ngerengere, sur les bords de la rivière de ce nom. En route, nous avons fait une halte de 20 minutes. La distance parcourue est de 12 kilomètres et demi.

A mi-chemin, nous avons aperçu les montagnes qui bordent les plaines du littoral. Dans deux jours, nous commencerons l'ascension de ces hauteurs et nous nous dirigerons vers le plateau supérieur du continent, qui a une altitude d'environ 360 mètres au-dessus de la mer.

La Ngerengere se jette dans la Luvu à environ trois journées d'ici, dans la direction du sud-est.

Dans le voisinage de notre camp se trouvent de superbes plaines d'alluvions, où l'on pourrait faire croître à peu près tout ce qu'on voudrait. Je suis certain que manguiers et cocotiers y pousseraient à merveille. Il y a même un manguiier tout près de ma tente, dans le voisinage de ce qui fut jadis l'emplacement d'un village. Actuellement, il n'existe plus à

Ngerengere que trois petits villages. On me dit que jadis il y en avait au moins dix ou douze. C'est le résultat de la guerre d'il y a deux ans, entre les Allemands et les Arabes de Bushiri.

15 juillet.

Marché trois heures et quarante minutes et campé à Mkoa, dans les hautes herbes.

Mkoa était autrefois un populeux village, mais les habitants, effrayés par les pilleries continuelles des caravanes de passage, ont déserté la localité et s'en sont allés bâtir un village à 3 kilomètres plus au nord. Ils ont une peur folle des soldats soudanais au service des Allemands, et leurs traits expriment une terreur indicible quand ils racontent les exactions et les razzias opérées par ces aimables créatures. Cela ne m'étonne pas, car je doute que l'on trouve dans n'importe quelle partie du monde des brutes semblables à ces Soudanais.

La montée a été rapide ce matin. En faisant bouillir mon thermomètre, j'ai constaté que l'altitude variait entre 285 et 300 mètres, tandis qu'à l'emplacement que nous avons occupé hier elle était de 156 mètres! De hautes montagnes nous

entourent de toutes parts. Elles sont couvertes de broussailles rares. Par endroits, l'herbe atteint une hauteur énorme, mais les arbres ne valent rien, car ils sont fort malmenés par les incendies annuels.

Ce matin, nous avons pu partir à 6 h. 15, au moment du lever du soleil. J'espère que dorénavant nous pourrions nous mettre en route à 6 heures. Quant à moi, toujours debout vers 5 heures, je perds une bonne demi-heure à mettre en train hommes et choses.

16 juillet.

Étape de trois heures trente minutes. Bivouac à l'ouest de Makessi.

A cause de la stupidité des guides, nous avons dépassé les puits et dressé le camp à une bonne demi-heure de l'eau. Toute la matinée, nous avons escaladé des pentes raides et passé devant un grand nombre de champs de *mtama*, qui atteint 3^m30 à 3^m60 de haut.

La marche a été très fatigante.

17 juillet.

En deux heures et cinquante minutes, nous avons atteint un village situé à l'ouest de Simbamweni et nous avons gravi une altitude de près de 92 mètres. Hauteur de camp, 468.76 mètres. La route était bien meilleure que celle de ces derniers jours. Aussi, avons-nous atteint la fin de l'étape plus tôt et l'arrière-garde a-t-elle rallié l'avant-garde en vingt minutes.

Combien peu l'on comprend en Europe ce que c'est qu'une exploration en Afrique. Nous parlons de route, alors qu'en réalité il n'en existe pas la moindre trace dans le pays. Ce qui, en d'autres contrées, serait une route n'est ici qu'un simple sentier qui conduit d'un lieu à un autre par des voies tortueuses et loin d'être les plus courtes. Sur ces sentiers, il n'est possible de marcher qu'à la file indienne, de sorte que souvent notre personnel de 350 hommes s'étend sur un espace d'au delà 3 kilomètres. Il n'y a pas moyen pour le blanc qui est en tête ou à l'arrière de s'assurer comment se comportent ceux du centre, s'ils s'assoient, s'éparpillent ou vont de l'avant, car les longues herbes et les arbres empêchent ordinairement la vue de s'étendre à plus de 75 ou de 92 mètres de distance.

Tous les matins, je me lève à 5 h. 10 et je déjeune de mon mieux avec les reliefs du dernier repas de la veille, en y ajoutant une tasse de thé. Je ne suis pas un fervent du « café noir », c'est-à-dire du café accompagné d'un biscuit. Selon moi, il importe le matin de se remplir l'estomac plus qu'à un autre moment de la journée. On s'expose pendant des heures en plein soleil, il est donc rationnel que l'estomac soit suffisamment rempli. Qui donc pourrait travailler longtemps, sous les rayons ardents du soleil, sans être bien lesté? En tout cas, cela me serait impossible, à moi.

Sur cette question de la marche d'une caravane africaine, on a écrit de purs radotages dans de savants livres que je pourrais citer. Il faut, comme de juste, tenir compte d'abord de la condition des hommes auxquels on commande. Si l'étape est longue, fournissez-la d'une traite en ne faisant pas de halte dépassant 45 minutes. Ce doit être là une règle générale. Prenons l'exemple d'une étape de 32 kilomètres. A en croire les auteurs orthodoxes, il faudrait d'abord accomplir 19 kilomètres, puis se reposer pendant la forte chaleur, et finir le restant du chemin pendant la fraîcheur de l'après-midi et de la soirée. C'est tomber dans une erreur capitale. En effet, si

l'on agit ainsi, il faut arrêter tout, et se mettre sans retard en quête d'un endroit ombragé. Résultat de ce beau système : pendant ces deux ou trois heures de repos, toute la caravane, depuis les hommes jusqu'aux boys, deviendront aussi raides qu'un bâton. Et qu'advient-il si on ne trouve pas à se mettre à l'ombre! L'homme blanc, lui, peut faire dresser sa tente et s'y mettre bien à son aise, mais ses noirs devront, les pauvres, rester exposés aux ardeurs du soleil jusqu'à ce qu'il plaise à celui-ci de refréner ses ardeurs.

Toutes choses étant en l'état, la meilleure méthode à suivre est celle-ci : se mettre en route à 6 heures du matin ; accomplir les dix-neuf premiers kilomètres avec une halte de 20 minutes au dixième. Au dix-neuvième, on s'arrête, le temps de permettre aux blancs de manger, puis on recommence huit ou dix kilomètres avec une nouvelle halte de 20 minutes. On achève ensuite le reste de l'étape pour ne se reposer qu'au lieu de campement. L'expérience m'a démontré que 25 kilomètres par jour pour une caravane marchant six jours par semaine en longue colonne est la plus grande traite qu'elle puisse fournir. Après cet exercice, un repos quotidien d'une demi-journée est nécessaire.

En Afrique, l'absorption d'aliments mauvais et mal cuits cause plus de maladies qu'en Europe l'abus des boissons ou de la table. Certains blancs, chose ridicule, n'emportent qu'en minimes quantités des objets qui, chez eux, leur sont d'une nécessité absolue. Selon moi, tous les Européens devraient se pourvoir, tout au moins, de sel, de thé, de café et de certains biscuits durs. Ils devraient, en outre, faire provision de quelques douceurs pour les cas de fièvre et de dysenterie. J'emène, moi, 51 caisses de provisions européennes, ce qui est bien supérieur à ce que possédait Stanley pour ses dix compagnons blancs. J'espère, de plus, être à même de renouveler à Unyaniembe⁽¹⁾ notre assortiment de thé et de sel, et de pouvoir acheter du café dans le Katanga. Chacun des blancs de ma caravane possède sa propre tente, son cuisinier particulier, — qui reçoit 7 dollars par mois, soit deux de plus qu'un porteur —, son propre âne et trois garçons pour le service de sa tente et de son baudet. Nous sommes bien pourvus de remèdes pharmaceutiques, choisis parmi les meilleurs, et emballés avec un soin tout spécial. De plus, chacun de mes adjoints possède au moins six porteurs personnels et ne peut en avoir moins de cinq, sauf autorisation de ma part. Je doute que jamais officiers d'une caravane pénétrant dans l'Afrique intérieure aient voyagé dans de meilleures conditions que les miens.

18 juillet 1891.

3 heures de chemin. Campé à Mrogoro, ou village de Kingo.

Notre route a été bien intéressante. A notre gauche se dressaient des montagnes, dont la cime disparaissait dans les nuages et qui s'élevaient à une hauteur d'environ 912 mètres. Au-dessous de nous, à notre droite, s'étendaient les plaines couvertes, par-ci par-là, de touffes broussailleuses et parsemées de villages. La mission française de Mrogoro est située au sud-sud-est du village, à une distance de 3 1/2 kilo-

(1) Tabora. Le capitaine Stairs fait erreur en pensant qu'Unyaniembe est le nom indigène de cette localité, c'est le nom de la province dont Tabora est le chef-lieu. Le chef indigène de l'Unyaniembe, le sultan Sikki, que les Allemands viennent de battre avec le concours du lieutenant Long, habite à côté de Tabora. Dans la ville réside le vali arabe, qui a autorité sur les Arabes de la région.

mètres sur un éperon de la colline qui domine la vallée de 121^m60. Jephson et moi nous l'avons visitée lorsque nous avons passé par ici avec Emin et Stanley, et, tous deux, nous avons été charmés par les agréables ombrées et les frais ruisseaux à l'onde pure que nous y avons rencontrés.

Soyons justes : tous les missionnaires français que j'ai rencontrés ont invariablement choisi des endroits éminemment favorables pour y bâtir leurs stations, tandis qu'il n'en est pas de même des postes établis par nos missionnaires anglais. Les prêtres français, telle est mon opinion, font plus de bien aux indigènes que les nôtres. Ils apprennent, en effet, aux noirs les métiers de charpentier, de maçon, d'agriculteur, de cuisinier, alors que, très souvent, les missionnaires protestants se bornent à apprendre aux païens à chanter affreusement des hymnes.

L'altitude de notre bivouac de ce jour est de 456 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui prouve que nous avons descendu légèrement depuis hier. La campagne est superbe ici. Elle est bien arrosée, fertile : on pourrait y planter n'importe quoi ; le froment y viendrait certainement à merveille.

Bonchamps me semble un peu las depuis quelques jours. Ah ! que je voudrais pouvoir parler convenablement le français ! C'est surtout en voulant parler des choses techniques que j'échoue misérablement.

Mon âne est toujours solide. Je ne l'ai pas encore monté pendant une étape complète.

19 juillet.

Halte à Mrogoro.

J'ai distribué une ration d'étoffe pour 5 jours : 4 coudées ⁽¹⁾ par homme.

Vu la lenteur de notre marche, je commence à craindre que nous n'ayons pas suffisamment d'étoffes pour nous conduire jusqu'à Mamboia. Nos étapes, jusqu'ici, ne sont encore que de trois heures seulement. On ne rencontre de l'eau qu'à ces distances, et mes hommes ne sont pas encore assez rompus à la marche pour que j'ose me permettre de leur faire faire six heures de chemin. En effet, dans ce dernier cas, beaucoup d'entre eux ne rentreraient au camp que la nuit, exténués, et finiraient par déserteur.

Est-ce assez agaçant que de devoir stationner ainsi que je le fais ici, afin de permettre aux hommes de s'acheter des

vivres, puis de ne pouvoir avancer qu'à raison de trois heures par jour !

Bonchamps continue à se porter mal. Il présente tous les symptômes de la dysenterie.

J'ai reçu hier, à titre de cadeau, de Kingo, chef de ce village, un mouton, des *boyzas* (épinards), six œufs et un bol de lait caillé.

Il est regrettable que, dans toute l'Afrique centrale, les indigènes laissent leur lait se cailler avant de le boire. Dans cet état il se digère, il est vrai, beaucoup plus facilement qu'à l'état frais. Je suppose que c'est par amour de la saleté et par paresse que, la plupart du temps, ils s'abstiennent de laver leur pot à lait. Il en résulte qu'à peine ce liquide s'y trouve-t-il versé qu'il aigrit presque aussitôt.

Les Pères français m'ont envoyé des ehoux, des oignons et des légumes. Le Père Horne est supérieur de la mission de Mrogoro. Son adjoint est malade. Ces missionnaires catholiques sont, en général, des hommes intelligents, au jugement sain et sûr.

Le capitaine Jacques, je le crains, va me rattraper. A tout prix il faut que, sur cette partie de la route, ce soit moi qui le dépasse, sinon ses 500 hommes mangeraient tout ce qui se trouve encore dans les villages.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

⁽¹⁾ La coudée se mesure du coude au bout du doigt. Elle est en moyenne de 45 centimètres. A la côte, 8 coudées valent 1 *doti*, et l'*upande* vaut 4 coudées, soit un demi *doti* ou encore 8 mains.

A Tabora, le *doti* équivaut à 7 coudées, et à Ujiji il en mesure 6.

Le *mikono* ou coudée, quand on le mesure pour le posho, donne lieu à des scènes fort amusantes. Les caravaniers choisissent celui d'entre eux qui a le bras le plus long, et, quand on mesure l'étoffe, rien n'est risible comme de voir cet étalon-métrique d'un nouveau genre allonger les doigts pour gagner quelques millimètres.

Le major Cambier, lors de son expédition pour compte de l'*Association internationale africaine* distribuait à ses hommes, en guise de posho, 1 *upande* (4 coudées = 8 mains) pour 6 jours de la côte à Tabora. A partir de ce point, il accordait un *upande* pour 4 jours. A Karema, il en donnait un pour 10 jours. Comme on voit, au fur et à mesure qu'on s'enfonce à l'intérieur, on obtient plus d'objets pour une même somme en étoffe. Celle-ci a donc plus de valeur. C'est l'effet du me leur marché des vivres et aussi du coût de transport des ballots d'étoffe unité monétaire.



L'hôtel du gouverneur allemand à Dar-es-Salam.

LES CROCODILES⁽¹⁾

III

LE crocodile et le gavial se rencontrent dans tous les affluents du Congo et dans ses lacs. On en a vu dans de petits étangs ou lagunes n'ayant absolument aucune communication avec des rivières et situés à plusieurs lieues de celles-ci. Par contre, une des particularités du lac Albert-Edouard, c'est qu'il ne s'y trouve pas le moindre crocodilien.

Un jour, le hasard fit assister M. De Meuse à un combat furieux entre deux de ces reptiles dont la taille dépassait cinq mètres.

« Je descendais, écrit-il, le Stanley-Pool en canot. Nous naviguions entre les îles et les bancs de sable que forme cette immense étendue d'eau.

« Couché sous ma légère tente, assoupi par l'atmosphère chaude et humide, propre aux régions tropicales, j'allais m'endormir bercé par le balancement de ma pirogue, quand mes pagayeurs cessèrent de ramer. L'un d'eux, m'interpellant et m'indiquant de la main un énorme banc de sable dont nous nous approchions, me dit à voix basse : « *N'Gando mibalé tumba* » (des crocodiles qui se battent). En effet, à environ cinquante mètres de nous, je vis deux de ces énormes bêtes aux prises sur un banc dont leurs énormes queues balayaient furieusement le sable, qui voltigeait en tous sens.

« Portés par le courant, nous pûmes en approcher sans bruit, et tout à mon aise je pus contempler le spectacle. L'un des monstres, déjà couvert de blessures, parvint à un moment donné à saisir son adversaire par une cuisse qu'il broya sous ses terribles dents, puis en deux ou trois secousses formidables il la détacha du tronc.

« L'abordais à une quinzaine de mètres des dégoûtants reptiles sans qu'ils s'aperçussent de ma présence, tant était grand leur acharnement. Celui qui venait d'avoir la cuisse amputée sembla vouloir cesser le combat et se tenait sur la

défensive, présentant toujours son énorme gueule aux morsures que son antagoniste cherchait à lui infliger. Mais gêné dans ses mouvements par sa blessure, il fut retourné d'un violent coup de queue que lui donna dans le flanc son ennemi, qui, profitant de la position de sa victime, la happa en plein corps, l'empêchant ainsi de se relever et lui broyant les côtes. Vainement le malheureux vaincu cherchait à se débarrasser de cette mortelle étreinte : ainsi paralysé, il ne possédait plus aucun moyen de défense.

« M'étant approché du groupe, d'une balle bien placée je

cassai la tête du vainqueur, qui lâcha prise, fit quelques soubresauts et expira. Au bruit de la détonation de mon arme, le vaincu rassembla ses forces et se précipita dans l'eau, où il disparut. En moins de vingt minutes, mes pagayeurs wangata, très friands de cette chair, eurent dépecé l'animal tué, lequel mesurait 5^m65 de long. Dans l'estomac, nous trouvâmes trois bracelets en cuivre et des perles de verre pro-



Enfants se baignant sur la plage de Matadi. (D'après une photographie de M. Shanu.)

venant de victimes humaines. »

Ce dernier détail donne raison à ce que nous avons déjà dit précédemment de l'insouciance que montrent les femmes et les enfants noirs ordinairement victimes des crocodiles et qui, cependant, n'hésitent pas à se baigner dans le fleuve, oublieux du danger qui les menace.

Le gavial est également très répandu dans tous les cours d'eau du Congo; il se distingue de son congénère par sa couleur d'un vert noirâtre. Il est facilement reconnaissable à son museau étroit et très allongé et dont l'extrémité s'élargit en forme de spatule. Sa taille dépasse rarement cinq mètres; ses dents sont à peu près égales, les quatrièmes de la mâchoire inférieure s'encastrent dans la mâchoire supérieure par des échanements. Il possède à peu près les mêmes mœurs que le crocodile, mais, d'après les naturels, il n'attaquerait jamais l'homme et se nourrirait exclusivement de poissons.

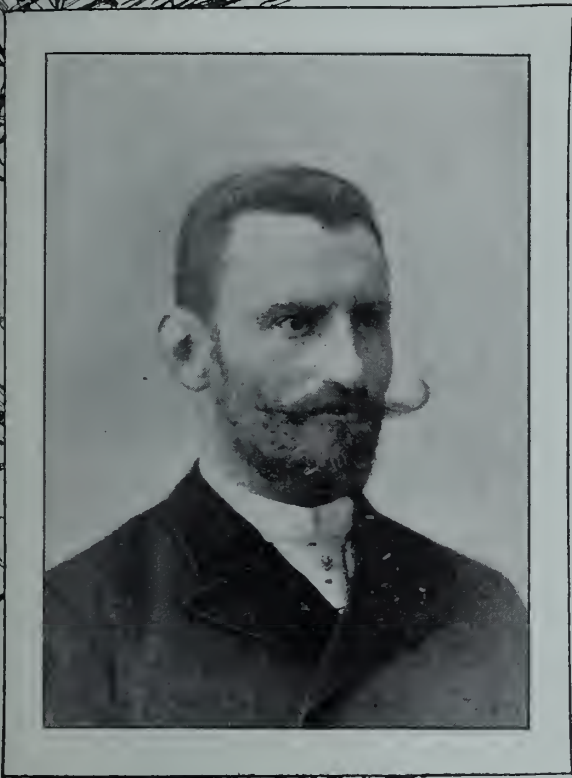
(1) Voir le *Congo illustré* de 1892, p. 32 et 96.

CAMILLE DELCOMMUNE

Né à Réthel (France) de parents belges, le 30 juin 1859, directeur en Afrique de la *Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo*.

Premier départ pour le Congo, au service de la maison Daumas et C^e, le 6 décembre 1883. Rentré en Belgique en 1889.

Deuxième départ en qualité de directeur adjoint de la *Société belge du Haut-Congo*, 1^{er} mars 1890. — Franchit les rapides de Zongo, le 17 août 1891. — Directeur de la *Société du Haut-Congo* en 1892. — Mort à Kinshassa, le 26 décembre 1892.



PEU d'hommes ont fourni une plus rapide et plus brillante carrière, plus brusquement terminée.

Camille Delcommune vient de mourir à 33 ans dans des conditions particulièrement attristantes pour ceux qui l'ont connu. Il assistait, avec sa bienveillance habituelle, à l'enterrement d'un de ses subordonnés, M. Ernest Beckers. Pour prononcer quelques paroles sur sa tombe, il s'était découvert; une insolation l'a frappé. La fièvre hématurique qui s'est ensuite déclarée l'a enlevé en quelques jours. Par une étrange ironie du sort, c'est donc des suites d'une imprudence amenée par l'oubli de lui-même que cet homme, si mesuré d'ordinaire, est ainsi tombé victime.

Il y a dix ans déjà, le 6 décembre 1883, il s'était embarqué pour le Congo une première fois, et y avait fait d'une traite un séjour de six ans, dont on peut dire que presque pas un jour ne fut perdu.

Il était parti au service de la maison française Daumas et C^e, comme adjoint à la factorerie de Kinsembo; mais à peine était-il en Afrique, que ses étonnantes qualités d'audace et d'énergie se firent remarquer, en même temps qu'il montrait, quoique si jeune, des aptitudes commerciales inattendues, rares, et révélait un art de se concilier les sympathies des indigènes, singulièrement précieux dans ces contrées nouvelles.

Aussi la maison Daumas ne le laissa guère longtemps dans une situation inférieure. Bientôt il fut nommé gérant de la factorerie de Boma, puis, en 1885, chargé de fonder un certain nombre d'établissements sur la rive française du haut Congo.

Il fut le premier Européen qui acheta de l'ivoire dans le haut Congo.

C'est avec une sorte de maîtrise qu'il faisait le commerce : d'une activité sans bornes, d'un entrain et d'une gaieté inaltérables, explorant hardiment les régions inconnues, bien venu chez les noirs, usant de toutes les ressources et de tous les moyens qu'offraient les circonstances, lançant des steamers sur le haut fleuve, comme il le fit pour l'*Alima* en 1886 et pour la *France* en 1888, ou bien poussant avec ses porteurs par monts et par vaux lorsque le transport par fleuves lui était impossible. Du 26 décembre 1885 jusqu'au 18 février 1886, Delcommune avait fait plus de trois cents lieues par les sentiers étroits et tortueux d'Afrique, et pendant des années ce fut ainsi, sans que rien vint ralentir son entrain et son zèle.

Le secret de cette merveilleuse activité? C'est qu'il aimait l'Afrique et qu'il avait le pressentiment et la prévision des magnifiques destinées qui y attendent les Européens. Sa correspondance est pleine d'effusions optimistes. « Les affaires que l'on peut faire dans le haut Congo sont incalculables », écrivait-il un jour. Un autre jour, il disait : « Qu'elle est belle cette vie d'Afrique comparée à notre vie d'Europe! Quelle liberté! Comme on peut produire quand on a le caractère entreprenant et la ferme volonté d'arriver au but! »

En 1889, il rentrait en Europe avec son frère Alexandre, qui venait d'effectuer, pour la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, un voyage d'exploration sur le haut fleuve, et, après quelques mois à peine de repos en Europe, le 1^{er} mars 1890, il repartait, mais cette fois au service de la *Société belge du Haut-Congo*, qui, jugeant son mérite, lui confia le poste de directeur adjoint. Il remplit ses fonctions de telle façon qu'il y a un an, il était nommé directeur. Malgré des circonstances devenues difficiles, il occupa ce poste élevé avec une intelligence, une fermeté et une autorité qu'on pouvait à peine attendre d'un homme aussi jeune. Mais l'expérience et le caractère suppléaient à l'âge. On le vit bien, lorsque pour établir de nouveaux postes commerciaux, le 17 août 1891, il franchit le premier, avec un steamer, les rapides de Zongo.

Il est tombé en plein épanouissement de ses jours, après une carrière déjà féconde et au seuil de destinées plus vastes. Sa perte est grande pour les intérêts belges au Congo. Elle est pénible aussi pour l'État du Congo, auquel il était profondément dévoué et dont les gouvernants, sans exception, l'aimaient beaucoup, ce qui s'explique d'ailleurs par le tact qu'il avait su montrer.



Le port de Léopoldville. (D'après une photographie du lieutenant Carton)

LA FLOTTILLE DU HAUT CONGO

IL y a seize ans à peine, Stanley descendait le Congo, jusqu'alors inconnu, avec la *Lady Alice*, une baleinière, escortée d'une flottille de canots indigènes.

Sur les deux rives de l'énorme fleuve, de toutes parts les populations riveraines détachaient leurs énormes canots de guerre pour se lancer à la poursuite de ces étranges visiteurs qui n'eurent pas moins de 32 combats à soutenir. Quatre ans après, en 1881, le même Stanley reprenait l'exploration du haut fleuve avec un petit vapeur de minime importance, l'*En Avant*.

Déjà, à cette époque, ce fait semblait presque prodigieux, et on estimait que le transport de ce petit bateau à vapeur, à travers la région des cataractes, était un vrai tour de force. A l'heure qu'il est, ce « tour de force » a été renouvelé maintes et maintes fois, et avec des bateaux autrement importants et considérables. Chaque année voit sur le haut Congo quelque nouveau vapeur s'ajouter à la flottille, qui s'en va mainte-

nant dans les parties les plus reculées de l'État du Congo, annoncer le progrès et la civilisation.

✧

Onze années à peine se sont écoulées depuis la tentative audacieuse de Stanley, et près de 40 steamers, plus un nombre au moins égal d'allèges d'acier et de baleinières, naviguent sur le grand fleuve africain.

Quatre-vingts bateaux, tel est donc le chiffre actuel de la flottille du haut Congo!

Et tandis que ces progrès considérables étaient accomplis, tandis que croissaient dans ces proportions inouïes le trafic et la navigation sur le grand et majestueux cours d'eau de l'Afrique centrale, la situation restait pour ainsi dire stationnaire sur le Niger, le Zambèze, le Nyassa, le Tanganika, le lac Victoria.

Et cependant, que de fatigues ont dû être prodiguées, que

ERRATUM. C'est par erreur que dans notre dernier numéro, nous avons attribué l'art. le sur la *Pêche au Congo* à M. Van Mons. Cet article émane d'un correspondant qui désire garder l'anonymat.

de patiente et tenace persévérance il a fallu déployer pour en arriver à un pareil résultat ! Chacun de ces bateaux qui flottent si fièrement sur les vastes eaux du Pool a dû être transporté pièce par pièce, à dos d'homme, au travers du pays le plus tourmenté qui soit. Il a fallu escalader des montagnes, franchir des fondrières, passer par-dessus les rivières torrentueuses, aux berges escarpées, se hisser le long de rocs presque infranchissables. Certaines pièces, pour l'ascension des pentes, ont exigé des attelages de plusieurs centaines de nègres.

Ce qu'il a été dépensé d'énergie et de labeur à ce travail gigantesque est incalculable. On peut le dire avec un légitime orgueil, car l'honneur en revient à nos compatriotes, ceux qui y ont consacré leur activité ont bien mérité de la civilisation. Chaque fois que les eaux du Pool reçoivent un nouveau steamer, un pas de plus est fait vers l'accomplissement de la grande œuvre entreprise par les Belges dans l'Afrique centrale.

Déjà maintenant, le Congo jusqu'aux Falls, le Kassaï jusqu'à Luebo, le Sankuru jusqu'à Luzambo, le Lomami jusqu'à Bena-Kamba, l'Ubangi jusqu'à Yakoma, la Sanga, la Tchuapa, la Lulonga, la Mongala, l'Itimbiri, l'Aruwimi, sont sans cesse parcourus par les vapeurs avant-coureurs du progrès triomphant.

Que, dans quelques années, le chemin de fer soit ouvert à l'exploitation et plus de deux cents steamers, sans compter les bateaux à voiles, provoqueront bientôt dans le bassin central du Congo un mouvement de va-et-vient incessant et considérable.

Et tandis que les steamers de l'État, des Compagnies et des missions sillonnent ainsi le fleuve, inconnu il y a quinze ans, et certains de ses affluents découverts d'hier seulement, tandis que les intérêts commerciaux suivent sans hésitation et parfois devancent les pas des explorateurs pour l'exploitation de cette riche terre vierge révélée au monde par Stanley, dans le bas Congo abordent les grands transatlantiques et circulent une foule de petits vapeurs reliant entre eux les divers établissements religieux, commerciaux et administratifs.

Tel est le résultat réalisé en onze années.

En présence d'un pareil mouvement, devant ce «*rush*» du commerce et de la civilisation, en assistant à cette escalade incroyable, par des steamers, des rochers et des montagnes de la région des chutes, en voyant cette course fiévreuse pour la prise de possession des meilleurs emplacements destinés à l'exploitation future, qui donc oserait encore nier l'avenir des hauts plateaux africains ? A aucune époque de l'histoire coloniale on ne constate pareil élan. Toutes les stations et factoreries un peu importantes du haut fleuve ont aujourd'hui un steamer à l'attache, qui dessert le commerce, ravitaille le poste et sert de véhicule, à la fois aux marchandises et aux idées qui s'en vont transformant, avec une prodigieuse rapidité, des peuplades et des territoires dont, il y a dix années à peine, on ignorait même le nom.

☆

Les steamers du haut Congo jaugent de 10 à 45 tonnes. Depuis quelques années, on tend à leur donner un cubage moyen de 30 tonnes et à substituer la coque d'acier à la coque de bois. Le type le plus adopté est celui appelé *stern wheel steamer*, à fond plat et à roue d'arrière. Tels sont les superbes

steamers de 45 tonnes, lancés en 1891 par la Société belge du Haut-Congo : l'*Archiduchesse Stéphanie* et la *Princesse Clémentine*.

Notre gravure représente un des steamers qui, il y a trois ans, pouvait être considéré comme le type le plus parfait existant sur le haut fleuve. On a fait depuis de grands progrès, non seulement au point de vue du tonnage, qui s'est élevé de 25 à 45 tonnes, mais encore au point de vue des installations.

Pour faire bien comprendre les conditions multiples que doivent réunir les bâtiments destinés à la navigation fluviale congolaise, nous pensons qu'une courte description des steamers *Princesse Clémentine* et *Archiduchesse Stéphanie* — deux bateaux sœurs — pourra être utile. Ces steamers ont 24^m40 de long, 5^m59 de large et 1^m27 de creux ; un étage, un pont supérieur, avec des cabines pour les blancs, se trouve bâti au-dessus du pont inférieur, où se tiennent les noirs et où l'on empile les charges. Le toit qui surmonte le «*quartier des blancs* » reçoit les cages à poules et les menus ballots. Les cabines aménagées sur le pont supérieur sont construites en bois de sapin jaune et contiennent des lits et des banquettes. A l'avant, il s'en trouve une pourvue de deux canapés-lits et contenant la machine du gouvernail. A l'arrière est construit un rouffle contenant la cabine du commandant, une table, chaise, lit, banquette, lavabo, etc. Puis vient un salon-chambre à coucher, suivi d'une autre chambrette. Au lieu de vitres, les portes et les fenêtres sont pourvues de moustiquaires en fil de cuivre.

On voit que le confort a fait certains progrès, et que nous sommes loin de l'époque de l'*En Avant* et de l'*A. I. A.*, ces vaillants petits bateaux, qui ont servi à Stanley et à ses successeurs à s'ouvrir un chemin à travers le grand inconnu, et où l'on était exposé aux mille inconvénients si pittoresquement décrits dans *Cinq années au Congo*.

Vienne l'achèvement du rail Matadi-Pool, ce confort relatif s'améliorera encore, et aucun obstacle n'arrêtera plus le jeune étendard bleu à étoile d'or uni au vieux drapeau tricolore brabançon.

☆

Voici la liste des steamers qui composent actuellement la flottille du haut Congo :

État indépendant du Congo : *Ville de Bruxelles*, *Ville d'Anvers*, *Ville de Bruges*, *Stanley*, *Ville de Gand*, *Ville d'Ostende*, *En Avant*, *A. I. A.*, *Ville de Verviers*, *Ville de Charleroi*, *la Délivrance*.

État français : *Ubangi*, *Djue*, *Alima*, *Courbet*.

Maison hollandaise : *Holland*, *Frederick*, *Antoinette*.

Mission de Scheut : *Notre-Dame du Perpétuel Secours*.

Mission du St-Esprit : *Léon XIII*.

Baptist Missionary Society : *Peace*. Plus un steamer en cours de route.

American Baptist Missionary Union : *Henry Reed*.

Congo Balolo Mission : *Pioneer*.

Société anonyme belge du Haut-Congo : *Princesse Clémentine*, *Archiduchesse Stéphanie*, *Roi des Belges*, *Florida*, *Général Sanford*, *Baron Weber*, *Baron Lambertmont*, *le Daumas*, *Auguste Beernaert*, *France*, *Ville de Paris*, *l'Alexandre*, *le Camille*, *la Julie*.



Le « Menhir ». (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE « MENHIR »

A l'époque des études du chemin de fer, les ingénieurs qui opéraient dans les environs de Matadi trouvèrent, non loin du kilomètre 25, un amas de roches dont la structure bizarre rappelait assez exactement les anciens monuments contemporains chez nous de l'époque druidique.

Un camp ayant été établi en cet endroit, on le nomma « le camp du Menhir ». Camp du Dolmen aurait été plus juste, car le curieux point de vue que représente notre gravure rappelle la pierre qui recouvrait les corps des guerriers et sur laquelle les druides consumaient leurs sacrifices plutôt que les hauts blocs pierreux de l'antique Armorique.

Cette pierre a été enlevée, depuis, pour les besoins de la construction du chemin de fer. Elle ne constituait cependant pas un dolmen; c'était un *ludus naturæ*, un jeu de la nature, un « témoin » de roches jadis ambiantes et enlevées par les érosions ou les pluies. Telle est l'opinion de l'éminent géo-

logue M. E. Dupont, que nous avons consulté. Rien ne justifie, d'après lui, l'existence, parmi les peuplades du bas Congo, d'un état de civilisation suffisant pour que ces indigènes ou leurs ancêtres aient jamais pu songer à élever même un monument primitif comme le serait un dolmen.

On connaît dans la région de l'Afrique occidentale plusieurs exemples de roches branlantes du genre de celle qui figure ci-dessus. Elles sont toutes d'origine naturelle. On remarque, au reste, sur celle qui nous occupe des traces visibles d'érosions.

D'après E. Dupont, la série géologique à laquelle appartient la région où se trouve le prétendu dolmen, présente les caractères d'un groupe de micaschistes et surtout de gneiss amphibolique. Il s'y trouve de nombreux et larges filons de quartz blanc, les feuilletés schisteux sont uniformément inclinés vers l'ouest, c'est-à-dire vers la côte, sous un angle souvent faible. Le Menhir est un bloc de schiste micacé.



Arrivée d'une caravane aux abords de Mpwampwa. (D'après une photographie appartenant à la *Deutsche Kolonialgesellschaft*.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Une vie active. — Mes souhaits. — La Mkata. — L'indolence des Africains. — Encore des désertions.

19 juillet.

UNE grande caravane surchargée d'ivoire a passé au travers de notre camp, à midi. D'ici à Bagamoyo, un bon courrier ne met que trois jours et demi.

Voici à peine deux mois que j'ai quitté l'Angleterre, et il me semble qu'il y en a déjà six. Quel travail considérable j'ai accompli durant ce court laps de temps ! Au service, on n'en ferait pas autant en une année. Vrai, deux ans de travail, c'est plus qu'assez dans ce pays, où les fatigues physiques et morales exercent sur l'individu une action si délétère.

Ma tente est suffisamment confortable. Il s'y trouve un lit, une table, une chaise, des bougies et des livres pour lire la nuit. Quelle différence d'avec mon précédent voyage avec Stanley ! Nous n'avions alors aucun de ces objets de luxe et, pendant ces trois années, j'ai constamment dormi par terre ; je mangeais, à cette époque, assis sur une caisse, me servant d'une autre caisse en guise de table.

Quelle étrange existence que la mienne quand je la compare avec celle de mes camarades de l'armée !

Je quitte mon pays, étant encore un gamin de 12 ans, afin d'aller à l'école dans un pays étranger. Je passe ensuite quatre années à Kingston. Puis je me retrouve dans les forêts vierges de la Nouvelle-Zélande où, pendant deux ans et neuf mois, je mène la sauvage vie du plein air, travaillant dur par les pluvieuses journées de l'hiver néo-zélandais et mangeant des aliments grossiers et coriaces.

Et voici que tout à coup je me trouve transporté à Chatam et à Londres, menant une vie diamétralement opposée, mangeant tout mon saoul, dormant à mon aise, sans précautions spéciales à observer pour assurer ma sécurité, n'ayant pas énormément à travailler et à penser. Ensuite, changement à vue : cette vie calme et monotone, je l'échange soudain contre une plus ardue. Je passe en Afrique avec Stanley,

jeûnant pendant trois années, couchant sur la terre, qu'elle soit sèche ou humide, menant un dur labeur journalier de onze heures par jour en moyenne, et aboutissant finalement à la côte orientale avec le sentiment que j'ai accompli des actions dont j'ai le droit d'être fier.

Après cela, me voilà encore une fois de retour à Londres et à Aldershot (1), avec tout plein de temps et d'argent, dinant, dansant et faisant dans les châteaux des séjours prolongés jusqu'à ce que mon cœur en eût assez. Puis, tout change de nouveau, et je me trouve, aujourd'hui même, en route pour le Centre noir.

Avouons qu'en tout cas je n'ai pas laissé l'herbe pousser sous mes pieds : à l'âge de vingt-huit ans, je me trouve commandant d'une assez grande expédition, chargé d'une mission de haute confiance avec, en perspective, toutes sortes de difficultés à vaincre.

Il est trois points spéciaux de ma mission que je voudrais voir parachevés :

1° Avant tout obtenir un succès complet auprès de Msiri et un résultat satisfaisant de mon travail au Katanga ;

2° La découverte de mines au Katanga avec l'assurance qu'elles permettront une exploitation lucrative ;

3° Des découvertes géographiques utiles pendant ma traversée des pays situés à l'ouest du Tanganika.

En résumé, je me souhaite succès sur toute la ligne, et un rapide voyage de retour afin de revenir en bonne santé au pays.

Smith Mackenzie and Co auraient dû déjà me faire parvenir le courrier d'Angleterre, qui devait arriver à Zanzibar le 13 juillet. J'aime à apprendre les nouvelles du monde extérieur aussi longtemps que cela se peut ; quand je sais qu'il y a impossibilité absolue, alors la chose m'importe peu.

Mes observations d'altitude, de longitude et de latitude sont faites avec un soin scrupuleux.

J'ai été forcé de laisser à la mission française trois de mes hommes, incapables de continuer à marcher. Perte sèche : 75 dollars, car ils ont chacun reçu 25 dollars d'avance. Ce système n'est-il pas inique ?

20 juillet.

Quitté Kingo à 6 heures du matin. Marché pendant trois heures, puis halte de vingt minutes. Nous sommes repartis et, après une nouvelle traite de deux heures, nous avons atteint Kilimaubiri. Total de l'espace franchi : 17 kilomètres. Ce n'est pas mal pour des gens encore neufs comme nos caravaniers.

Je bous d'impatience, tant je voudrais marcher plus vivement et avoir traversé l'Ugogo avant que survienne l'époque la plus torride de la saison sèche. Je me sens capable de fournir 32 kilomètres par jour ; mais, hélas ! nous devons avancer petitement, retenus que nous sommes par l'état de mollesse relative de notre personnel.

Quelques-uns des hommes de la première compagnie sont bons pour 16 kilomètres par jour sans repos hebdomadaire. Mais, en revanche, certains pauvres porteurs de Mombasa sont incapables de fournir une étape de plus de 11 kilomètres sans arrêt.

On remarque maintenant un peu plus d'ordre au bivac, et l'arrière-garde rallie l'avant mieux que précédemment. Toute-

fois, les compagnies nos 1 et 2 passent encore toujours un temps infini pour se mettre en route le matin.

21 juillet.

Départ à 6 h. 10 matin. Marche : quatre heures. Distance : 13 kilomètres. Avons atteint la rivière à Mkata vers 10 h. 20. Ce cours d'eau a été traversé par les hommes sur un pont indigène brisé, fait d'un arbre abattu. Nous avons fait passer de l'autre côté les sections de nos bateaux en les lançant le long d'un câble tendu d'une berge à l'autre.

A midi et demi, tout le monde était de l'autre côté sans que nous ayons perdu une seule charge. A l'endroit où nous l'avons traversée, la rivière est abondante et gonflée : elle a 13^m65 de largeur et 1^m50 de profondeur. Le courant est très rapide. La Makata prend sa source parmi les montagnes du sud-ouest, se dirige vers l'est et le nord, pour se jeter dans le Wami, et de là dans la mer, à Saadani.

A partir de la prochaine étape, notre route court vers le nord jusqu'à Mamboia.

Les indigènes de la région sont peu riches en vivres. La plus grande partie de leur *mtama* est convertie en bière, et, pendant cinq mois de l'année, ils vivent au jour le jour. C'est chose commune en ce pays. Les Zanzibarites appellent cela *Maskini Boule*, c'est-à-dire : « être pauvre sans nécessité ».

A l'ouest de notre camp se trouve un territoire qui, pendant la saison des pluies, devient le grand marais de la Makata. Heureusement pour nous, ce dernier est à sec et nous passons sans encombre. Bien mieux, il y a disette d'eau jusque trois heures de marche vers l'ouest. Pendant un de ses voyages, Stanley éprouva des difficultés considérables au passage de ce point, et, l'an dernier, Emin fut arrêté au beau milieu de ce marais ou plutôt de cette échappée du Wami.

A l'est de la Makata, le pays présente toutes les commodités que l'on puisse souhaiter, de l'eau, du bois et un sol fertile, les trois choses essentielles, somme toute, pour rendre un pays habitable.

Bodson a travaillé ferme ce matin, lors de la traversée de la rivière. C'est un homme d'initiative, qui nous rendra d'immenses services quand il connaîtra mieux le Kiswahili.

Chaque caravanier qui a bien travaillé ce matin au passage d'eau a reçu 2 dollars à titre d'encouragement.

Le chef de Mkata m'a offert une chèvre et de la farine de *mtama* faite avec l'espèce rouge. Il prétend être très pauvre.

22 juillet.

Nous avons fourni une longue traite au travers des plaines de la Makata jusqu'à Ngomberenga, un petit village où l'eau est exécrable. Notre marche (environ 15 kilomètres) nous a pris près de cinq heures.

Depuis Kingo, nous avons, en trois journées de marche, parcouru 45 kilomètres et demi. Je compte arriver demain à Rudiwa, où mes hommes pourront se procurer une nourriture abondante et de la bonne eau.

Nous sommes dans l'Usagara, habité par les Wasagara. Ceux-ci sont de piètres voyageurs. Ils parlent d'une excursion de trois jours dans l'intérieur comme d'un événement mémorable, comptant dans la vie d'un homme.

J'ai lu cette nuit une partie du livre de Cameron : *A travers l'Afrique*. Il l'a eu dur en traversant précisément les mêmes plaines que nous avons franchies en cinq heures. C'était en temps de crue : il eut de l'eau et de la vase jusqu'à hauteur des genoux, et il lui fallut deux jours pour s'en tirer.

(1) Le Beverloo de l'Angleterre.

Ngomberenga est un bien vilain et bien misérable endroit pour l'emplacement d'un village. Je ne puis comprendre comment on peut avoir eu l'idée de s'établir en un pareil lieu, alors qu'il y a tant de sites superbes à portée de la main. Rarement les indigènes songent à améliorer leur sort : c'est là le grand défaut des Africains. Les us de leurs pères sont les leurs, et leurs propres coutumes seront celles de leurs fils et petits-fils.

Ce village a eu l'infortune de voir son nom terriblement massacré par les voyageurs blancs. Les uns l'appellent Mgom-benga, d'autres Ngarombenga, d'autres encore Nbenga. Pour autant que je puisse l'assurer, l'orthographe correcte est Ngomberenga.

Notre étape d'aujourd'hui est la dix-septième depuis Bagamoyo, et voici dix-neuf jours que nous avons quitté la côte. Si tout va bien, nous serons à Mpwampwa le 4 août.

Le chef m'a offert une poule, de la farine et deux jarres d'eau qui ont été les bienvenues.

23 juillet.

En deux heures, nous arrivons à Rudiwa, riche et populeux village pourvu d'une eau excellente.

Nous avons laissé sur notre gauche la route principale des caravanes et nous sommes maintenant sur celle de Mamboia. Pour bien faire, nous devrions être rendus à ce dernier point en cinq jours.

Le chef de Rudiwa est un vieillard débile du nom de Waziri. Il m'a envoyé, par son fils, une chèvre et de la farine.

J'ai débité à son peuple une longue conférence sur ses habitudes de paresse. Le seul travail qu'accomplissent ces gaillards pendant toute une année est celui des semailles et de la moisson. Et ce n'est pas bien pénible; jugez-en : il suffit de sarcler le champ où est semé le grain pendant les quatre premières semaines de la croissance de celui-ci, lequel gagne alors en force et en hauteur et étouffe toute mauvaise herbe. Un des grands obstacles à l'aisance de ces gens, c'est le labeur considérable qu'ils gaspillent pour brasser leur bière.

Presque toutes les tribus africaines cultivant le grain que je connais, sont composées des pires ivrognes, paresseux invétérés. Toutes les peuplades par ici sont aussi pauvres qu'une souris d'église, alors qu'il leur serait si facile de vivre dans le bien-être. Une chose qui impressionne vivement l'homme blanc fraîchement débarqué d'Europe, c'est la difficulté énorme qu'on éprouve et qu'on éprouvera longtemps à tirer quelque chose de bon de ces indigènes de l'Est, à cause de leur incurable paresse et de leur horreur pour tout travail quelconque. Un bon Zanzibarite vaut, à lui tout seul, quinze de ces villageois indolents.

Par moments, j'acquiesce la conviction qu'une bonne et consciencieuse fouettée est la meilleure des médecines à administrer à ces indigènes, à condition que cette correction soit suivie de l'établissement d'une administration non moins consciencieuse du pays et de ses habitants. La fouettée leur serait salutaire, car elle leur montrerait combien était erronée l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes lorsqu'ils se considéraient comme étant le seul et le plus grand peuple au monde.

24 juillet.

Accompli sans prendre haleine une étape de quatre heures et établi notre camp à Mumi. Le soleil versait sur nous des rayons cuisants, et la route était obstruée par de hautes herbes.

Bodson est atteint d'une attaque de fièvre bilieuse, et moi-même je ne me sens pas dans mon assiette.

Les indigènes de Mumi se sont enfuis à notre approche. Pourquoi? Je m'évertue à le deviner. Chaque fois qu'un fait de ce genre se passe, cela me met hors de moi. Il n'y a pas, en effet, la moindre apparence de motif pour une pareille conduite. Depuis hier, ces gens étaient, au reste, prévenus que nous sommes une caravane absolument pacifique.

J'ai distribué des rations d'étoffe à raison de quatre coudées pour cinq jours par porteur, de six coudées par askari et de un *doli* par chef de brigade. Cette méthode de ravitaillement des hommes est encombrante et surannée. Les Allemands devraient forcer les indigènes à accepter des paiements en monnaie.

Les indigènes se sont montrés de prime abord on ne peut plus arrogants. Se ravisant, ils sont venus ensuite pour raccommo-der les choses. Je me suis opposé d'une façon absolue à me prêter à un arrangement, et je leur ai inspiré une profonde et salutaire crainte. Ils comptent parmi les gens les plus indolents qui se soient jamais trouvés sur mon chemin.

25 juillet.

Camp à Msomero (appelé Msamero par quelques-uns) après deux heures trente-cinq minutes de chemin.

Robinson se trouve dans un état de prostration. Je crains qu'il ne soit pas du tout un homme solide. La plus légère fièvre l'abat et le rend incapable de tout mouvement.

Msomero est situé aux pieds des montagnes, à proximité d'un ruisseau à l'eau claire et fraîche. Le sol est fertile et les moissons opulentes.

Sudi, l'un des hommes de la compagnie n° 1, a déserté à Rudiwa. J'ai lancé des escouades à 48 kilomètres à la ronde, le long de la route principale, et j'ai offert 50 dollars plus cinq ballots d'étoffe pour sa capture. Il m'a dérobé un fusil. Si je le rattrape, ce sera d'un salutaire exemple et cela enlèvera à d'autres la velléité de filer à leur tour. Mes gens sont bien nourris, les étapes sont courtes et justice rigoureuse est faite aux réclamations de chacun. Je professe l'opinion arrêtée qu'en pareil cas, l'homme blanc devrait avoir moralement le droit de raccourcir de pareils déserteurs au cas où ils seraient repris. Comme de juste, je pourrais en agir de la sorte; mais, dans un pays supposé, comme celui-ci, pourvu d'une bonne administration, il pourrait se faire que je n'ai pas le droit de vie et de mort.

On ne gagne rien, et on perd beaucoup en livrant aux autorités un homme qui a commis un acte répréhensible. En effet, ses camarades n'assistent pas à sa punition; on perd un porteur et, avec lui, les arrhes de quatre mois payés à l'avance.

Le chef de Msomero, un vieillard, est venu me voir. Il m'a beaucoup amusé par ses bavardages et m'a fait hommage d'une chèvre.

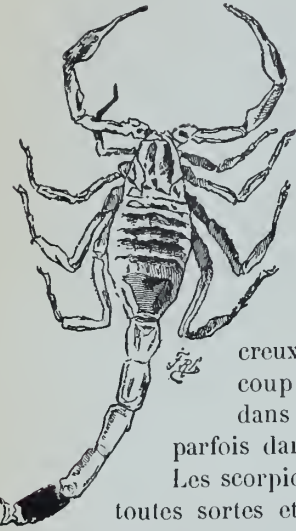
On ne remarque pas, parmi les indigènes, la diversité qui existe parmi les Européens. Tous ces noirs mènent le même genre de vie, absorbent des aliments identiques et exercent leurs pensées sur les mêmes et rares sujets. Il en résulte que petit à petit, ils n'ont plus qu'une seule et même cervelle.

Nous autres blancs, au contraire, nous apprenons à connaître tant de pays divers habités par des peuplades différentes, à examiner tant de choses variées que nos idées se différencient ainsi que nos caractères.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES SCORPIONS



LES scorpions forment un ordre de la grande classe des arachnides.

Ces insectes sont surtout répandus dans les pays tropicaux ou dans les régions chaudes des contrées tempérées; ils ne s'étendent pas au delà du quarante-cinquième degré de latitude nord, et vivent en général dans les endroits sombres, se tenant sous les pierres, dans le bois pourri ou dans les

creux des murs. Comme ils recherchent beaucoup la chaleur, ils pénètrent souvent aussi dans les habitations, où ils s'introduisent parfois dans les lits et jusque dans les vêtements.

Les scorpions vivent essentiellement des insectes de toutes sortes et des araignées qu'ils rencontrent dans leurs expéditions nocturnes; ils courent alors avec rapidité et s'en rendent maîtres au moyen de leurs palpes et de leur aiguillon; ils le saisissent comme ils peuvent entre leurs pinces, soulèvent ainsi leur proie, l'examinent à l'aide de leurs yeux qui regardent en haut, et la mettent à merci en lui portant à la poitrine un coup certain dirigé d'arrière en avant. Après quelques convulsions, la victime succombe, le scorpion l'attire vers sa bouche et la suce; dans certains cas, il la met en pièces et la dévore entièrement.

La femelle est plus grosse que le mâle. C'est un modèle d'amour maternel. Elle porte pendant plusieurs semaines ses petits sur le dos et meurt dans une maigreur extrême, peu de temps après que les petits, devenus plus indépendants, se dispersent. Le nombre de ces derniers peut s'élever à soixante, mais il est d'habitude de vingt à trente.

Les hommes n'ont cessé de le redouter et de témoigner au sujet du scorpion une terreur dont les expériences et les observations répétées ont démontré l'exagération. Cette crainte provient de l'arme que possède cet arthropode sous forme d'un dard, dont la piqûre donne infailliblement la mort aux petits êtres et entraîne, chez les animaux plus grands, et chez l'homme dans certains cas, des suites dangereuses, et quelquefois même mortelles. Ce dard présente à son extrémité une paire d'orifices, d'où sort le venin, qui est sécrété par une glande placée dans le dernier anneau de l'abdomen.

L'action du venin du scorpion a donné lieu à bien des controverses. Les anciens y voyaient un poison très actif, entraînant toujours la mort de tous les êtres et même de l'homme.



L'homme redoute, avec raison, la piqûre des scorpions, car elle est extrêmement douloureuse, brûlante, suivie d'inflammation locale, de paralysie, de fièvre, de défaillance et de nausées. Ces symptômes dépendent de la taille du scorpion et de la quantité du poison, ainsi que de la susceptibilité du blessé et des conditions climatologiques; on sait, en effet, que toutes les inflammations prennent un caractère plus grave dans

les pays chauds que dans les contrées tempérées. Mais l'organisme humain s'accoutume assez rapidement au venin du scorpion, de sorte qu'une deuxième atteinte est moins violente et une troisième plus faible encore. La force du poison diminue après chaque piqûre lorsque celles-ci sont répétées, au point d'être nulles au bout de la cinquième ou sixième.

Dans les conditions ordinaires, la piqûre du scorpion est facile à traiter: on diminue la douleur et l'enflure à l'aide d'un alcali, tel que l'ammoniacal ou la cendre de tabac appliquée sur le point atteint; des lotions avec de l'eau ammoniacale et quelques bains simples suffisent, dans la majorité des cas, pour faire disparaître tous les accidents. Une dose faible d'ipécacuanha convient dans les cas de nausée.

L'Afrique est, avec l'Inde, la partie du monde où ces insectes se plaisent le plus. Le plus redoutable est le scorpion tunisien (*Sc. tunetanus*, de Rédi), qui atteint une taille de 12 centimètres. Il est assez répandu dans le Sahara algérien, et on le trouve dans presque toutes les contrées du nord de l'Afrique. Les scorpions *aser* et *imperator* dépassent en grosseur le scorpion *tunetanus* et atteignent jusqu'à 20 centimètres, mais leurs piqûres ne semblent pas être aussi funestes.



Le Congo paraît être assez riche en espèces diverses, mais elles sont peu connues encore, car les envois d'objets d'histoire naturelle en contiennent rarement, ce que l'on doit attribuer surtout à la crainte de prendre ces animaux. Leur capture ne doit pas être cependant plus difficile à effectuer que pour les espèces des Indes orientales. On les saisit au moyen de deux baguettes et on les jette dans un bocal rempli d'alcool. Par surcroît de précautions, il suffirait de présenter à plusieurs reprises un bâton à l'animal irascible, qui lancera ainsi la plus grande partie de son venin.

Il serait intéressant, à ce propos, de vérifier les assertions d'Amoreux, qui dit que les scorpions meurent assez rapidement, par le simple contact immédiat de l'eau, sans être pourtant noyés. Ces expériences ne paraissent pas avoir été infirmées jusque maintenant, ce qui donnerait aux naturalistes et à toute personne une grande facilité pour la capture de ces intéressants articulés.

Il faut noter, cependant, qu'ils ne peuvent pas rester longtemps sans être entourés d'alcool, sinon la décomposition gênerait rapidement les organes, importants à étudier, et les belles couleurs qu'ils portent parfois.

Il serait vivement à souhaiter que tous ceux de nos compatriotes qui vont passer quelques années au milieu des richesses naturelles incomparables que renferme l'État indépendant, attachent quelque valeur à la recherche des articulés et contribuent ainsi à augmenter les documents, trop rares encore, hélas! que possèdent la science, et les collections nationales, sur cette *terra incognita* de l'histoire naturelle.

G. S.

LE GÉNÉRAL STRAUCH

Né le 4 octobre 1829; directeur de l'administration au ministère de la guerre. — Secrétaire général de l'Association internationale africaine (novembre 1878). — Président du Comité d'études du haut Congo (1878). — Président de l'Association internationale du Congo (1881). — Administrateur général du département de l'intérieur de l'État indépendant du Congo (3) octobre 1885-15 novembre 1888).



QUAND le Roi conçut cette œuvre du Congo, dont la création et le magnifique et considérable épanouissement forment un des événements remarquables de l'époque contemporaine, il dut songer à s'entourer d'hommes à l'esprit souple et au caractère énergique, confidents de ses pensées, de ses espérances, capables d'assumer la tâche délicate de représenter le nouvel organisme en face de l'étranger et de le défendre contre les convoitises et l'envie.

C'est une histoire à faire encore que celle de l'origine de cet État sorti, organisé de toutes pièces, des conceptions des hommes de gouvernement et des savants, n'ayant pas eu à subir les fluctuations de l'histoire, libre de passé et devant se créer un avenir. Hier encore inexistant, il se trouve aujourd'hui établi et viable, possédant une administration, une magistrature, une flottille, une armée, des douanes, reconnu par toutes les nations du monde comme faisant partie de la grande famille des États.

Les commencements et les étapes de cet État sont, pour un esprit observateur et sage, une des choses les plus attachantes à étudier. Le Congrès de géographie de 1876, le programme qui sortit de ses délibérations, l'Association internationale africaine, avec ses stations hospitalières et scientifiques, le Comité d'études du haut Congo, le travail patient et formidable accompli en cinq années par Stanley sur les rives du grand fleuve africain, l'Association internationale du Congo, le Congrès de Berlin et la création de l'État indépendant, sont autant de chapitres de ce que l'on croirait être une légende et qui, cependant, fait actuellement partie de l'histoire.

La pensée humanitaire, civilisatrice et patriotique qui a présidé à la conception et à la direction de l'œuvre du Congo, la persévérance infatigable, la volonté ferme et l'énergie tenace avec laquelle l'entreprise a été conduite, révèlent l'esprit supérieur et le caractère élevé du Roi, et devaient, semble-t-il, provoquer une unanime approbation. Il n'en fut cependant pas ainsi. L'œuvre fut, au contraire, presque dès ses débuts, passionnément attaquée. Elle fut aussi passionnément défendue et provoqua de toutes parts de généreux dévouements. C'est, d'ailleurs, un des grands mérites du roi Léopold II d'avoir su choisir des auxiliaires intelligents et habiles, capables, sous sa direction, de mener à bien sa colossale entreprise.

Le général Strauch, alors colonel du corps de l'intendance, fut le plus précieux de ces adjutants. Esprit souple et habile, causeur disert, écrivain élégant, soldat discipliné et énergique, doué d'une imagination enthousiaste, travailleur laborieux et infatigable, exigeant beaucoup de ses subordonnés, mais plus encore de lui-même, délicat jusqu'au scrupule, dévoué jusqu'à la passion, il sut rendre à l'œuvre naissante, dont il a été l'un des parrains, de signalés services. Ils semblent loin ces temps, si proches encore, où le Comité d'études, attaqué à l'étranger, dénigré chez nous, jaloué par de puissants concurrents, ayant à lutter, en Afrique même, contre le climat, contre les hommes et contre les embûches de rivaux intéressés, semblait frappé d'impuissance. Il fallait faire face partout en même temps, répondre à tous, sans s'écarter des limites d'une prudente diplomatie et d'une sage et énergique fermeté. Il fallait former les cadres de l'administration nouvelle, en inventer les rouages, en déterminer la sphère d'activité. Le général Strauch sut mener à bonne fin cette tâche ardue. Toujours à la besogne, ne quittant sa table de travail que pour prendre le repos nécessaire à de nouveaux labeurs, il abattit, pendant ses dix années d'administration, un travail considérable. D'autres dévouements ont pu succéder au sien : il n'y en a jamais eu de plus purs.

Son nom sera gravé en lettres d'or parmi ceux des coopérateurs de l'œuvre africaine, des travailleurs de la première heure, qui luttèrent sans trêve ni relâche avec une incroyable activité et une irrésistible énergie. Et lorsqu'au jour prochain la Belgique aura enfin adopté l'État du Congo et en aura fait une colonie prospère, le général Strauch aura reçu la seule récompense qu'il ait jamais ambitionnée. Le dévouement à la patrie est, en effet, la passion dominante de cette âme de soldat.

L'IVOIRE



« ON peut évaluer à plus de 200,000 le nombre d'éléphants qui existent au Congo. Ils forment environ 15,000 troupeaux où chaque individu porte en moyenne 25 kilogrammes d'ivoire. En Europe, tout cet ivoire représenterait une valeur de 125 millions de francs. Pareille évaluation, qui pourrait paraître exagérée, est bien en dessous de certaines constatations faites.

« Le bassin du Congo ayant une vaste superficie, et des quantités énormes ayant été recueillies annuellement dans la région orientale de l'Afrique, il se peut que j'aie évalué trop modestement le nombre d'éléphants existant encore dans la partie vierge, inexplorée, du continent. »

Ainsi s'exprime Stanley, qui, ailleurs, dit encore : « Pour moi, plusieurs générations passeront avant que l'ivoire ait disparu. »

D'après ces textes mêmes, on peut se rendre compte que le stock d'ivoire du Congo, tout abondant et riche qu'il soit encore, n'est pas destiné à être inépuisable. Aussi le commerce, qui a établi des factoreries dans le haut Congo, ne s'est-il pas imposé pour but unique le trafic de ce produit riche. Il attend l'achèvement du chemin de fer des cataractes pour s'adonner à l'exploitation des innombrables productions tropicales que la nature a prodiguées avec tant de générosité dans le bassin du grand fleuve africain.

Le prix du transport dans la région des chutes coûte actuellement 1,000 francs par tonne, taux énorme que seuls, pour ainsi dire, l'ivoire et le caoutchouc peuvent supporter.

Comme on le voit dans notre gravure, certaines défenses d'éléphants du Congo atteignent souvent de fortes dimensions, 1^m50 et 2 mètres, et pèsent plus de 80 kilogrammes. Il faut alors deux et même trois porteurs pour une seule dent. Le nom commercial de celle-ci est « pointé ». Les pointes du Congo comptent parmi les plus estimées.

L'ivoire d'Afrique est plus dur que celui d'Asie, d'un grain plus serré, et les défenses sont, en général, plus grosses. Il est opaque, doux, moelleux à travailler et franc de fissures et de défauts. Les traitants recherchent dans ce produit six qualités principales : ils veulent que la dent soit blanche, pesante, polie, épaisse vers la pointe, légèrement incurvée, enfin qu'elle soit marquée de lignes foncées, se dirigeant vers le petit bout. A l'état naturel, elle est d'aspect jaunâtre ou très noire. Mais cela n'a pas d'importance, l'intérieur étant toujours parfaitement blanc.

L'ivoire de la côte occidentale d'Afrique s'appelle dans le commerce *ivoire gris d'argent*. Exposé à l'air, il conserve sa blancheur et ne jaunit pas avec le temps comme celui d'Asie et de la côte orientale.

Il en existe deux sortes : *l'ivoire mort* et *l'ivoire vivant*. Celui-ci, qui a le plus de valeur, provient des animaux tués récemment ; il est relativement rare, surtout depuis que l'État a pris des mesures de conservation de l'éléphant, dont la chasse est soumise à une réglementation sévère. Le premier revêt une couleur gris sale et est fourni par les défenses trouvées dans les forêts, où depuis des siècles peut-être elles dormaient sous l'ombre des grands arbres. Les animaux auxquels elles appartenaient sont décédés de mort naturelle.

Les noirs ramassent ces dents et les emmagasinent dans une case, enfouie au fond des bois. Souvent ils les enterrent, ce qui est préjudiciable à la bonne qualité du précieux produit. Celui-ci est généralement, dans ce cas, craquelé, moins résistant ; les détritiques organiques l'ont entamé, ou bien encore le feu qu'entretiennent les noirs dans leurs cases l'ont racorni et gâté.

L'ivoire brut est désigné sous le nom de *morfil*. En coupant dans le sens de leur longueur des défenses fraîchement enlevées à l'éléphant, on trouve quelquefois, dans l'intérieur, des parties de couleur olivâtre auxquelles on donne le nom d'*ivoire vert*. Cette variété est très recherchée pour les ouvrages de luxe, parce qu'elle est plus tendre, plus facile à travailler, qu'elle se durcit en vieillissant et qu'elle devient très blanche à l'air. Quand l'ivoire prend une teinte jaune, on lui rend sa blancheur primitive en l'exposant quelques jours au soleil dans un bain d'essence de térébenthine. La calcination et le broiement des rognures donne une poudre colorante connue sous le nom de *noir d'ivoire*.

Les petites pointes, les débris, les morceaux façonnés par les noirs s'appellent des *scriveles*.



Les indigènes sont loin d'ignorer le côté utilisable des pointes d'éléphant, des *mpungi*, des *mionzo*, comme ils les appellent. Ils s'en font des pilons, des trompes, souvent fort gracieusement ornées ; des cuillères, des massues, des boules, des maillets à battre les écorces pour en faire de l'étoffe. Cette matière entre pour beaucoup dans leurs objets de parure, spécialement dans la fabrication des bracelets, des jambières et des épingles à cheveux. Ils placent aussi, pour honorer leurs défunts, des défenses sur les tombes des grands chefs. Le père Merlon, à qui nous empruntons plusieurs des détails de cet article, a vu, sur les rives du Kassai, des tombes ainsi ornées. Dans le cimetière de Muchie, les nègres ont rassemblé des pointes magnifiques en guise de monuments funèbres, mais détériorées avec intention, afin qu'elles n'existent point la cupidité des passants.

Dans l'Aruwimi, Stanley vit un petit temple d'idoles entièrement construit de cette manière. « Le *meskiti* (petit temple) était un simple toit circulaire, supporté par trente-trois

dents d'éléphant, et servant d'abri à une idole de bois de quatre pieds de hauteur, peinte en rouge vif, avec des yeux noirs, une barbe et des cheveux. L'image était grossière, mais représentait la figure humaine sans qu'on pût s'y méprendre. »

Les noirs chassent parfois le pachyderme, mais ils se le procurent encore autrement. Les éléphants, en effet, ont, dit-on, des cimetières communs, cachés dans les clairières, au plus profond des forêts, où chacun, s'il le peut, va mourir

à son heure. C'est là surtout, dans ces mystérieux ossuaires connus d'eux seuls, que les noirs se fourniraient d'ivoire, qu'ils n'ont qu'à ramasser.



En Europe, c'est Londres qui est le marché principal de l'ivoire, puis viennent Anvers et Liverpool. C'est principalement à l'initiative des compagnies belges qu'est due la création du marché d'Anvers, qui a pris si rapidement de l'importance.



Une caravane d'ivoire s'appêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi.

La marche de ce commerce dans le Congo a suivi en sept années une progression ascendante énorme. Le Congo belge exportait 98,000 kilogrammes en 1885. Voici comment s'est accru ce chiffre depuis la création de l'État : 1886, 106,000 kilogrammes ; 1887, 88,600 ; 1888, 120,000 ; 1889, 134,000 ; 1890, 184,000 ; 1891, 172,000 ; 1892, 204,000. En sept années donc, ce commerce a plus que doublé dans le jeune État. Il n'est pas d'exemple d'une pareille progression pour le produit qui nous occupe.

Les chiffres des ventes aux trois marchés principaux de l'Europe pour 1892 ont été non moins intéressants. On a offert, à Londres, 390,000 kilogrammes ; à Anvers, 119,000 et à Liverpool, 60,000 ; soit un total de 575,000 kilogrammes, contre 546,000 l'année précédente et 508,000 en 1890.

Le marché d'Anvers vendait, en 1888, année de sa fondation, 679 dents, soit 6,400 kilogrammes.

Ces chiffres ont augmenté les années suivantes comme suit :

1889	3,700 dents ==	46,600 kilogrammes.
1890	7,085 — —	77,500 —
1891	6,421 — —	60,000 —
1892	14,210 — —	119,000 —

soit, pour les cinq années, 32,095 dents pesant 309,500 kilogrammes.

Comme on le voit, l'ouverture à l'initiative de nos concitoyens des immenses territoires de l'Afrique centrale produit ses fruits et réserve dans l'avenir à notre pays de grands avantages s'il sait et veut en profiter.





Le port de Matadi. (D'après une photographie de M. Sadzot.)

17/10/1914 30

LE PORT DE MATADI

LORSQUE les études du chemin de fer furent entreprises, et que l'on procéda à l'examen des conditions de son établissement, la question primordiale était celle de savoir quel serait le tracé le plus court et le moins coûteux pour atteindre, du Stanley-Pool, un point navigable du bas Congo. L'État du Congo ne possédait la rive droite que jusqu'à Manyanga et la rive gauche à partir de Nokki. Si l'on voulait faire rouler le chemin de fer sur territoire congolais, il fallait choisir deux alternatives : un point près de Vivi, sur la rive droite, puis une ligne jusqu'au bief de Manyanga, remonter celui-ci en vapeur, ensuite, à l'extrémité de cette section libre, amorcer, sur la rive gauche, une ligne ferrée allant au Pool; c'était l'idée de Stanley. L'autre projet était celui de choisir un point en amont de Nokki, d'examiner son accessibilité aux navires de mer, puis d'établir le rail jusqu'à Léopoldville-Kinshassa, c'est-à-dire entièrement sur le territoire de la rive gauche.

Les promoteurs de la Compagnie du chemin de fer et leurs ingénieurs étudièrent longuement cette question. Un moment, on crut même qu'il serait presque impossible de la résoudre, mais on acquit bientôt la conviction théorique que Matadi, situé en territoire de l'État indépendant, pourrait être accosté par des transatlantiques.



C'est ce que faisait ressortir le rapport présenté au commencement de 1889 par le conseil d'administration de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, qui avait entrepris l'étude du chemin de fer. Il s'exprimait ainsi : « Dans cette section du fleuve (entre Boma et Matadi), la vitesse du courant est plus accélérée, mais partout les profondeurs sont grandes. Le capitaine Boyé, chef du pilotage de l'État, a fait les sondages dans toute cette section du fleuve, à l'époque des basses eaux. En aucun point, il n'a trouvé une profondeur inférieure à 60 pieds. Les sondages prouvent que tous les vapeurs de mer marchant avec une vitesse supérieure à 9 nœuds pourront, sans difficulté, remonter le Congo jusque Matadi. C'est, d'ailleurs, l'avis de tous les capitaines qui font les fonctions de pilote dans le bas Congo. »

Dans une interview avec un rédacteur du *New-York Herald*, M. de Brazza avait déclaré que Matadi « est un port tellement petit que seulement les bateaux de 200 tonnes y peuvent entrer ». Cette affirmation avait provoqué un certain émoi, et les polémiques sur cette question étaient ardentes.

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement qui marque dans l'histoire du Congo vint donner raison aux études si

consciencieuses et si exactes des promoteurs du chemin de fer. Un télégramme du gouverneur général, arrivé en Europe au mois de juillet 1889, annonça que le steamer *Lualaba*, de l'« African Steamship Company », capitaine Murray, pouvant charger 2,500 tonnes, avait remonté le fleuve le 28 juin et jeté l'ancre devant Matadi par six brasses d'eau.

Le problème de la navigabilité du bas Congo, de Banana à Matadi, était irrévocablement résolu : les bateaux de haute mer pouvaient, sans rompre charge, déposer à la station tête de ligne du chemin de fer les marchandises expédiées d'Europe.



La Compagnie du chemin de fer a fait d'importants travaux pour aménager le port de Matadi. Une petite plage de 50 mètres de profondeur et d'à peine autant de largeur existait seulement au début de ses travaux. Le reste de la berge était une roche à pic baignant dans le fleuve. On a établi depuis une terrasse spacieuse, sur laquelle sont construits les magasins, la voie, la station et toutes les dépendances d'une grande gare. Un *pier*, de 75 mètres de longueur, permet aux steamers d'accoster en toute saison et de débarquer directement leurs marchandises. Bien que le régime du fleuve soit encore imparfaitement connu, on l'a repéré au moyen de bouées, et l'on a constaté jusque 14 mètres de profondeur moyenne aux hautes eaux.

Notre gravure démontre, plus éloquemment que nous ne pourrions l'écrire, l'exactitude de la navigabilité du port de Matadi contestée encore si énergiquement il y a trois ans et demi à peine. On y voit un grand steamer en fer, jaugeant 4,000 tonnes, le *Oil Rivers*, de Liverpool, débarquant sa cargaison à quai. A côté de lui, le steamer du service direct Anvers-Matadi attend son tour de déchargement.

Dans trois ans, le chemin de fer étant achevé, Matadi constituera l'entrepôt le plus important du Congo. Situé à 140 kilomètres à l'intérieur, il sera le principal port de pénétration de toute la côte occidentale d'Afrique et son trafic sera illimité, car ce sera celui de toute l'Afrique centrale, depuis le cours supérieur du Nil aux sources du Zambèze. Le système commercial du Congo est, du reste, dès à présent admirablement organisé pour le jour, certain dès à présent, où cet événement vital pour l'État du Congo sera un fait accompli. A l'embouchure, vaste rade, la plus belle de l'Afrique, à Banana, puis Boma, port intérieur de premier rang, et enfin Matadi, entrepôt général du commerce et de l'industrie de l'Afrique équatoriale.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (Suite)

Le bicycle en Afrique — Le boy zanzibarite. — Mamboia. — Encore des désertions. — La mission anglaise de Mamboia. Paysage africain.

25 juillet.

Est-elle assez risible, l'opinion que professent certains voyageurs à l'endroit de ces Africains de la côte orientale ! Ce sont tout bonnement des paquets de chair inerte, sans ressort. Leur pensée ne dépasse pas la limite de leurs besoins journaliers. Il s'ensuit qu'ils sont incapables de s'administrer de façon à favoriser leur lente évolution vers un état de choses plus élevé. Laissés à eux-mêmes, on les retrouverait en l'an 3000 ce qu'ils sont encore aujourd'hui, sauf peut-être que deux ou trois de leurs villages auraient été détruits. Leur manière de combattre, qui se termine toujours par une fuite éperdue, les ravale au niveau d'animaux sauvages et craintifs.

26 juillet.

Arrivés à Kideti, après quatre heures de marche sur la route directe de Saadani vers Mpwapwa et au delà.

Rencontre la caravane du révérend Ashe se dirigeant vers l'Uganda. Il y a vingt et un jours qu'elle est en route. M. Ashe m'apprend que M. Greaves, un de ses missionnaires, est tombé malade de la fièvre et de la dysenterie, à deux jours de la mer, et a dû être transporté mourant à la côte. Un grand nombre des serviteurs de M. Ashe ont déserté, et il a dû laisser en arrière vingt charges, après avoir envoyé vers le littoral un de ses chefs d'escouade pour opérer de nouveaux enrôlements. Trois autres missionnaires l'accompagnent, tous se dirigeant vers l'Usukuma et l'Uganda. Quant à M. Ashe, chose à noter, il n'a cessé, jusque maintenant, de faire le trajet juché sur son bicycle. Lorsque la route devient mauvaise, il descend de sa machine et la confie à un noir qui doit toujours être derrière lui ; il remonte sur son vélocipède dès que la route redevient praticable. Son noir le suit en courant. De cette façon, il peut arriver au lieu de campement deux heures plus tôt que sa caravane.

J'écris ces lignes le 27, car le 26 j'ai eu un accès de fièvre qui m'a tenu couché tout le long de la journée. C'est mon premier accès. Les prodromes du mal me remémorent le passé. Ils sont identiques aux symptômes éprouvés jadis : la perte du goût et les angoisses que je connais si bien pour les avoir si souvent ressenties.

Robinson est réduit à l'état d'ombre. Je crains bien qu'il ne supporte pas le climat.

27 juillet.

7 kilomètres jusque Kifi, dans une direction nord-ouest.

Altitude en camp, 359.36 mètres. Nous bivouaquons dans une gorge profonde, entourée de montagnes dont l'une a 1,060 pieds de haut.

Nous sommes à deux journées de Mamboia. Grâce à Dieu, ma fièvre a diminué.

Sur la route, quelques cadavres de porteurs abandonnés.

28 juillet.

Atteint Nyangara en passant le Kifi. 8 kilomètres. Dressé notre campement sur la berge d'un charmant ruisseau qui coule vers l'ouest, non loin des huttes du chef Nzige.

Ashe, qui nous avait dépassés hier, se mettait en route précieusement au moment où nous le rattrapions tantôt. Il nous a précédés et s'est établi dans une vallée au-dessous de nous.

Si l'on devait débarquer tout à coup ici d'un ballon, le paysage semblerait, certes, splendide. Malheureusement, un soleil de plomb et la pénible marche le long de flancs abrupts de raides montagnes, vous extirpent de l'âme tout sentiment romantique, et n'y laissent de place que pour des sensations matérielles.

Altitude du bivouac, 612.56 mètres. C'est haut déjà, et les nuits sont très froides. Les porteurs, qui dorment vêtus seulement de leurs légers vêtements de coton, prennent froid, d'où fièvre et mille et une complications désagréables. Quant à nous, enfermés dans notre tente, portes et fenêtres bien closes, nous ne ressentons pas aussi vivement qu'eux l'impression du froid. Nous n'en avons pas moins besoin de deux ouvertures pour avoir échaud.

Nous nous levons tous maintenant à 5 heures et, à 5 h. 40, nous sommes en route. Le moral et l'entrain du personnel sont améliorés sous tous les rapports. Pendant les rudes montées, auxquelles nous oblige le chemin suivi, on entend rire, chanter et plaisanter. C'est un bon signe. Cela prouve que les hommes sont contents de leur sort.

Le *boy* ⁽¹⁾ zanzibarite est un serviteur pitoyable. Au moment du départ, il ignore l'*a b c* de son métier : boucles à serrer, courroies à assujettir, vis à tourner, bottines à lacer, etc., toutes choses importantes pour gens de son métier. Comme intelligence et aptitudes, il est aussi inférieur aux serviteurs indous et aux Cingalais que ceux-ci le sont aux blancs. Le *boy* zanzibarite, serveur de table, est fidèle, très souvent foncièrement honnête et ordinairement très obéissant, mais il manque de notions sur les habitudes de l'Européen ; il est lourd, guindé, et son esprit de compréhension ne dépasse presque jamais la limite des notions usuelles du service du blanc.

Le premier *boy* est très souvent d'une immense utilité pour le commandant de la caravane : il découvre les complots et les

(1) On appelle du mot anglais *boy* (garçon) les jeunes gens qui, dans les caravanes, servent les blancs comme domestiques particuliers : porte-fusil, valet de tente, ânier, serveur, etc.

intrigues qu'ourdissent entre eux les noirs de la caravane et il en rend compte au maître. Mais ils sont bien rares les *boys* qui soient capables d'extraire de leur cervelle quelque chose de personnel et de deviner tout seuls ce qui peut être utile au chef blanc. Un *boy* zanzibarite, valet de tente ou serveur, comparé à un Indou ou à un Cingalais, est un être absolument inférieur pour l'intelligence, la promptitude et l'initiative.

29 juillet.

Trois heures vingt minutes pour arriver à Mamboia et camper à l'est de la station des missionnaires.

À peine installé, j'ai envoyé dans le village un héraut proclamer que j'avais besoin de 25 porteurs pour 15 journées de marche vers l'intérieur. Les 20 hommes engagés à Kisemo pour 13 jours me quittent ici. Ils ont accompli leur besogne avec ponctualité et sans murmures.

Le chef de Mamboia, qui se nomme Zaidi, demeure au sommet d'une colline voisine de la mission. Il n'a pas l'air d'avoir une bien grande autorité. On m'annonce que le riz envoyé à l'avance est arrivé à bon port et se trouve emmagasiné à la mission. J'ignore cependant si les étoffes commandées à Sewa Hadji (1) sont également parvenues à destination.

Hier, à Nyangara, les habitants du village se sont tous enfuis à notre approche. Ce que voyant, mes gens se sont mis à piller leurs huttes, volant par douzaines chèvres, poules, ares et flèches. J'ai renvoyé ce matin aux légitimes propriétaires tout ce que j'ai pu découvrir, et, quant au reste, j'ai payé une indemnité dont le total sera prélevé sur le salaire des Zanzibarites. Nous verrons si cette leçon sera salutaire et mettra fin à ces déplorables habitudes de maraude.

Un safari (2) d'environ 75 Wanyamwezi (3) nous suit étape par étape. Ils agissent ainsi par motif de sécurité, afin de profiter de l'importance des forces que compte ma colonne. Ils comptent nous suivre jusque Tabora.

Si la température de ce jour était une moyenne, Mamboia doit être un endroit où il fait très froid. Pour les blancs, cela est supportable, mais pour les pauvres noirs, c'est dur et pénible.

Deux nouvelles désertions la nuit dernière. J'ai pris toutes les mesures imaginables pour mettre un terme à cette pratique, mais c'est presque une impossibilité de rattraper les délinquants dans un pays sillonné de sentiers comme celui-ci.

Il en résulte qu'il est difficile d'imprimer convenablement dans l'esprit de ceux qui restent, combien sévère serait le châtiement de ceux qui seraient pincés.

30 juillet.

Journée bien remplie. Je viens seulement de terminer ma besogne à 5 heures du soir. Pour commencer, de grand matin, nous avons fait rassembler toutes les compagnies. Nous avons fait l'appel, compté les fusils, les serpes, les haches, les houes, et procédé à un astiquage général. J'ai constaté qu'un grand nombre de houes ont été vendues. C'est le cas ordinaire chez les Zanzibarites.

De plus, deux fusils manquent également. L'un, je le sais, a été enlevé par Sadi, qui a déserté à Rudiwa.

(1) Riche Indou qui, depuis quelques années, a en quelque sorte accaparé le monopole de l'entreprise de l'organisation et du ravitaillement des caravanes européennes qui prennent Bagamoyo pour point de départ.

(2) Caravane.

(3) Habitants de l'Unyamwezi, district très étendu qui va de la pointe sud-est du lac Victoria jusqu'à un demi-degré au sud de Tabora.

Un état sanitaire renseigne que sept de mes hommes sont malades et incapables de porter leur charge. La revue terminée, j'ai mis en route tous mes chefs, avec la mission de racoler des porteurs pour mes charges en trop. Les 20 hommes congédiés hier m'ont laissé 20 charges de marchandises sans porteurs. De plus, les 20 ballots de Bombay (1), consignés ici par Sewa Hadji, exigent 20 autres porteurs.

Malgré tous mes efforts, ce soir je n'avais encore, à la brume, que 22 porteurs. Je suis monté à la mission anglaise (altitude 1,140 mètres). J'y ai rendu visite à M. et Mme Wood, et j'ai pas mal excursionné avec eux dans la montagne. La maison et ses jardins sont délicieusement enfouis dans un creux de la montagne. M. Wood est un jardinier habile. Grâce à ses soins, toutes sortes de légumes d'Europe croissent dans son potager. C'est un homme aimable, à l'esprit brillant, qui s'est montré fort bienveillant pour moi. Il m'a procuré 4 porteurs. Je me suis entendu avec lui pour payer 2 jora d'étoffe en compensation des poules volées hier à Nyangara par mes gens. Ashe a, paraît-il, également dû payer pour des dégâts causés par son personnel. J'ai pu acheter du café, du caëao, etc., ehoisis parmi les provisions qu'a laissées ici M. Roscoe pour être mises en vente. À mon retour au camp, j'ai dû consacrer deux heures à une fastidieuse parlotte pour me procurer 9 porteurs en plus.

La population me semble extrêmement douce pour une localité située sur une grande route de caravanes et qui sert journellement d'endroit de passage pour de nombreuses troupes. J'ai dû passer des heures à expliquer à ces indigènes la différence de valeur des étoffes, suivant qu'on les achète ici ou à la côte.

Les dotis envoyés par Sewa Hadji valent 814 dollars. Cela suffira pendant 38 jours, au bout desquels je compte être dans l'Unyaniembe.

Écris dernières lettres que j'ai confiées à M. Gordon, missionnaire anglais de l'Uganda, arrivé ce matin, et qui se rend en Angleterre. Voilà neuf ans qu'il réside en Afrique, et il a bien gagné le repos qui l'attend. Pas de nouvelles ni de lettres de la côte. Ashe part d'ici lundi. Une température délicieusement fraîche a régné toute la journée.

Cela nous donne du courage pour le travail qui nous attend.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) Étoffe gros bleu, analogue à la guinée fabriquée à Manchester.



LA MUSIQUE CHEZ LES NÈGRES



CERTAINES peuplades de l'État du Congo, nous l'avons déjà fait observer à propos des Niams-Niams et des Mombuttus, sont parvenues à un certain degré de culture intellectuelle. Elles ont des artistes qui ébauchent des dessins primitifs mais dénotant un vrai sens artistique, des chants nationaux, des ménestrels qui s'en vont, comme chez les Bachilangue et les Mombuttus, de village en village réciter des mélodies traînantes et criardes ou des chants improvisés sur des faits du jour. Il en est qui possèdent des notions de musique et, dans notre fasci-

cule XXVII de l'année dernière (p. 216), nous avons publié certains chants nègres notés par des voyageurs.

Ici encore, comme dans tous les autres domaines, les noirs du bas Congo sont très inférieurs à ceux du haut. La cause en est dans le régime déprimant de la traite qui a si lourdement pesé sur ces peuplades pendant tant de siècles.

Elles n'ont que des instruments de musique fort primitifs pour les aider à passer agréablement leurs nombreux moments de *dolce far niente*. C'est d'abord un brin d'herbe tendu sur un arc; on joue de cette crécelle en la faisant vibrer, à son extrémité inférieure, au moyen d'un petit morceau de bois. Elle produit alors quelques modulations.

Un autre instrument est celui que reproduit notre gravure. C'est une petite boîte en bois dont la forme rappelle assez bien les boîtes à sel usitées dans les cuisines de notre pays. Elle fait office de table d'harmonie et porte sur son côté supérieur quelques lames en fer, tendues sur une tringle et maintenues au moyen de tiges de fer tordues. En faisant glisser les doigts sur ces touches vibrantes, on produit des sons échelonnés qui constituent une espèce de gamme.

Les indigènes se servent surtout de cet engin, qui s'appelle une *marimba*, en se promenant. Ils le tiennent debout, des deux mains, tandis qu'ils le font sonner avec les pouces.

On retrouve la *marimba* partout dans l'État du Congo, avec quelques modifications dues au génie spécial de la peuplade qui l'emploie ou à la fantaisie du fabricant. On en fabrique spécialement au moyen de deux gourdes tenant lieu de table d'harmonie.

♣

Chez les Bateke du Stanley-Pool, il existe des mandolines de divers modèles; le corps en est fait de bois creusé, muni dans le bas d'une ouverture pour assurer la netteté du son.

Cinq tiges faites avec des branches recourbées sont assujetties à l'arrière de la boîte ou poire de la mandoline au moyen de fibres ligneuses. Les cinq cordes sont en boyaux ou en fines lianes très flexibles et très solides. Les Bateke en tirent des accents souvent harmonieux, mais qu'ils ne combinent pas de façon à former autre chose que des airs lents et assez monotones.

Les Mombuttus ont un assortiment nombreux d'instruments de musique : tambours, timbales, cors, trompes, sifflets, cloches, sonnettes. Quand un étranger de distinction se présente, on lui donne une aubade, un concert cacophonique, au moyen d'une mêlée indescriptible de tous ces engins.

Mais les Mittus, qui habitent au nord de l'État indépendant, dépassent infiniment leurs voisins sous le rapport musical. Au lieu de ces tubes grossiers que d'autres peuplades font mugir et qui leur tiennent lieu de trombones, ils ont des gourdes allongées, sagement percées de trous; de petits cornets à trois ouvertures et de fines trompettes; puis un instrument qui tient de la lyre et de la mandoline : cinq cordes tendues sur une barre transversale et passant au-dessus d'une coquille d'anondonte qui forme chevalet; la caisse sonore est à fond convexe et recouverte de peau; la table est quadrangulaire et percée de trous aux quatre coins.

Ils ont également des flûtes, dont les Madis particulièrement se servent avec beaucoup d'art, et sur lesquelles ils jouent des morceaux d'une exécution très soignée. Les petits cornets sont d'un usage général dans tout le nord de l'État, mais le tube sonore appelé *dongorah* est particulier aux Madis; il a dix-huit pouces de longueur; c'est l'analogue du *mburah* des Bongos.

♣

« Toutes les peuplades de cette région, dit Schweinfurth, aiment passionnément la musique; néanmoins, leurs chants ne sont que des récitatifs, on ne rencontre de mélodie véritable que chez les Mittus. Il m'est arrivé d'entendre un chœur chanté par une centaine de ces derniers, hommes et femmes de tout âge; l'ensemble était parfait à tous égards, et les cent voix, par des nuances bien graduées, variaient agréablement les huit mesures de ce thème plein de franchise. »

Le chef des Mombuttus, à l'époque du voyage de l'illustre savant, avait sa musique de chambre composée d'artistes, dont l'exécution démontrait les patientes études, des troubadours, des danseurs.

Ils formaient des chœurs que le roi dirigeait en personne, battant la mesure avec une baguette surmontée d'une petite sphère en vannerie, pleine de cailloux et de coquilles et assez semblable au hochet des petits enfants.

(A continuer.)

GORDON-PACHA

Né en 1833. — Brise l'insurrection des Taï-Pings (1860-1864). — Gouverneur du Haut-Nil et du Soudan (1873-1876-1880-1884). — Tué à Khartoum le 26 janvier 1885.

Au moment même où Stanley venait d'achever son voyage d'exploration du haut Congo, et où les vues du Roi sur les immenses contrées nouvellement découvertes pouvaient prendre corps, le roi Léopold, jugeant quel était l'homme qui pourrait porter l'autorité et l'organisation, là où Stanley venait à peine de porter la lumière, choisit Gordon. Et il dépendit de quelques heures et d'une résolution inopinée de lord Granville envoyant Gordon dans le Soudan, que l'œuvre du Congo aurait eu pour initiateur en Afrique le héros que toute l'Europe connaissait déjà comme une des plus grandes âmes et des plus chevaleresques que notre siècle ait connus. Cela dit à quelle hauteur le Roi mettait du premier jour l'œuvre qu'il allait entreprendre, et dans quel esprit de sacrifice et de large

humanité il assumait la mission d'introduire la civilisation dans les parties les plus douloureusement éprouvées de l'Afrique. Car à charger Gordon d'une œuvre médiocre, ou même d'une conquête exclusivement politique ou mercantile, il n'y fallait pas songer. Gordon s'était révélé déjà pleinement en 1884, comme ne poursuivant dans la vie qu'un seul but : le redressement de l'injustice dont souffrent les classes inférieures, la lutte contre l'oppression et contre l'exploitation des faibles et des malheureux, et surtout contre la plus épouvantable de toutes, la traite des noirs et leur réduction à l'esclavage. Il avait déjà donné de telles preuves de la plus puissante énergie et d'un véritable génie d'organisation mis au service des plus hautes vertus humaines, que le Roi ne pouvait pas faire appel à un pareil homme pour fonder son empire congolais, ni lui-même accepter une pareille mission, si tous les deux ne s'étaient pas sentis unis en même temps dans la même haute pensée pacificatrice et justicière.

Nous ne pouvons que rappeler les exploits de cet homme admirable en Chine où, une badine à la main, il menait au combat une petite armée qu'il avait formée lui-même et réduisait la formidable insurrection des Taï-Pings, refusant toute récompense pour les services rendus.

En 1874, il fut nommé gouverneur des tribus du Haut-Nil. Jamais, peut-être, dans les annales de la barbarie, on ne connut d'état semblable à celui qui existait au Soudan quand Gordon y arriva. Les sept huitièmes de la population étaient en esclavage; les chasseurs d'esclaves et les traitants y régnaient en maîtres avec la complicité de gouverneurs cupides. Trois ans, Gordon lutta sans relâche, sans cesse entravé par les gouverneurs égyptiens eux-mêmes, qui voyaient en lui un ennemi et un rival qui les privait des ressources de la traditionnelle oppression. Mais, en 1876, il remportait une victoire morale énorme : il était nommé gouverneur général du Soudan, avec une autorité presque sans bornes, et il allait pouvoir se dépenser tout entier pour les opprimés dans la vaste région confiée à ses soins. Avec sa vigueur et son énergie, il se mettait à l'œuvre, il faisait la guerre aux traitants et dispersait leurs hordes; il rassurait les populations, il réalisait des prodiges, grâce à sa principale arme, la loyauté et la générosité qui, chez ces populations malheureuses, lui donnaient un prestige inouï, quand la chute du khédive Ismaïl et la suppression du contrôle au Caire vinrent brusquement renverser tous ses plans.

Gordon partit. La traite fut rétablie, et l'insurrection du Mahdi fut la réponse du Soudan à la rentrée en fonction des autorités égyptiennes, car ce fut bien moins le fanatisme religieux que la vénalité et la tyrannie des fonctionnaires égyptiens qui firent éclater la révolte.

Gordon, rentré en Angleterre en 1880, depuis lors avait été successivement dans l'Inde, au Japon, au Cap, en Palestine, à Constantinople, lorsqu'en 1884 le roi Léopold l'appela à Bruxelles pour aller au Congo reprendre, au profit des populations nègres, la mission d'humanité et de justice qu'au Soudan les événements et la violence des hommes l'avaient forcé d'interrompre. C'était chose dite : cette grande existence allait se dévouer à cette grande œuvre du Congo; la continuer avec Stanley ou la reprendre des mains de Stanley.

Ce généreux plan n'a pu se réaliser. Le cabinet Gladstone l'envoyait à Khartoum, cerné par les mahdistes, pour sauver au moins les garnisons égyptiennes, sinon pour rétablir l'ordre. Le 18 février, il arrivait à Khartoum en triomphateur. La foule enthousiaste l'accueillait comme un sauveur. Mais seul, dépourvu de tout secours, que pouvait-il faire? Comment pouvait-il résister? Bientôt il devait s'enfermer dans Khartoum, d'une main étouffant les trahisons, de l'autre combattant l'ennemi, et, après avoir soutenu un siège qui n'était qu'une suite d'actes héroïques et qui fit l'admiration de l'Europe, il tombait assassiné, deux jours avant l'arrivée devant Khartoum des troupes anglaises qui venaient le délivrer.



Indigènes Balolo au retour d'une razzia. D'après une photographie de M. F. De Meuse.

LE CANNIBALISME

DANS une grande partie du Haut-Congo, mais principalement dans la partie septentrionale et orientale, l'anthropophagie règne avec intensité. Fait à noter, c'est précisément chez les peuplades les plus relativement policées que sévit surtout cette révoltante pratique. C'est dans le bassin de l'Ubangi-Uelle que l'on trouve les cannibales les plus invétérés. On y remarque des nations comme celles des Mombuttus et des Niams-Niams ou A-Sande, qui possèdent une véritable culture intellectuelle et une organisation politique rudimentaire mais bien ordonnée, et qui sont en même temps composées d'anthropophages féroces. Les peuplades les plus attachées à cette affreuse pratique dans les territoires de l'État du Congo sont les Bateke, les Bangala, les Bazoko, les Bapoto, les Bakumu, les Manyema, tous les riverains de l'Ubangi, les Bongos, les A-Sande et les Mombuttus.

Le nom que les indigènes donnent à l'homme « comestible » est celui de *nyama*, viande. De là le surnom de Niams-Niams,

mangeurs de viande, donné aux A-Sande, si grands amateurs de chair humaine.

Certaines peuplades n'ont d'autre occupation que la chasse à l'homme, pour se procurer du bétail humain qu'ils s'en vont vendre comme viande de boucherie aux gens de l'Ubangi. La puissante tribu des Balolo, qui est riveraine du Ruki, du Lopori, de la Tehuapa, de la Bussera et de la partie sud du Congo, depuis le lac Matumba jusqu'à la Lulongo, s'adonne surtout à ce négoce odieux. Les esclaves destinés au couteau, ils se les procurent au moyen de razzias faites dans les territoires des tribus voisines, qui sont moins fortes et moins bien armées qu'eux, ou bien par des achats, des échanges.

La plus grande partie de ces malheureux est expédiée vers l'Ubangi, où on les troque contre de l'ivoire ou d'autres produits. A certains jours, il se tient sur les bords de la rivière de véritables marchés où l'on expose en vente des

quantités d'indigènes destinés à être mangés. Des mesures très sévères ont été prises par l'État du Congo pour mettre obstacle à cet odieux commerce et, maintes fois, c'est par la force que ses agents ont dispersé ces marchands de *nyama*.

Notre gravure représente des indigènes Balolo, appartenant au village de Baringa, s'en allant à l'Ubangi vendre un troupeau humain. Baringa est situé à environ 180 kilomètres de l'embouchure de la Lulongo. On y paye un jeune esclave de trois à quatre cents colliers de petites perles blanches, soit environ 3 francs.

✠

Les cannibales africains ne mangent, en général, que des hommes adultes. Les jeunes enfants et les femmes sont rarement immolés. La femme, qui sert de bête de somme, est un objet trop précieux pour qu'on le sacrifie.

C'est elle, en effet, qui soigne les champs, travaille les ustensiles de ménage, puise l'eau, etc. On ne la mange que lorsqu'elle meurt de maladie ou par accident. Les Bazoko, cependant, préfèrent sa chair à celle d'un homme : elle est, paraît-il, plus tendre et d'un goût plus fin... Mais, à cause du prix qu'on la paie, c'est là un régal peu commun, qu'on ne se permet qu'aux grandes fêtes ou pour célébrer un événement exceptionnel.

Tel est le goût, du reste, des Bazoko pour la chair humaine, qu'ils mangent même leurs morts. Ils prennent spécialement les reins et la poitrine et les dévorent avidement. Ils les découpent en menus morceaux qu'ils enfilent sur un bâton et qu'ils sèchent en les exposant au-dessus du feu. Ils font également mariner la « viande » dans des pots, ou bien ils la fondent en une graisse semblable à notre saindoux et servant au même usage.

Les Bapoto sont, eux aussi, grands mangeurs d'homme. Ils dépècent et débitent les corps de leurs victimes avec l'adresse d'un parfait boucher. Souvent il arrive que le malheureux destiné au couteau est exposé en vente au marché. Il se promène de long en large et les amateurs viennent l'examiner. Ils désignent les parties qu'ils préfèrent, qu'un bras, qu'une cuisse, la poitrine, la tête. On circonscriit au moyen de lignes de terre colorée les sections achetées. Quand le corps entier est vendu, on abat le malheureux, qui se laisse faire avec stoïcisme.

Voici comment on procède d'ordinaire : On lie la victime à un poteau et on recourbe un jeune arbre flexible au moyen d'une corde, liée par un bout au sommet de l'arbrisseau plié en arc de cercle et par l'autre au cou du sacrifié. Tandis que l'opération se fait, la foule entoure celui-ci, le plaisante, lui lance des lazzis, auquel souvent le condamné répond avec bouhomic. Il sait le sort qui l'attend et est résigné, car s'il était le plus fort, ce seraient ses bourreaux qui occuperaient sa place. Le droit de la force est, en effet, un principe reconnu et admis par tous les sauvages africains. L'homme étant convenablement « disposé », le sacrificateur s'approche, applique sur le cou de l'infortuné son couteau pour bien marquer l'endroit où il doit frapper, trace sur la gorge ou sur la nuque une raie avec la pointe de son arme, afin de ne pas manquer l'opération, puis, d'un coup sec, tranche, en une fois, la tête de l'homme. L'arbrisseau se redresse et lance au loin la tête, par dessus la foule, qui se précipite en criant et en se bousculant à la recherche de ce triste débris. Puis chacun s'empresse pour obtenir « son morceau » du corps pantelant.

Une « coutume » analogue existe chez les Bangalas. Chez ces derniers, la chair humaine est un aliment noble, par opposition aux animaux, qui ne fournissent qu'une nourriture vile. L'homme est une « viande » qui parle. Plus l'ennemi a montré de valeur et de courage, plus il est bon de se procurer son corps et de s'en repaître, car ainsi on s'assimile les qualités et la bravoure du défunt. Le cœur d'un brave est un aliment sacro-saint, qui communique à celui qui le mange toute sorte d'attributs supérieurs. Aussi est-il réservé aux grands chefs, à ceux qui sont chargés de conduire la nation aux combats.

Chez les Mombutus, les cadavres des ennemis tombés sur le champ de bataille sont immédiatement répartis entre les vainqueurs et découpés en longues tranches qu'on fait bouillir et qu'on emporte en guise de provisions de bouche. Les prisonniers sont amenés au village, parqués comme de vrais troupeaux et réservés pour les besoins futurs. D'après Schweinfurt, les enfants sont considérés comme une friandise et réservés pour la cuisine des chefs.

✠

Les Niams-Niams se font gloire de cette coutume révoltante et s'ornent le cou de colliers formés de dents enlevées à la mâchoire de ceux qu'ils ont mangés. Leurs ménestrels chantent, en même temps que les hauts faits des guerriers, les festins faits avec la chair de leurs victimes, qu'ils proclament « extraordinairement savoureuse », surtout quand elle a trempé une nuit dans l'eau. La graisse humaine sert au pays des A-Sande à une foule d'usages. Les indigènes soutiennent unanimement qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, malgré tous ses efforts, Schweinfurt n'a jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion.

En temps de guerre, ils dévorent des victimes de tout âge, surtout des vieillards, qui sont, en raison de leur faiblesse, une proie plus facile. Jamais un corps humain n'est rejeté comme impropre à la consommation, à moins qu'il ne soit mort d'une hideuse maladie de peau.

Les Manyéma sont d'une anthropophagie encore plus révoltante. Ils n'aiment que les corps « faisandés ». Ils les font macérer dans l'eau vive jusqu'à ce que les chairs soient presque pénétrées, et dévorent sans plus de préparation cette écœurante charogne. Ils ne prennent même pas la précaution de la faire cuire. Aussi en contractent-ils une odeur répugnante.

Ils affirment que la chair de la femme est mauvaise et qu'il ne faut y avoir recours que lorsque les vivres sont rares, et que l'homme fait défaut. Mais ce n'est, chez eux, « qu'un pis aller ».

La chasse à l'ébène par les noirs et le cannibalisme se touchent de très près en Afrique centrale, car la première a pour but de fournir au second de riches et nombreux troupeaux humains.

Au fur et à mesure qu'avance l'occupation européenne, l'horrible et séculaire pratique tend à disparaître peu à peu. Autour des stations, les anthropophages s'abstiennent de ces épouvantables festins ou s'en vont au fond de la forêt, dans un recoin ignoré, se livrer à leur infernale cuisine. L'occupation territoriale est le grand remède à cette coutume antique, qui fait partie des institutions même de certaines peuplades. Le commerce et l'humanité marchent donc de pair pour l'affranchissement de l'Afrique et le relèvement de la race négroïde.



J. MALVAUX, SC.

Vue de la Mpozo près de son confluent avec le Congo. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE CONFLUENT DE LA MPOZO ET DU CONGO

LA Mpozo, qui se jette dans le Congo à quatre kilomètres en amont de Matadi, est la première rivière notable qui franchit le chemin de fer après son point de départ.

A la saison des pluies, c'est un cours d'eau important qui mesure, près de son confluent, environ 110 mètres de largeur. Il serpente à travers un chaos de montagnes, les unes aux flancs escarpés, les autres descendant en pentes douces, coupées d'une succession de petits plateaux.

Les rives de la Mpozo sont plus pittoresques que celles du Congo. En maints endroits, des bouquets d'arbres et de verdure coupent d'une note gaie l'aspect monotone de la région.

La rivière roule ses eaux sur un fond de grès rouge et de roches vertes. Vers l'ouest, elle est serrée de près par la ligne de faite qui limite son versant occidental. Cette ligne de faite présente une altitude moyenne de 220 mètres et atteint sur le versant est, au plateau de Palaballa, une hauteur de 550 mètres. Depuis son confluent avec le Congo jusqu'à environ 2 kilomètres en amont, la Mpozo coule dans une gorge de 225

à 250 mètres de profondeur, entrecoupée de chutes et de rapides.

Pendant la saison sèche, époque à laquelle a été prise la vue que nous reproduisons aujourd'hui, la végétation ne résiste que dans le lit même de la rivière où circule encore un mince filet d'eau. Sur les côtes et sur les plateaux élevés, on trouve à peine quelques arbres rabougris ou de hautes herbes brûlées par le soleil.

C'est sur la rive orientale de la Mpozo que fut fondé, en 1881, par l'*Association internationale du Congo*, le premier poste de la rive sud pour l'organisation des caravanes vers l'intérieur. Sur notre gravure, on aperçoit, à l'arrière-plan, les montagnes qui forment la vallée de la capricieuse rivière. A droite se profile, à flanc de côteau, la plate-forme du chemin de fer. Celui-ci, après avoir longé, sur une distance d'environ 4 kilomètres, la rive gauche de la Mpozo, franchit le cours d'eau au moyen d'un pont de 60 mètres que nous avons déjà reproduit dans notre numéro du 25 septembre 1892.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA

Pénurie de porteurs. — Les caravanes de Wanyamwezi. — Gibier de plumes. — Réminiscences de la caserne. — *At home.*
Rêves d'avenir — Pénibles montées

30 juillet.
Nous sommes campés par environ 912 mètres d'altitude; le temps est clair et doux. La vue dont on jouit de la mission est une des plus belles que j'aie pu contempler. Quel bien on ressent à l'âme en jetant ses regards par-dessus monts et vallées, bien loin, sous l'horizon sans fin suspendu au-dessus des frêles créatures humaines! Toute poésie disparaît pourtant lorsque l'on doit escalader ces mêmes hauteurs — si

séduisantes de loin, aujourd'hui, — avec, derrière soi, 350 porteurs, suant, soufflant, hissant leurs charges le long des flancs escarpés.

Les blancs de l'expédition semblent, en général, faire bonne contenance devant les menaces du climat.

31 juillet.

Le Saffuri s'est mis en route à 6 h. 15. Malheureusement,



A travers la savane. (D'après Hans-Meyer.)

j'ai dû rester en arrière, par suite de l'absence des porteurs indigènes.

Je n'ai pu partir qu'à neuf heures, en laissant en arrière deux charges d'étoffes de valeur. Mwana Manuka, le chef Wanyamwezi, reste à Mamboia. Je lui ai remis un billet pour M. Wood avec prière de me procurer deux porteurs qui convoieraient ces charges avec Mwana Manu' a jusque Mpwampwa.

Les quatre porteurs promis par Zaïdi, le chef de la montagne, et que j'avais engagés hier pour cinq jours, ne sont pas venus. Les brigands! Je leur avais déjà payé leur posho pour cinq jours! Ces Wasagara sont carottiers dans l'âme; jamais un Wanyamwezi n'agirait de la sorte.

Bodson, qui commandait la caravane, a dressé son camp à

10 h. 30. L'arrière-garde a rallié à 12 h. 30. Distance : 16 kilomètres. L'agglomération de villages au milieu de laquelle nous sommes s'appelle Kitangi.

Rencontré M. Gordon, le missionnaire de l'Uganda, auquel j'ai remis des lettres pour la côte. Il marche de son mieux, de façon à arriver à temps pour s'embarquer sur le paquebot anglais qui part à la mi-août. Nous sommes 400 actuellement et nous sommes suivis pas à pas par deux caravanes de Wanyamwezi, de 100 hommes chacune, qui ont reçu autorisation de ma part d'agir ainsi.

Au moment où nous dressions le camp, nous avons été rejoints par une autre caravane de 300 personnes, dont les chefs m'ont demandé de pouvoir se mettre sous ma protection, ce qui por-